

L'Exécuteur [168]

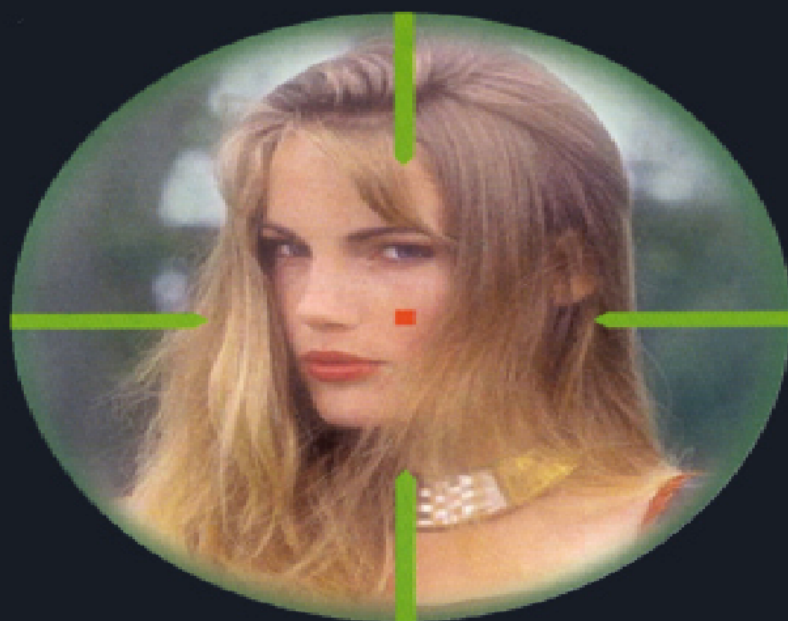
– Les cendres du Phoenix

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'EXÉCUTEUR



LES CENDRES DU PHÉNIX

par Don Pendleton

VALUENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Les cendres du Phoenix

PROLOGUE

Carceri Ucciardone était une véritable forteresse et en avait l'aspect. De plus, Vincenzo et Patricio Bracci savaient que s'ils se faisaient prendre, ils paieraient plein tarif. Mais *il padrone* avait tout prévu. Un plan en béton qu'il avait patiemment élaboré durant sa trop longue détention, et qu'il leur avait fait passer par le canal habituel : horaires, nom de la société de pressing qui traitait le linge de la prison, noms des collaborateurs intérieurs et extérieurs. Il avait tout réglé, y compris le montant des *tenjenti*, les pots-de-vin. Si élevés qu'aucun complice pressenti n'aurait pu refuser. En plus, les primes seraient doublées, s'ils étaient démasqués et condamnés. De quoi largement supporter la punition des juges et calmer le chagrin des épouses. La puissance de *l'Organizzazione* se vérifiait dans ces moments-là; c'était un vrai boulot d'orfèvre. La lingerie était très surveillée, mais, pour don Nando Vanzano, beaucoup de gens étaient capables de se surpasser. Par peur, ou par l'appât du gain.

Vincenzo Bracci en était là dans ses pensées, quand, assis sur le siège passager du fourgon blanc, son frère lui souffla :

— Ça y est ! Ça ouvre !

Il parlait des grilles d'accès aux cours arrière de la prison, et sa voix était un peu rauque.

— *Bene !* le rassura son frère en passant la première. *Tutto va bene !*

Patricio était la seule personne à laquelle il tenait sur cette terre. Il l'avait toujours protégé, mais, pour ce coup, il avait décidé de l'associer, car il était absolument sans danger. Don Nando leur en avait fait le serment.

— Avance ! pressa Patricio. Ils vont se douter...

— Silence !

Vincenzo fit passer les grilles au fourgon, freina devant la guérite, lorgnant du coin de l'œil les deux cerbères en uniformes qui sortaient pour inspecter l'intérieur du véhicule. Au passage, l'un d'eux vérifia leurs badges, les dévisagea d'un regard soupçonneux, interrogea :

— Nouveaux ?

— *Sì*, répondit Vincenzo avec un sourire niais.

Un instant, il se demanda si ceux-là étaient aussi dans le coup. Il avait la liste des noms, mais pas de photos. Il entendit l'autre gardien inspecter le fourgon dans leur dos, tandis que le premier se penchait à sa portière, réclamant le récépissé, indispensable dans leur cas. L'autre s'en empara en lançant :

— *Andiamo !*

D'une claque sur la tête, il leur faisait signe de passer. Vincenzo

Bracci redémarra, vit la grille se refermer derrière eux, roula jusqu'au quai de chargement, recula le fourgon contre ce dernier, demeura au volant comme on le lui avait dit, sans arrêter le moteur. Près de lui, son frère transpirait un peu trop, mais ça n'avait pas d'importance. L'opération n'allait durer qu'un minimum de temps. Cinq minutes au plus.

— Les voilà ! murmura Patricio.

Son frère aîné les avait vus dans son rétro. Trois types en tenue de taulards, autant en uniformes. Les premiers poussant des containers mobiles devant eux, les autres les surveillant, armes en batterie. Abandonnant un instant les containers au bord du quai, les taulards sautèrent dans le fourgon, et, sans un mot, sortirent les trois containers livrés par les frères Bracci. Le linge propre. Ils agissaient vite, sans un regard vers le chauffeur et son passager. Deux minutes plus tard, les containers du quai remplacèrent ceux du fourgon, et un des détenus en claqua les portes arrière. A cet instant, Vincenzo sentit une étrange émotion l'étreindre. Est-ce qu'il était bien là, derrière eux, dans un de ces containers ? Sous les regards des gardiens, il redémarra, roula doucement jusqu'à la grille qui se rouvrit. Le cerbère lui rendit son récépissé tamponné.

Le fourgon prit de la vitesse, tourna via Remo Sandron et, une minute plus tard, il passait au débouché de la via Sanpolo. Il faisait beau et doux, la ville brillait sous le soleil.

— Vite ! souffla Patricio. Je veux pas traîner dans le secteur !

A cet instant, il y eut un bruit sourd dans leur dos, et une voix lointaine s'éleva :

— *Calma*, les garçons ! *Calma* !

Et Vincenzo se sentit le plus heureux des *assassini* de Palerme. Ça avait marché ! Incroyable ! Formidable ! Ils venaient de faire évader leur patron de prison !

Don Nando Vanzano, *il capo di tutti capi della Cupola Siciliana* était libre ! Grâce à eux !

CHAPITRE PREMIER

La porte de la pièce aux volets clos s'ouvrit, et les douze hommes assis autour de la grande table tournèrent la tête en même temps. Dans un lourd silence, quatre inconnus habillés de noir et armés de pistolets-mitrailleurs firent irruption, les canons de leurs armes pointés devant eux. Avec des mines diverses, les douze hommes se levèrent, hésitant visiblement entre sourires et gravité. Dans la foulée, un cinquième inconnu entra, portant un gros attaché-case dont il alla déballer le contenu au bout de la table, devant le seul fauteuil vacant. Il en sortit un ordinateur équipé d'un minicam, relia l'appareillage au courant, brancha la fiche de son modem à la prise de téléphone, alluma le PC et quitta la pièce, sans un mot ni un regard pour personne.

L'ambiance était irrespirable et, quand sur un signe d'un des inconnus en armes, une nouvelle silhouette vint s'encadrer dans l'ouverture de la porte, tous ressentirent une intense émotion.

Il capo di tutti capi da Sicilia.

Même si ce prodige était diversement apprécié des actuels piliers de la mafia sicilienne, don Nando Vanzano était bel et bien là, sorti de prison, libre. Ils avaient tous quitté leur fief respectif et fait le voyage jusqu'à ce lieu secret, en pleine nuit, pour en avoir confirmation. Il était là, avec son corps massif, son front bas et, surtout, ses petits yeux noirs au regard fixe, à l'expression si dure qu'elle nouait les tripes et donnait froid dans les reins. Un regard de tueur, plus insupportable encore que ceux des tueurs de sa garde noire.

Les mains dans le dos et l'expression insondable, le chef mythique de la mafia sicilienne fixa tour à tour chacun des hommes debout autour de la table, s'attardant parfois sur l'un d'eux, comme pour mieux imprimer ses traits dans sa mémoire. Puis, hochant lentement la tête, il ôta les mains de son dos, découvrant le dossier de carton noir qu'il y tenait dissimulé. Allant prendre place dans le fauteuil en bout de table, il posa le dossier sur la table et, d'une voix brève et glacée, il ordonna :

— Assis.

Toujours silencieux et plus tendus qu'ils ne souhaitaient le paraître, les douze hommes obéirent. Pendant ce temps, le *capo di tutti capi* avait pianoté sur le clavier du PC et activé ce qui l'intéressait : le réseau Internet. Faisant alors pivoter l'écran, il observa froidement l'assistance avant d'articuler enfin de sa voix coupante :

— *Signori*, regardez bien ces images. Elles sont retransmises en direct, rien que pour vous.

Il empoigna la souris du PC, cliqua sur un symbole affiché à l'écran, une image vidéo naquit et il lança dans le casque-micro :

— Allez, *tenente* !

Un décor neutre apparut alors. Un fond de mur indéfinissable. Une femme en jupe et chemisier blanc était assise sur une chaise, les bras ramenés derrière le dossier, un bâillon sur la bouche. Les yeux dilatés de terreur fixant la caméra, elle avait l'air de supplier. Des tremblements convulsifs secouaient son corps épais, faisant tressauter sous le chemisier de gros seins boudinés. Autour de la table, tous les regards des hommes s'étaient figés. Sur l'écran, à peine distincte dans l'ombre, une silhouette apparut derrière le dossier de la chaise et, très vite, passa ses deux poings gantés de chaque côté de la tête de la femme. Celle-ci sursauta, émit un grognement sourd, se tordit dans ses liens, essayant visiblement d'échapper à quelque chose que les spectateurs n'identifièrent qu'en tendant le cou pour mieux voir. Une cordelette, ou un câble d'acier. Sur la chaise, la femme se mit à ruer, à s'agiter, tandis que d'affreux gargouillis s'échappaient de sa bouche bâillonnée. Silencieuse, l'assistance regarda les poings gantés imprimer derrière la tête de la femme un lent mouvement de torsion sur un court bâton, et il sembla que les yeux dilatés de terreur allaient jaillir de leurs orbites.

— Regardez ! ordonna don Vanzano. Regardez bien ces images, et ne les oubliez jamais.

Sur l'écran, agitée de sursauts déments, la suppliciée poussait des plaintes affreuses, à peine étouffées par son bâillon. Elle s'agitait de plus en plus, ses gros seins menaçant de faire éclater le chemisier blanc, et son visage cyanosé avait presque doublé de volume. Autour de la table, tout le monde semblait frappé de stupeur. Quelques-uns des spectateurs de cette mise en scène commençaient à baisser sournoisement les yeux, quand la voix glacée de Nando Vanzano les crucifia :

— Je vous ai dit de regarder, *signori* !

Sur l'écran, la scène devenait insoutenable. Le cou était à présent tellement gonflé que la cordelette avait disparu dans la chair, formant un sillon si nettement dessiné qu'il ressemblait à une coupure. Comme un trait de guillotine. Se sachant observés par don Nando Vanzano, les douze hommes autour de la table s'essayaient maintenant à diverses expressions, allant de l'intérêt quasi clinique à la fausse indifférence. Chacun l'avait compris, le mythique chef de la Coupole les mettait à l'épreuve.

Se renversant dans son fauteuil et les yeux fixant le vide droit devant lui, don Vanzano déclara soudain :

— *Signori*, il est temps de préciser certains éléments de la regrettable affaire qui nous amène tous ici.

Désignant d'un doigt accusateur l'écran du portable sur lequel l'effroyable scène de torture se poursuivait, il enchaîna :

— Cette femme s'appelle Anna Dalmasi.

Il marqua un temps, croisa ses mains épaisses sur son ventre, et reprit d'une voix neutre :

— Anna Dalmasi était jusqu'à ce jour l'infirmière attitrée de don Sintorini, l'actuel *capo* de Turin, dont tout le monde sait qu'il souffre du diabète. Dans une double paroi de la sacoche de soins de la *signora* Dalmasi, la cellule antimafia de Palerme avait caché une balise. Un minuscule engin, dernier cri de la technologie de poursuite et d'écoute, qui permettait de suivre le *capo* où qu'il aille, et quoi qu'il fasse.

Une exclamation assourdie passa dans l'assistance. Gênés, les regards des douze hommes se croisaient à la dérobée. Tous avaient bien connu Giancarlo Sintorini, et, même si la maladie l'avait depuis quelque temps mis sur la touche, le patron de Turin n'en était pas moins une figure emblématique de l'ancienne *Cupola*. Mais déjà, le *capo di tutti capi* reprenait :

— Outre une foule de renseignements incriminant un nombre important de traîtres et d'indics de tous poils, cette information m'est parvenue en prison, fournie par un flic à notre solde, incarcéré pour complicité active dans un important trafic d'armes. Il travaillait précisément pour la famille Sintorini, et des documents portant sur cette affaire de mouchard électronique étaient tombés sous ses yeux, quelque temps avant son arrestation. Interrogée par mes hommes, la Dalmasi a toujours maintenu qu'elle n'était au courant de rien. Mais, vous le savez, notre loi sacrée est formelle. Le doute, *signori* ! Le doute est un cancer que nous ne pouvons laisser s'installer parmi nous.

Il observa une pause puis, pointant soudain son index sur un des douze *capi* présents, il questionna :

— Toi, Fernando. Toi qui es notre plus ancien compagnon, tu connais la règle incontournable, n'est-ce pas ?

Hésitant, l'interpellé roula des yeux mal assurés, se racla discrètement la gorge et finit par faire trembler ses bajoues dans un hochement de tête qui se voulait ferme.

— Si, répondit-il. L'élimination.

— *Benissimo* ! apprécia le vieux chef. L'élimination du membre gangrené.

Puis se tournant vers les autres :

— Je suis sûr que chacun de vous se souvenait de ça, *amici*.

Personne ne broncha sous les regards indifférents des quatre *assassinis* en armes postés près des issues.

Pendant ce temps, sur l'écran du PC, la femme n'en finissait pas de mourir. Si le mystérieux *tenente* continuait à tourner son garrot de la

sorte, la suppliciée n'en avait plus pour très longtemps à vivre, et le spectacle de cette mort lente était un supplice en soi. Autour de la table, les hommes réunis par don Vanzano se sentaient mal à l'aise. Jadis, tous avaient pourtant été des tueurs durs et sans pitié. Mais c'était autrefois, les années de confort et d'assassinats par procuration les avaient quelque peu ramollis. Implacable, don Vanzano les scrutait de son regard sans pitié. Contrairement à eux, ces années de prison ne l'avaient pas diminué. De sa cellule, et grâce aux divers réseaux qu'il avait mis en place, il n'avait cessé de diriger des structures souterraines de la mafia sicilienne. Et, surtout, à partir de quelques fidèles, il avait su constituer à l'extérieur une sorte de cinquième colonne épaulée par une puissante garde noire capable de restructurer son empire perdu. De quoi jeter les bases de sa toute-puissance reconquise. Et, ce soir, après ce formidable pied de nez infligé aux autorités par son évasion, don Nando Vanzano dégustait ces quelques instants de tranquille triomphe. Les mines défaites de ses *capi* en disaient long sur la peur que sa réapparition provoquait. Mais les meilleurs moments avaient une fin. Le temps passait, il fallait en finir. Redressant son fauteuil et se penchant vers l'écran, il lança soudain de sa voix brève :

— Allez, *tenente* !

La femme émit un petit cri étranglé et tous virent nettement les mains gantées infliger un vif mouvement de torsion à son garrot. Sur la chaise, le corps torturé sursauta, le cou martyrisé se tendit vers le haut et, sous le bâillon, la bouche se dilata comme pour chercher un air qu'elle ne trouvait plus. A cet instant, quelque chose de sombre gicla, éclaboussant le corsage blanc et les seins agités de soubresauts déments. Dans l'assistance, il y eut comme un souffle rauque et les faces se tendirent, pâles, défaites.

Du sang ! Le garrot venait de sectionner les carotides de la femme !

De véritables petits geysers rouge foncé se mirent à gicler des deux côtés du cou de l'infirmière. Dans un accès de spasmes violents, elle se tendit si fort sur sa chaise qu'un des liens céda dans son dos, libérant soudain son bras gauche. Et, tandis que le sang continuait à gicler de son cou à demi tranché, elle fit la chose la plus surprenante qui soit. Elle arracha le bâillon. Paume ouverte, dégoulinante de sang, doigts frémissants comme l'aile d'un oiseau mortellement blessé. Une affreuse grimace tordit le visage gonflé de la suppliciée, elle eut un violent hoquet, se tendit brutalement en arrière, et un flot de sang gicla de sa bouche démesurément ouverte. Cela dura quelques instants, puis, tel un pantin dont on viendrait de couper les ficelles, la femme se tassa d'un coup sur sa chaise. Sa tête retomba sur sa poitrine pleine de sang, sa main ouverte sur son genou eut encore quelques frémissements, avant de s'immobiliser enfin.

Un lourd silence tendu planait sur les douze hommes. Figés, ils fixaient l'écran, l'air d'attendre une suite improbable. Après un instant d'immobilité, don Nando Vanzano se pencha sur la table, tendit lentement le bras et éteignit le PC.

— Voilà, *signori*. Le cancer du doute est désormais éradiqué. Ce que vous venez de voir n'est que le début d'une vaste campagne de punitions visant les traîtres. Une campagne que je dirigerai personnellement. Ils sont des dizaines, des centaines peut-être. Mais mon bras n'aura pas de faiblesse et, désormais, il devra en être ainsi chaque fois que le doute s'immiscera dans nos esprits. *D'accordo* ?

— *Si* ! répondit l'assistance avec un ensemble parfait.

Les épinglant tous de son regard implacable, le *capo di tutti capi* hocha la tête, se renversa dans son fauteuil et d'un ton subitement plus solennel il reprit :

— Bien, messieurs. Ceci est la dernière fois que vous me voyez. Je veux dire, sous l'apparence physique que vous connaissez de moi.

Des murmures parcoururent l'assistance, mais il enchaîna aussitôt :

— A cause des juges, de leurs valets de la police et des traîtres qui infestent aujourd'hui diverses couches de notre chère *Onorabile Società*, je vais être obligé de changer d'apparence. Pour mon salut, pour le vôtre et pour celui de notre organisation...

Vanzano suspendit sa phrase, fouilla les faces tendues de son regard aigu avant d'achever d'un ton sourd :

— Ainsi, quand je réunirai notre prochaine *Cupola*, mes traits, mes empreintes digitales et même ma voix auront changé. Personne alors ne pourra plus m'identifier. Sauf vous, amis. Vous seuls ! Car avant de vous quitter, je vous fournirai le nom de code qui vous permettra de me reconnaître. Mais avant, j'ai voulu devant vous jeter les bases de notre *Organizzazione* du troisième millénaire. Plus que jamais, il nous faudra être sans scrupules et sans pitié. Pour notre défense et pour celle de nos Familles. Il nous faudra nous méfier, il nous faudra savoir regarder, sentir, scruter les regards de ceux que nous croyons être nos amis pour y guetter le moindre signe de faiblesse ou de trahison, il nous faudra parler bas et frapper fort, il nous faudra nous défendre. Eliminer nos ennemis, pour ne pas périr nous-mêmes. Tout est à reconstruire et nous reconstruirons !

Pendant un moment de silence, Nando Vanzano observa l'effet de ses paroles sur ses *capi*. Un effet très positif. Ils étaient tous un peu pâles. Tendus. Et surtout, leurs regards en disaient long sur les sentiments qu'il leur inspirait. La crainte, mais également ce respect qu'il aimait lire en eux. A peine sorti de prison, il les avait mâtés. Tout puissants qu'ils étaient, ils n'étaient que ses vassaux. Il était redevenu leur Parrain à tous. Satisfait et désignant enfin le PC éteint, il reprit un ton plus bas :

— Voilà ce que je voulais vous montrer et vous dire avant le début de notre réunion.

Puis ouvrant enfin le dossier noir qu'il avait apporté, il déclara de cette voix brève que le Dr Balsamo allait très bientôt modifier :

— Et maintenant, soyez très attentifs. Car dans ce dossier se trouvent mes directives pour le début du siècle à venir...

Des directives simples et d'une redoutable efficacité. Infiltrer, acheter, vendre, séduire, déshonorer, trahir, afin de recréer un empire de puissance et d'argent, véritable multinationale de *l'Organized Crime*, dans l'édification de laquelle Nando Vanzano allait désormais s'investir corps et âme et déverser tout l'argent accumulé pendant une vie de rapine et de meurtres. La constitution du fabuleux héritage qu'il destinait à Angelo, ce fils encore secret, conçu pendant ses années de maquis. Un fils qui lui succéderait un jour, et qui serait ce qu'il avait toujours rêvé d'être lui-même : le seul patron d'une Organisation planétaire, coordonnant toutes les mafias du monde et sur laquelle il régnerait sans partage. Un monarque absolu du Crime Organisé, qui tiendrait l'humanité entière au creux de sa main, par le contrôle des marchés du travail, de la santé, de la misère, de la concussion, des trafics en tout genre.

D'aucuns diraient que don Nando Vanzano était un mégalomane, mais lui savait qu'il avait les moyens de ses rêves et la capacité de les imposer par la force et la ruse, par la séduction et par le sang...

CHAPITRE II

Il était presque 22 heures quand les roues du Boeing d'Alitalia touchèrent le tarmac de Punta Raisi, l'aéroport de Palerme. Après un bref stop en Suisse où il avait pu aller embrasser le jeune Cheng à la Fondation Miséricorde, et constater, hélas, que malgré les soins et la tendresse dont il était entouré, rien ne pouvait le faire sortir de son silence et de son enfermement, Mack Bolan avait sauté dans le premier avion à destination de la Sicile. Le dernier vol du soir. Son but : réussir où la police italienne échouait depuis quatre jours et mettre la main sur Nando Vanzano, le tristement célèbre et très récent évadé de Carceri Ucciardone, la centrale de Palerme où il était prisonnier depuis sa condamnation. Une condamnation à laquelle Mack Bolan n'était pas étranger, suite à un blitz particulièrement mémorable[i].

L'espoir de remonter la piste pouvait sembler chimérique, car personne n'avait la moindre idée de l'endroit où se cachait l'ex-chef mythique de la mafia sicilienne. Vanzano pouvait aussi bien s'être déjà enfui au bout du monde. Pourtant, quelque chose disait au Guerrier solitaire qu'il n'en était rien. Pendant vingt ans, le vieux chef s'était planqué dans le maquis sicilien, et il pouvait penser faire aussi bien cette fois-ci. L'Exécuteur le savait, qu'ils soient chinois, colombiens, russes ou siciliens, les gros bras de l'implacable univers des mafias quittaient rarement leurs fiefs. Privés de leur environnement et de leurs protections, le monde extérieur les angoissait. Bien sûr, Bolan ne se faisait guère d'illusions. Ses chances de débusquer Nando Vanzano étaient à peu près aussi minces qu'une feuille de papier à cigarette. Le *capo* bénéficiait probablement toujours de toute l'aide nécessaire, et, depuis son dernier blitz en Sicile, l'Exécuteur ne possédait aucune info valable sur les nouvelles structures de la mafia locale. Les plus récemment fournies par son amie Claudia Simoni remontaient à peu près à la même époque. A la suite des célèbres opérations *mani pulite* des autorités italiennes, les *amici* se la jouaient profil bas. Néanmoins, ça ne coûtait rien d'essayer, car, lors de son dernier contact, Claudia avait quand même fourni un nom : Carla Bruncana. Une ancienne mère maquerelle repentie qui disait partout vouloir venger son fils assassiné parce qu'elle refusait le racket, mais qui, par principe, refusait de coopérer avec la police comme avec la presse italienne. Selon la prostituée qui renseignait Claudia, l'ex-maquerelle aurait eu des accointances chez les trafiquants de tous bords et pourrait peut-être aussi l'aider à constituer son arsenal. Encore fallait-il qu'elle accepte le contact. Pas gagné d'avance.

Tout à ses pensées, Mack Bolan était arrivé au contrôle des passeports. Epreuve éminemment délicate, car, en Sicile, la mafia avait largement fait diffuser son portrait-robot et quelques vieilles photos. Heureusement, les documents étaient anciens et peu précis. Mais les indics veillaient, et quasiment rien ne leur échappait. Cependant, l'Exécuteur jouait sur la surprise car, en principe, tout ce qui comptait de pourris dans l'univers de *l'Organized Crime* le croyait sans doute encore au Mexique. Son dernier blitz ne risquait pas d'être passé inaperçu [ii] !

Après un rapide coup d'œil à son passeport, le fonctionnaire lui fit signe de passer et, ayant récupéré son sac de voyage au débarquement des bagages, noyé dans un groupe de touristes anglais, Mack Bolan se faisait aussitôt intercepter par un gros douanier moustachu. Laissant de côté l'anodine boîte de biscuits qui ne quittait jamais Bolan en voyage, le fonctionnaire trop zélé tiqua à la vue de sa vieille Japy portative, l'interrogea sur sa profession. Méfiant. En Sicile, on n'aimait guère les journalistes, et encore moins ceux venus d'ailleurs. Bolan dont le faux passeport australien mentionnait le patronyme de Richard Brandon répondit avec aplomb :

— *Novelist*. Romancier.

Le véritable Richard Brandon avait réellement existé. Un obscur noircisseur de papier de Sydney, spécialisé dans les récits exotiques, tué deux ans plus tôt dans un accident de voiture en Turquie. Décidément soupçonneux, le gabelou avait ouvert la mallette de la machine et observait cette dernière sous toutes les coutures, s'attendant sans doute à y trouver une bombe.

— Bienvenue en Sicile, *sir*.

Finalement libéré, le Guerrier quitta le guichet des contrôles et, son sac à l'épaule, alla s'enfermer dans les toilettes de l'aérogare. Il rouvrit le sac de voyage, laissa de côté la boîte de biscuits qui contenait la fameuse « pâte à tarte » de son ami Gadgets, cet explosif tenant à la fois du plastic et du semtex, qui savait prendre toutes les formes. Ici, celle de simples petits beurrés, dans une innocente boîte à biscuits. Il retira la mallette de la Japy et démontra le capot pour mettre à jour l'intérieur. Il venait de poser le pied en Sicile, terre de tous les dangers pour un homme comme lui. Ici, il était l'être le plus haï qui soit, et la mort pouvait surgir à chaque instant. D'où l'utilité du *Snake*, dont toutes les pièces démontées étaient dissimulées dans la mécanique de la machine.

Un camouflage qui fonctionnait parfaitement, puisque l'engin avait franchi les portiques et autres détecteurs électroniques sans problème, quand il avait dû exporter sa guerre à l'étranger. En quelques gestes, Bolan avait maintenant achevé le remontage du pistolet automatique, d'un calibre peu commun : 4,7 mm. Un petit automatique, hyper

compact et très léger, composé d'une crosse moulée, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du mini-chargeur en plastique et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X du contrôle, l'ensemble disséminé dans le puzzle mécanique de la machine à écrire était indécélable. Avec les quinze mini-ogives de son minuscule chargeur, l'Exécuteur pouvait parer aux situations d'urgence, mais, en aucun cas, le Snake ne pouvait suffire pour un vrai blitz. D'où l'espoir qu'il mettait en Carla Bruncana. Refermant le sac et dissimulant le pistolet sous son blouson, il quitta les toilettes, fila au desk Avis, retira les papiers du 4x4 Pajero qu'il avait retenu, fonça au parking, s'installa dans le véhicule et activa le tout nouveau téléphone satellitaire récemment fourni par Herman Schwarz. Un appareil de format réduit mais très puissant, équipé d'un petit chargeur de batterie solaire, capable de joindre n'importe quel correspondant, même au fin fond de l'Amazonie. Son but, trouver Carla Bruncana au plus vite. Il avait déjà essayé deux fois. De Washington et de Genève. En vain. Pas de répondeur non plus. Une sonnerie aigrette vibra dans l'écouteur. Huit fois. Dépité, le Guerrier allait raccrocher quand, soudain, une voix résonna enfin à son oreille.

— *Pronto !*

Une voix de rogomme. Désagréable. Bolan se lança :

— Signora Bruncana ?

Une hésitation, puis :

— Qui la demande ?

Passant outre, Bolan déclara :

— Disons qu'on m'appelle John. Je suis journaliste australien et je téléphone de la part de Linda.

Linda la prostituée, l'indic de Claudia Simoni, à qui cette dernière avait présenté Bolan sous le pseudo de John, un journaliste de Sydney. Après une nouvelle hésitation sur la ligne, la femme insista :

— Quel journal ?

Futée, l'ex-maquereille. Prévenue par la pute, elle avait pris ses précautions. Il suffisait de consulter Internet pour tout savoir sur tous les médias du monde. Bolan l'avait fait aussi de Washington.

— Je travaille pour la télé.

— Quel canal ?

— *Head Office. Australian Broadcasting Corporation.*

Il y eut un moment de silence sur la ligne, accompagné de bruits de papiers compulsés puis de nouveau le timbre de rogomme :

— Adresse et numéro de téléphone.

Vraiment méfiante, la maquereille ! Mais Bolan avait bien appris sa leçon et il récita de mémoire :

— Sydney NSW 2001. Phone : 293331500.

Si Carla Bruncana avait pris ses renseignements jusqu'au bout et lui demandait son vrai nom, il avait également la parade. Pas de nom par téléphone. Une fois le contact établi, tout serait plus facile. En principe. Reprenant l'initiative, le Guerrier pressa :

— Je suis à Palerme pour très peu de temps.

Encore une petite hésitation, puis :

— D'accord. Vous connaissez les environs de la ville ?

— Un peu.

— Monreale ?

Monreale était une petite localité dans la montagne, au sud de Palerme.

— Oui, répondit l'Exécuteur.

— Vous êtes en voiture ?

— Oui.

— Quelle marque ?

— 4x4 Pajero.

— Bien. Au centre de Monreale. Piazza della chiesa. Je serai là. Une Fiat Uno bordeaux. Dans une heure.

Bolan en resta une seconde interdit. Pour un contact qui s'annonçait difficile...

— *D'accordo ?*

— *D'accordo*, renvoya l'Exécuteur.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus, Carla Bruncana avait déjà raccroché. Une ex-maquereille qui, à en juger par certaines molleses dans sa voix, semblait aimer la dive bouteille, mais aussi savoir ce qu'elle voulait. A la montre de Bolan, il était 22 h 30 passées, et une heure de délai ne lui laissait guère le temps de trouver un hôtel. Autant se mettre aussitôt en route pour Monreale et arriver sur place, si possible en avance. Carla Bruncana pouvait être un leurre, et le Guerrier le savait depuis longtemps, la mafia adorait les guet-apens. Maintenant qu'il avait parlé de la Pajero...

En fait, l'Exécuteur n'arriva guère en avance. A cause des montagnes, peu de routes conduisaient à Monreale et il avait dû contourner Palerme par le sud pour en trouver une directe. La 186. Prudent, il avait posé le *Snake* sur le siège près du sien, sécurité dégagee. Il était un peu plus de 23 heures, et les petites rues pavées de la ville étaient désertes. Mais, derrière les persiennes, beaucoup de lumières brillaient encore. Des échos de tés roulaient entre les petits immeubles, dont les façades étaient chichement éclairées par quelques lanternes suspendues. Peu de véhicules en circulation, mais au moment où Bolan allait lancer la Pajero à l'assaut de la rue principale, une camionnette déboucha en trombe sur sa droite, manquant l'emboutir. Instinctivement, sa main gauche avait plongé vers son

arme, mais le véhicule passa sans ralentir et disparut dans la nuit. Fausse alerte, qui décida Bolan. A pied, il serait moins repérable. Abandonnant le 4x4, il fit un crochet par les ruelles adjacentes, repéra le clocher de l'église qu'il cherchait. Il contourna la place par d'autres ruelles, laissa passer un scooter et une voiture, regarda cette dernière disparaître avec son unique feu arrière, se remit en marche, déboucha de la venelle sur le côté de l'église, obtenant enfin une vue dégagée sur la petite place. Suffisante pour noter l'absence de la Uno bordeaux annoncée. Il refit un tour, vérifia que les véhicules stationnés alentour étaient inoccupés, et, alors qu'il retrouvait son poste d'observation, les phares d'une voiture apparurent à l'angle opposé de l'église. Apparemment rouge foncé, genre Fiat Uno. L'Exécuteur la vit s'arrêter, distingua une épaisse silhouette derrière le volant, mais impossible d'en voir plus. Les phares s'éteignirent, une minute s'écoula, durant laquelle quelques véhicules, dont une moto, passèrent de l'autre côté de l'église, puis plus rien ne bougea. C'était le moment.

Quittant son observatoire, le Guerrier traversa la place, arriva derrière la Uno d'un pas silencieux, son regard aiguisé fouillant l'intérieur, la main sur la crosse de son arme. Mais tout semblait O.K. et il allait toquer à la vitre du côté chauffeur, quand la portière s'ouvrit à la volée. Le temps d'un éclair, l'Exécuteur aperçut le canon d'une arme. Un P.M. ! Déjà, le *Snake* avait jailli dans son poing et son index commençait à peser sur la détente, quand son regard accrocha les ongles vernis de rouge, serrés sur la crosse du P.M. Retenant son doigt à temps, le Guerrier souffla très vite :

— C'est moi. John.

Le canon du P.M. s'abaissa et une voix de femme lança :

— Vous êtes dingue ! J'aurais pu vous tuer !

La voix de Carla Bruncana. Avec un peu de mollesse dans les fins de phrases. L'ex-maquerelle buvait, effectivement.

— Moi aussi, renvoya Bolan pince-sans-rire.

Contournant la Fiat et s'installant d'autorité sur le siège du passager, il suggéra :

— Vous connaissez un coin tranquille pour bavarder ?

Proposition qui aurait pu passer pour galante, mais Bolan n'était pas là pour ça... et Carla Bruncana n'était pas vraiment son genre. Au moins cent kilos, dont cinquante de bonne graisse, et presque autant de fond de teint sur ses énormes bajoues. Avec ça, un chignon platiné presque aussi pesant qu'elle, sans doute quelques litres de parfum trop épicé, et une haleine chargée au gin, à mettre le feu au véhicule à la moindre étincelle. Lourds effluves poivrés, exacerbés par la tiédeur de la nuit. A y regarder de près, Carla Bruncana semblait même bien imbibée. De sa voix pâteuse, elle interrogea, méfiante :

— Pourquoi pas ici ?

L'Exécuteur secoua la tête.

— J'aimerais vérifier que vous n'avez pas été suivie.

— Hum... d'accord.

La grosse femme allait remettre le contact, quand, désignant le pistolet que Bolan remettait sous son blouson, elle fit observer, sans sembler s'émouvoir vraiment :

— Pour un journaliste, vous êtes bizarrement équipé.

— Seulement quand j'interviewe des femmes armées de MAC 10.

Carla Bruncana avait remisé le P.M. sous son siège, crosse dépassant entre ses jambes. Haussant ses énormes épaules, la Sicilienne démarra en grognant :

— Ces salauds veulent me buter. Comme mon fils. Mais moi, ils ne m'auront pas aussi facilement. Je sais me servir de ce truc et j'ai trois chargeurs pleins dans la boîte à gants. En cas d'accroc, j'embarquerai quelques-uns de ces pourris avec moi chez le diable !

Au moins, elle ne se berçait pas d'illusions sur son éventuelle accession au Paradis.

Dix minutes plus tard, Carla Bruncana stoppait la Uno sur une aire de dégagement de la route, cinq kilomètres au-dessus de Monreale. Allumant une cigarette, elle interrogea :

— Alors, pas suivis ?

Le Guerrier avait soigneusement surveillé son rétroviseur de côté, sans rien noter d'anormal.

— Apparemment pas, admit-il.

Une grosse mouche était entrée dans l'habitacle, zonzonnant de manière agaçante. Malgré les glaces ouvertes, elle ne semblait pas pressée de sortir. Allumant une cigarette à son tour, Bolan entra tout de suite dans le vif du sujet :

— Mon informateur m'a dit que vous avez des tuyaux sur la mafia locale.

La grosse femme hocha la tête, faisant frémir le chignon platiné.

— Pour en avoir, j'en ai, affirma-t-elle sur un ton lourd de sous-entendus.

Jouant son rôle d'homme de presse, Bolan fit valoir :

— Ma chaîne ne paye que les vrais tuyaux.

L'ex-maquereille l'arrêta d'un geste péremptoire.

— Qui a parlé de fric ! Je veux seulement venger mon gamin. Pas faire du commerce !

— O.K., fit Bolan. O.K. Quel âge avait le gosse ?

— Treize ans, répondit la grosse femme d'une voix altérée. Les pourritures ! Je ne voulais pas céder à leur racket, alors, ils l'ont tué. Egorgé comme un cochon ! Chez moi ! Pendant qu'il m'attendait en faisant ses devoirs ! Les ordures ! Quand je suis arrivée, il y avait tellement de sang par terre qu'on ne voyait plus le carrelage !

Carla Bruncana semblait maintenant oppressée. Angoissée. Comme si brusquement les odieux souvenirs avaient déclenché en elle une peur poisseuse. Une de ces espèces de cauchemars éveillés qui collent à la peau et qui engluent l'âme. Un goût amer dans la bouche, le Guerrier hocha la tête à son tour. Il connaissait les méthodes des hommes dits d'honneur. Un gamin de treize ans !

— D'accord, dit-il. Et maintenant, si vous me parliez de ces ordures.

Une voiture passa sur la route. Elle n'avait qu'un feu arrière et le Guerrier le regarda distraitemment disparaître dans le virage, avant de préciser :

— Je veux dire, si vous me livriez quelques noms...

— J'y viens, coupa la femme.

Mais visiblement de plus en plus mal à l'aise, comme de plus en plus ivre et enlisée dans le drame qu'elle venait d'évoquer, elle continuait à tirer sur sa cigarette, emplissant l'habitacle de la Fiat d'une épaisse fumée. L'atmosphère devenait irrespirable. La fumée, et cette mouche qui zonzonnait autour d'eux. La grosse femme semblait sur le point de défaillir. Mais Bolan devait savoir. Il allait poser sa question, quand... bon sang ! La voiture à un seul feu arrière ! Cette voiture qu'il avait vue tout à l'heure dans Monreale et qui venait de repasser... La mouche vrombit soudain à son oreille. Si fort qu'il en fut surpris. Il allait amorcer le geste de la chasser, quand dans la lueur du tableau de bord, son regard intercepta celui de la femme. Un regard avec un seul œil... et une moitié de front en moins. A la même fraction de seconde, l'Exécuteur eut l'impression de recevoir une locomotive en pleine tête, et sa vue se brouilla d'un coup.

CHAPITRE III

Une douleur cuisante étourdit l'Exécuteur, certain que le projectile lui avait explosé la cervelle. Pourtant, dans la demi-seconde suivante, il se retrouvait sous le tableau de bord, les mains fouillant entre les jambes de Carla Bruncana. Dans un état second, il se surprit avec le MAC 10 dans les mains, sécurité ôtée, pointant le canon par la vitre ouverte. Dans le même temps, le pare-brise de la Uno avait volé en éclats et un enfer de feu et de plomb s'était déchaîné, fracassant tout sur son passage. Le volant explosa littéralement et des esquilles frappèrent l'oreille de l'Exécuteur. Mais malgré sa douleur à la tête et son étourdissement, le Guerrier avait lâché sa première rafale. Courte. Quatre ogives. Un tir concentré sur la moto qu'il venait d'apercevoir à une dizaine de mètres. Un gros cube caréné, à deux phares séparés, genre Ducati, Kawa ou Triumph relooké en orange et noir, et qui s'enfuyait déjà, pneu arrière fumant sur l'asphalte et faisant voler le gravier. Le cou comme haché sous son casque, le passager fut catapulté en avant, cognant violemment le dos du pilote, avant de basculer de côté, pour s'écrouler sur la route, cascasant comme un pantin désarticulé. L'Exécuteur avait déjà doublé son tir. Son regard brouillé aperçut la plaque d'immatriculation, la vit osciller, comme retenue par un seul rivet, dévoilant une deuxième plaque située en dessous. Dans le cerveau de l'Exécuteur, les chiffres et les lettres entraperçus s'étaient instantanément imprimés. Mais, décidément expert sur deux roues, le conducteur avait réussi à redresser son engin, le lançant à l'assaut du virage. Le Guerrier s'éjecta, P.M. au poing. Hélas, la moto avait disparu.

— *Shit !* jura-t-il tout bas.

Il allait se redresser, quand deux phares surgis de nulle part balayèrent la nuit, le prenant dans leur faisceau blême. Encore groggy et le regard brouillé par un voile épais, l'Exécuteur releva le canon du MAC 10. Exactement à la seconde où des éclairs jaillissaient par les glaces ouvertes de la voiture inconnue. Heureusement, les réflexes du Guerrier avaient joué et il avait roulé de côté, tout en rafalant vers le haut. Par-dessus le grondement du moteur et les rafales ennemies, il perçut un cri bref, suivi d'exclamations et d'un hurlement de cylindres malmenés. Sans cesser de rouler à terre pour se réfugier à l'abri de la Uno, l'Exécuteur acheva de vider le chargeur du MAC 10, tout en arrachant de son autre main le *Snake* resté dans sa ceinture. Durant une seconde, il eut la satisfaction de voir la glace arrière de la voiture voler en éclats, et d'entendre une sorte de jappement. Mais, dans un dernier grondement rageur, le véhicule ennemi se fondait dans la nuit,

et le Guerrier vit son unique feu arrière disparaître au loin.

— *Son of a bitch !* gronda l'Exécuteur en se redressant.

Taraudé par un mal de tête aigu et le geste encore imprécis, il ramassa le MAC 10, plongea dans la Uno, repoussa la pauvre Carla Bruncana sur le siège passager. L'instant d'après, il démarrait en trombe, sa main droite fouillant déjà dans la boîte à gants, à la recherche des chargeurs dont avait parlé l'ex-maquereille. Fugitivement, il aperçut une masse recroquevillée sur le talus un peu plus loin. Le passager de la moto. Le pied de Bolan enfonça l'accélérateur et la Uno bondit en avant, grondant vaillamment à l'assaut de l'asphalte. D'un revers de manche, l'Exécuteur essuya ses yeux, retrouvant d'un coup toute son acuité visuelle. Du sang. Une hémorragie qui semblait provenir d'une blessure du cuir chevelu, sur le sommet arrière du crâne qui expliquait le choc encaissé dès le début de l'attaque. La rage aux tripes, l'Exécuteur fonçait. Il voulait un de ces pourris. Vivant. Pour bavarder un peu et tenter d'attraper un bout d'embryon de piste. Dévalant les virages de la route à tombeau ouvert, la Uno bondissait sur ses amortisseurs fatigués, faisant lourdement tressauter le gros corps inerte de Carla Bruncana. Si les pourris pénétraient dans Monreale, c'était fichu. Et si les carabiniers lui tombaient dessus avec sa macabre cargaison, il était mal. Très mal.

Pied au plancher, il poussa la Fiat dans la descente, ses pneus à la limite de l'adhérence. Et de la catastrophe. D'un côté la montagne, de l'autre une murette à peine plus haute que les roues. Au-delà, le vide.

— *Yeah !*

L'exclamation avait jailli de sa bouche sans qu'il l'ait vraiment voulu. Galvanisé par une sombre joie, il venait d'apercevoir le feu rouge à la sortie d'un virage. Brandissant alors le MAC 10 par sa glace ouverte, il déboula dans le virage, prêt à enfoncer la détente, canon dirigé au ras de l'asphalte. Il lui fallait un survivant. Impérativement. Aussi, quand une poignée de secondes plus tard, l'unique feu rouge réapparut dans son champ de vision visa-t-il largement en dessous. Puis il tira. Posément. Comme au stand.

*

* *

Accroché d'une main à son volant comme à une bouée de sauvetage, se tordant le cou pour voir la route à travers son pare-brise étoilé et constellé de trous, Adriano Glesio écumait de rage. Deux fois qu'il merdait en composant le numéro du portable de Tino sur son cellulaire « mains libres ». Ce salaud lui avait promis un coup facile, et c'était une tragédie. Fausto écroulé à l'arrière avec le crâne défoncé, et Gianni à côté de lui, pissant le sang comme une fontaine et couinant comme un goret ! Ivre de rage dévastatrice, Glesio envoya un coup de coude dans les côtes du blessé en hurlant :

— Ferme un peu ta grande gueule !

L'autre poussa un cri sourd, se recroquevilla sur son siège en reprenant ses gémissements de plus belle. Pendant ce temps, Glesio avait réussi à composer son numéro et une sonnerie résonna dans l'habitable de la Tempra. Une voix d'homme répondit aussitôt :

— *Si ?*

— Putain ! hurla aussitôt Glesio d'un ton précipité. On est dans la merde ! Ce con de journaliste était armé ! Sûrement une saloperie de flic !

— Calme-toi ! gronda la voix dans le téléphone. Qu'est-ce qui...

— Il a descendu Pepe sur la moto, interrompit nerveusement Glesio. Puis ce connard nous a rafalés comme un malade ! Fausto est canné et Gian va y passer aussi ! Maintenant, ce fumier de journaliste nous file le train en nous canardant ! Merde ! Qu'est-ce que je fais ?

— Mais bon sang ! hurla à son tour la voix dans le téléphone. Tu le butes ! C'est simple, non ? Tu le flingues ou tu l'envoies dans le décor... Tu te démerdes et tu rentres en vitesse. *Capito ?*

— Putain de putain ! gronda Glesio, un frisson glacé dans le dos.

Il venait de voir les phares de la Uno grandir subitement dans son rétroviseur, il avait du mal à suivre la route à cause du pare-brise et la Tempra n'arrivait plus à décoller. Saloperies de bagnoles de location ! Toutes pourries !

— *Capito ?* répéta la voix au bout du fil.

Mais Glesio n'écoutait plus. Une nouvelle courbe s'annonçait sur la route. Serrée. Tout en négociant son virage et au prix d'une dangereuse acrobatie, le chauffeur avait ramassé le micro-Uzi que le blessé avait laissé tomber à ses pieds. Jurant tout bas, il lança son bras armé par-dessus le dossier, pointant le canon de l'Uzi vers l'ouverture béante de la lunette arrière explosée, lâcha une longue rafale. Une grêle de douilles brûlantes vola dans l'habitable, ricochant partout comme des frelons enragés, faisant gémir Gianni de plus belle. Mais Glesio n'en avait rien à fiche.

— *Finito !* cria-t-il à la cantonade. *Finito, finocchio !*

Il venait de voir le phare droit de la Uno s'éteindre et cette dernière se mettre à zigzaguer. Vidant le reste du chargeur, et crachant un chapelet d'insultes, il entendit vaguement Gianni crier quelque chose. Mais il était dans une sorte d'état second, il ne songeait qu'aux balles de l'Uzi qui fracassaient l'avant du véhicule de l'ennemi. Puis Gianni cria de nouveau. Plus fort :

— *Attenzione !*

Le premier choc passa presque inaperçu à travers les dernières détonations, mais le deuxième, plus dur, projeta violemment Gianni contre Glesio. Brusquement dégrisé, celui-ci tourna la tête vers la route, eut le temps d'apercevoir une portion de murette dans le

pinceau de ses phares, entendit la carrosserie racler les pierres et sentit un flot de sueurs froides lui mouiller les reins. Lâchant enfin le P.M., il allait tourner le volant, mais quelque chose parut se briser du côté de la roue avant droite et, comme prise de folie, la Tempra tressauta, semblant monter à l'assaut du muret de protection.

— *Atten...*, cria encore Gianni en s'accrochant à son siège.

Le reste de son avertissement se perdit dans un épouvantable vacarme de tôles dévastées et de chocs successifs. Essayant de redresser son volant, Glesio vit nettement le nez de la voiture se cabrer vers le ciel étoilé, tandis que des sons déchirants s'élevaient de sous sa caisse. Près de lui, Gianni couina encore une fois puis, soudain, il n'y eut plus aucun bruit. Rien qu'un silence inquiétant, sur fond ronronnant de moteur.

L'Exécuteur n'avait eu que le temps de se coucher de côté, quand les premières balles avaient frappé la carrosserie de la Uno, provoquant une petite explosion sourde, suivie d'un puissant jet de vapeur. Le réservoir était crevé. D'un coup de volant, il avait déporté la voiture sur la gauche, essuyé une nouvelle rafale qui avait criblé le capot et le pare-brise, puis une autre qui avait fait éclater un de ses pneus. Accélérant pourtant de plus belle et maintenant la trajectoire d'une main d'acier, il alla quasiment coller l'avant droit de son véhicule contre l'arrière gauche de la Tempra. Ainsi protégé par l'angle mort, il avait nettement entendu le premier choc de cette dernière contre la murette de protection, puis il l'avait vue se cabrer vers le ciel et il avait dû s'écarter pour ne pas être heurté par ses ruades désordonnées. Quand, une seconde plus tard, il avait vu la Tempra s'arracher à l'attraction terrestre en défonçant le muret, il avait compris que c'était fichu. Il n'aurait pas de survivant à débriefer. Furieux contre le sort et contre lui-même qui n'avait pas pu coincer les tueurs à temps, il émit un juron, ralentit, vit la voiture ennemie décrire une courbe rapide au-dessus du vide, perçut vaguement un hurlement, avant de voir le feu rouge disparaître en contrebas. D'un coup de freins, il stoppa la Uno contre le parapet, se pencha par-dessus le cadavre de Carla Bruncana, passa la tête à l'extérieur, au-dessus du vide. Juste à l'instant où, des dizaines de mètres plus bas, une terrible explosion faisait trembler la terre, inondant le décor aride d'une lumière infernale. Une boule de feu orange monta vers le ciel, dans un panache d'épaisse fumée accompagné d'un grondement dantesque.

Exit le commando de flingueurs, exit les infos, retour à la case départ. En plus mal. Car Bolan était blessé, ses vêtements pleins de sang, la Uno était cuite et il ne pouvait moisir ici, avec le cadavre de la pauvre maquerelle en prime. Sans compter que l'explosion de la

Tempra allait forcément attirer les pompiers. Et les carabinieri. Et, comble de bonheur, pour essayer de renouer une quelconque piste, le Guerrier n'avait plus qu'une possibilité. Essayer de contacter Claudia Simoni, soit chez elle à Rome, soit sur son cellulaire. En tout cas, il ne fallait pas traîner dans les parages.

S'emparant du MAC 10 et de l'unique chargeur encore plein, l'Exécuteur allait s'extirper de la Uno, quand l'idée lui vint que Carla Bruncana pouvait avoir emporté des documents à son rendez-vous. Une liste ou quelque chose comme ça. Tendant l'oreille aux bruits extérieurs et surveillant qu'aucun phare n'apparaissait au loin, il fouilla le sac à main de l'ex-maquereille, n'y trouva rien d'autre que le fatras habituel.

Rien non plus dans ses poches, ni dans la boîte à gants. Relevant les yeux, il sentit soudain un petit courant électrique lui parcourir la nuque. En contrebas et en direction de Monreale, des phares venaient de trouer la nuit. Il fallait décrocher. Dépit, il allait cette fois quitter la voiture, quand une nouvelle inspiration lui dicta de coltiner de nouveau le cadavre de la grosse femme sur le siège du conducteur. La trouvant au volant, les flics auraient peut-être moins envie de ratisser le secteur.

Claquant enfin la portière sur la morte, il traversa la route en deux bonds, escalada un haut talus piqueté de buissons d'épineux, se retrouva sur une pente caillouteuse où les seules cachettes possibles se résumaient à quelques malheureux rochers. Pas de quoi échapper aux carabinieri. Déjà, les phares émergeaient du dernier virage. Plongeant au sol, l'Exécuteur se dissimula tant bien que mal dans un repli de terrain, attendant de voir ce qui allait se passer. Une voiture claire venait de s'arrêter derrière la Uno. Un homme de forte corpulence en sortit, alla se pencher à la portière de la Fiat, demeura un instant figé, tandis qu'une voix de femme venue de la voiture criait :

— Tonino ! Qu'est-ce qui se passe ?

A en juger par les flammes et la fumée qui montaient du ravin, ce n'était guère difficile à deviner. Et, en prime, il y avait Carla Bruncana. Bolan vit l'homme courir vers sa voiture, y monter précipitamment et démarrer en trombe. Si les secours n'étaient déjà alertés, cela ne saurait tarder.

Un peu plus loin, l'Exécuteur redescendit vers la route, trouva le passager de la moto, recroquevillé dans le fossé, quasi invisible. Cou littéralement cisailé, il avait perdu tout son sang et une de ses jambes portait une fracture ouverte au niveau du tibia. Son arme gisait non loin. Un P.M. Micro-Uzi, chargeur vidé. Dans la chute, le levier d'armement s'était tordu, et il semblait que le canon soit également faussé. Inutilisable. Bolan fouilla le blouson du mort, et, comme il s'y attendait, n'y trouva aucune pièce d'identité. Dépit, il quitta la route,

reprit sa marche, utilisant les accidents de terrain et coupant à travers le maquis. Il avait déjà parcouru la moitié du chemin vers Monreale, quand les premières sirènes retentirent. Plusieurs paires de phares apparurent bientôt, fonçant vers le lieu du drame. Maintenant, Bolan n'avait qu'une hâte, retrouver la Pajero et mettre le plus de chemin possible entre lui et les carabinieri. A peine plus d'une heure qu'il était en Sicile, et, déjà, sa guerre tournait court et les catastrophes s'amoncelaient. Pour son retour dans le berceau de la mafia, c'était réussi !

CHAPITRE IV

Michele Soto souffrait le martyre. Une horreur qui durait depuis seulement une demi-heure, mais cela lui semblait des siècles. La balle que ce salaud lui avait envoyée dans la cuisse gauche n'était pas ressortie. Insupportable. Pourtant, Michele Soto n'était pas un douillet. Ancien jeune champion de motocross en Amérique dans les années 70, où il avait suivi son frère aîné, il avait mal tourné et s'était compromis dans diverses combines, puis avait dû se réfugier en Amérique centrale où il s'était livré au trafic d'armes. Chassé de là-bas par un important narcotraffiquant dont il avait séduit la fille, il était enfin rentré au pays, où, vu son passé américain et ses talents motocyclistes, la mafia l'avait récupéré. Depuis, à cause de son accent US prononcé, il était *l'Americano*. *Il Campione*. Celui qu'on employait pour les contrats requérant souplesse et rapidité d'action. Avec son mètre quatre-vingt-cinq, ses quatre-vingts kilos de muscles et sa détermination d'ex-champion, Michele Soto était une force de la nature. Un vrai dur, qui ne craignait personne à la bagarre, et qui avait été blessé plusieurs fois, notamment en Amérique centrale. Mais il n'était pas stupide, et ce soir il le savait, il était dans la panade.

C'était pourtant un contrat tout bête ! Une bonne femme ! Simplement, Polci et lui ignoraient que cette salope était protégée. Maintenant, c'était comme ça, au pays. Ceux qui en avaient les moyens se payaient des gardes du corps. Surtout ceux qui avaient des comptes avec *l'Organizzazione*. Tino savait forcément que la maquerelle était de ceux-là. Il les avait foutus dedans. Ceux de la Tempra aussi. C'est eux qui étaient chargés de la filature. Lui et Polci n'intervenaient qu'en phase finale. Au moment précis de l'exécution. Ils n'étaient donc pas responsables de cette putain de bavure mais, Soto le savait aussi, l'Organisation détestait les échecs. Or, si celui-là n'était pas de son fait, il était en revanche entièrement responsable du raté du mois dernier. Un contrat plus délicat, certes, mais un loupé quand même. Soto n'y pouvait rien, il n'avait jamais supporté de faire du mal aux enfants. Or le mois dernier, Polci et lui avaient reçu l'ordre de renverser une gamine à la sortie de l'école. La fille d'un book du calcio, convaincu d'indélicatesse. Bien que mal à l'aise, Soto n'avait pas eu le choix. Il avait piloté la moto, avait attendu la sortie de l'école, avait démarré comme convenu, mais, à l'ultime seconde, il n'avait pu empêcher son bras d'agir sur le guidon. Résultat, le geste de Polci pour faucher la gamine s'était révélé trop court. La fillette en avait été quitte pour une simple petite frayeur. Pas de quoi semer la terreur dans l'esprit de son bookmaker de père.

En tout cas, deux bavures coup sur coup. Cette fois, le tueur allait devoir faire attention. Choisir ses mots, convaincre.

En descendant de moto dans la cour qui lui servait de garage, Soto faillit hurler de douleur. Bouche ouverte sur un cri contenu, il parvint à mettre l'engin sur sa béquille, à en arracher la fausse plaque qui pendait lamentablement. Il demeura un instant immobile sur une jambe, tétanisé, se tenant au chambranle d'une porte entrouverte. Dans l'entrebâillement, il apercevait la camionnette de Marciano, l'épiciier de l'immeuble, dont le box ouvrait sur l'arrière du bâtiment. L'épiciier ne fermait jamais sa guimbarde, et, durant une seconde, il fut tenté de s'y asseoir un instant, histoire de récupérer un peu. Mais, avec cette hémorragie, il risquait de tourner de l'œil et il y renonça. Sa fausse plaque à la main et serrant les dents, il claudiqua jusqu'à son escalier, se lançant dans l'ascension en essayant de ne pas penser. Une escalade de trois étages qui fut une horreur. Manquant s'écrouler à chaque marche, contenant tant bien que mal le sang qui coulait de sa cuisse, résistant à une sournoise nausée, le tueur parvint enfin à son palier, au bord de la syncope.

— Saloperie ! gronda-t-il pour se donner de l'énergie.

Il songeait à l'inconnu qui lui avait logé cette balle dans la cuisse, et, malgré son état, il éprouvait des envies de massacre. Ouvrant enfin sa porte, il pénétra dans une entrée-couloir, allumant le globe de verre d'un lampadaire fabriqué dans un échappement de moto. Titubant et manquant faire choir la lampe, il referma derrière lui, déboucha dans une pièce en désordre et au lit défait, se mordant la lèvre pour ne pas hurler.

— *Finocchio* ! murmura-t-il en bavant de rage. *Fanculo* !

Quand il se laissa tomber sur le lit, sa jambe était en feu, et il avait l'impression qu'un train roulait dans sa poitrine. Epuisé, il décrocha le téléphone, hésita quelques secondes, finit par composer le seul numéro qu'il connaissait de ses employeurs. Celui d'un cellulaire. Dans l'écouteur, il y eut une brève sonnerie, puis on décrocha aussitôt, et une voix lança :

— *Pronto* !

— Tino ?

— *Ma sì* ! Qui veux-tu que ce soit ?

— Euh...c'est moi ! lança Soto.

— Avec ce putain d'accent, je sais bien que c'est toi ! Alors ?

La sueur au front et la pièce tournant autour de lui comme un manège, l'ex-champion parvint à s'étonner :

— T'as pas eu de nouvelles d'Adriano ?

Il y eut comme une hésitation sur la ligne, puis :

— Mais non ! Pourquoi ?

Carrément malade jusqu'au fond des tripes, le tueur s'entendit

avouer :

— On a eu un problème.

— Comment ça, un problème ?

Refrénant une nouvelle nausée, le tueur parvint à résumer la situation, prenant bien soin de préciser à la fin :

— Si on nous avait dit que cette salope était protégée, Polci serait pas mort !

— Calme-toi, Michele. Personne savait qu'elle était protégée. Désolé pour Polci.

— Désolé, hein !

— J'ai dit qu'on était désolé, renvoya le nommé Tino d'un ton sec. Pour le reste, bouge pas de chez toi. On t'expédie un toubib.

Puis on raccrocha, et Soto put reprendre son souffle. A demi soulagé. Tino était désolé et Soto le connaissait bien. S'il l'avait dit, c'était forcément vrai. Alors, faisant le vide dans son esprit, le tueur essaya d'oublier sa douleur. Quand le toubib lui aurait retiré cette putain de balle de la viande, tout irait mieux. Beaucoup mieux.

*

* *

Avec les trois ampoules de faible voltage de son unique lustre, la grande salle de ferme avait des allures de crypte. Au fond de la pièce, le tic-tac de la grosse horloge ventrue rythmait la fuite du temps comme elle l'avait toujours fait depuis des décennies. Assis devant la cheminée où brûlait un feu de ceps de vigne et le menton appuyé sur le pommeau de sa canne, le vieux Felipe Cocensia contemplait les courtes flammes, réchauffant ses satanés rhumatismes. Dans son dos, deux de ses trois fils regardaient la télé en compagnie de Rosaria, cuisinière et femme à tout faire de la famille depuis toujours, qui somnolait dans un fauteuil. Quand le téléphone sonna, Andréa, le fils aîné, alla décrocher le combiné posé sur le bahut.

— *Pronto !*

Il écouta, dit seulement :

— *Momento.*

Il vint apporter le combiné à son père, et retourna s'asseoir devant la télé.

— *Sì*, fit le vieil homme.

Dans le combiné, une voix molle lança :

— Don Marco ?

Le pseudo de Felipe Cocensia. En reconnaissant le timbre de voix, Cocensia fit la grimace. Giancarlo Sciadane. Bien que l'ayant lui-même recruté pour l'Organisation, il avait tout de suite détesté ce gros porc lubrique. Mais il rapportait des devises saines à la famille. Alors...

— Oui, répondit Cocensia de sa voix grave et un peu traînante. Alors ?

Il y eut une hésitation sur la ligne, avant que Sciadane ne laisse tomber :

— Les gars ont eu un problème.

Trois profonds plis de contrariété se creusèrent sur le front du vieux fermier.

— Quel genre de problème ?

Le ton de sa voix n'avait pas changé, mais sous les gros sourcils gris et broussailleux, les petits yeux noirs à demi fermés avaient brillé d'un éclat brutal. Dans l'écouteur, le ton de Sciadane était mal assuré quand il expliqua :

— C'est-à-dire... Notre sujet était protégé.

Les rides de Felipe Cocensia se creusèrent un peu plus et, soucieux, il interrogea :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

A l'autre bout du fil, le nommé Sciadane résuma ce que lui avait appris Tino à propos de Soto et ajouta :

— Il est inquiet pour Glesio et ses gus. Pas la moindre nouvelle. Son cellulaire ne répond pas.

De plus en plus préoccupé, Felipe Cocensia réfléchit un instant, avant de décréter :

— *Bene*. La ferme n'est pas si loin de Monreale. Je vais envoyer mes gars par là-bas voir ce qui se passe.

— Et pour l'Americano ? Il réclame un médecin.

Le vieux paysan émit un bruit de bouche agacé.

Tournant la tête vers la télé, il lança à la cantonade :

— Rosaria ! Va donc te coucher !

Brutalement arrachée à son assoupissement, la vieille domestique sursauta, ouvrit des yeux ronds, se leva d'un bond, et disparut en commençant à défaire son chignon. Des décennies qu'il *padrone* lui parlait sur ce ton. Elle était habituée, ne s'en formalisait plus depuis longtemps. L'instant d'après, Felipe Cocensia avait donné ses instructions à Sciadane. Des ordres très précis, exécutables immédiatement.

— Tu as tout compris ? s'enquit-il enfin.

— Oui, oui ! Ce sera fait. *Subito*.

— Et pas de fausse note, hein !

— Bien compris !

— *Bene*. Tiens-moi au courant.

Cocensia raccrocha, et enchaîna aussitôt :

— Andréa ! Va chercher cet idiot de Muto à l'écurie. Sans doute encore fourré avec ta cousine.

Muto, le Muet. Ettore, le benjamin de la famille, avait perdu la parole à la mort de sa mère. Il n'avait alors que six ans, et il n'avait plus jamais parlé depuis. Choc psychologique, avaient dit les

médecins. A l'époque, de sa retraite du maquis, don Nando avait fait envoyer beaucoup d'argent pour tenter de soigner Ettore. En vain. Mais il était le plus beau des trois frères, c'était un romantique invétéré, et cette petite bâtarde de Celesta ne cessait de lui tourner autour. Une cousine éloignée qu'Emilia, feu l'épouse de Cocensia, avait décidé de recueillir à la mort de ses parents. Heureusement, elle lui avait appris tous les travaux ménagers avant de mourir, c'était déjà ça !

Arrivé près de la sortie de la salle et sa grande carcasse osseuse plantée comme un poteau, l'aîné considéra son père d'un regard interrogateur. Cocensia ordonna :

— Prenez ta voiture et allez voir du côté de Monreale ce qui se passe. Tino a perdu des gars dans le secteur. Emporte le cellulaire et tiens-moi au courant.

Andréa acquiesça, questionna :

— Et Ettore ?

— Tu l'emmènes avec vous.

Felipe Cocensia ne voulait plus voir la petite cousine tourner autour de son benjamin. D'ailleurs, il allait falloir commencer à lui apprendre certaines choses. Même muet et que ça lui plaise ou non, il allait devoir servir la famille. Trop tendre, Ettore. Beaucoup trop tendre, pour un Cocensia.

L'aîné était déjà parti, qu'avachi dans un vieux canapé devant la télé, Vico le cadet n'avait même pas encore fait mine de se redresser. Le patriarche frappa le sol de sa canne, apostrophant son deuxième fils :

— Et toi, faut que je te pousse ?

Pas feignant, Vico. Mais il fallait toujours tout lui dire. Ou il regardait ses foutues vidéos dans sa chambre, ou il parlait pour ne rien dire. Tandis que l'intéressé quittait enfin la pièce à son tour, le patriarche ajouta :

— Et n'allez pas traîner ! Demain, on a du travail !

Des dizaines de moutons à tondre, et des hectares de vignes à traiter. Heureusement, Andréa savait mener les ouvriers. Des ouvriers payés des salaires de misère. De véritables cerfs, mais qui se sentaient de la famille et qui se seraient fait tuer pour elle. La tradition. Une tradition qu'Andréa savait cultiver comme son père, et qui assurait aussi son ascendant sur ses frères. Un vrai Cocensia, lui. Un dur. Il avait largement fait ses preuves. Dans tous les domaines. Un jour, les terres lui reviendraient, et, le patriarche le savait, elles seraient alors en de bonnes mains.

Son cadet sorti, Felipe Cocensia demeura un instant songeur, avant de quitter son fauteuil. Après avoir reposé le mobile sur sa base, il fouilla une poche intérieure de sa grosse veste de velours, en sortit un

mini portable GSM dernière génération, y composa un numéro. L'instant d'après, une voix résonnait à son oreille.

— *Pronto ?*

Un timbre impersonnel et froid. Celui du *tenente*.

— *Buona sera*, Vincenzo, souhaite Felipe Cocensia. Est-ce qu'il est couché ?

— Pas encore, don Felipe. Il attendait votre appel. Je vous le passe.

Il y eut un temps mort sur la ligne, puis une autre voix :

— *Sì*, Felipe.

Une voix brève. Un peu lourde. Inimitable.

CHAPITRE V

Don Nando Vanzano écouta en silence, réfléchit un instant, hocha lentement sa tête massive, avant de déclarer :

— *Sì, amico mio.* Tu as pris la bonne décision.

Il écouta encore, acquiesça de nouveau, et dit sur le même ton :

— *Sì, sì. Tutto va bene.* Tiens-moi au courant.

Il coupa la communication, reposa le cellulaire sur le coussin du canapé en rotin dans lequel il était installé, articulant à l'adresse de la haute silhouette qui se tenait debout dans son dos, l'aîné des frères Bracci, son *tenente* :

— Merci, Vincenzo.

Il avait accompagné son remerciement d'un petit geste bref, et son *tenente* disparut en silence.

Installé depuis une heure sur la large terrasse, Don Nando Vanzano laissa de nouveau planer son regard noir et dur sur le panorama. Edifiée sur les hauteurs, la villa dominait la côte, dont le chapelet de lumières brillait au loin comme un collier de diamants. Une villa de style néoclassique à colonnade, dont on disait qu'elle avait été construite dans les années 30 pour le compte d'un proche de Mussolini. Un original épris de fêtes costumées, de feux d'artifice et autres petite folies du même calibre. Aujourd'hui, la demeure appartenait officiellement à une société d'informatique de Turin, gérée par une jeune femme, Anna-Maria Saragona, séduisante maman de trente-six ans, agissant pour le compte de son fils de sept ans, Angelo Saragona. Le fils naturel de Nando Vanzano. Un garçon qu'il avait eu pendant ses dernières années de maquis, et dont personne ne connaissait l'existence. A part son ami de toujours, celui qui l'avait soutenu et aidé pendant ces vingt ans de planque : Felipe Cocensia. Même les fils de ce dernier ignoraient tout d'Angelo, même feu son épouse n'en avait jamais rien su. Angelo, la continuité de lui-même, Angelo son unique héritier, maintenant propriétaire de certaines des sociétés, et de tous les biens immobiliers acquis en sous-main par Vanzano, en Italie et à l'étranger, pendant ces vingt années de règne occulte. Des dizaines de millions de dollars.

Et ça n'était pas fini. Don Nando Vanzano ne s'était pas évadé de prison pour prendre une retraite méritée. Il n'était pas encore si vieux et ses projets pour l'avenir s'annonçaient énormes. Des projets qui auraient pu sembler pharaoniques à n'importe quel autre mortel, mais qui pour le patron occulte de la Coupole n'étaient que la suite logique de sa longue ascension au sommet de la pyramide. Ce soir, il était à la croisée des chemins, car, dans quelques heures, tout allait changer.

Alors, son regard dur toujours fixé sur le panorama qui s'étendait loin en contrebas, don Nando Vanzano n'allait pas se laisser saper le moral par cet incident de l'affaire Bruncana. L'ex-mère maquerelle avait joué avec le feu en refusant la loi de l'Organisation, elle avait payé selon cette même loi. Et, désormais, il en serait ainsi pour tous ceux qui avaient bravé ces commandements, et pour ceux qui les braveraient à l'avenir. Tous les traîtres et tous les rebelles seraient désormais punis sans pitié. Pour sa renaissance, le *capo di tutti capi* voulait une *Organizzazione* sans faiblesses. Implacable, comme elle l'avait été à l'heureuse époque. Quand elle éliminait les flics et les juges qui refusaient de coopérer. Quand la terreur régnait.

Bientôt, tout redeviendrait comme avant.

Abandonnant le canapé en rotin et empochant le cellulaire, Nando Vanzano se redressa soudain. Les mains dans le dos, il fit quelques pas sur la terrasse, contemplant encore un instant le décor nocturne de ce fragment de son empire. Un empire qui n'avait jamais cessé de lui appartenir, même en prison. Mais dans quelques heures et après plus de vingt ans de dangereuse clandestinité, il pourrait en jouir au grand jour.

Les flics n'avaient plus que quelques heures pour tenter leur chance. Après, il serait trop tard. Pour toujours.

Quittant la terrasse, il longea la grande piscine actuellement hors service. Presque invisibles parmi les massifs de bougainvillées, de philodendrons et autres orangers, des silhouettes discrètes se fondaient dans l'ombre. Sa *Guardia Nera*, sa Garde Noire. Des éléments d'exception, triés sur le volet. Les hommes de Vincenzo. Dix experts en mort violente. Des êtres sans âme. Des machines à tuer, entièrement dévouées à leur *tenente* et à son cadet Patricio, que Nando Vanzano avait autrefois sauvé de la réclusion perpétuelle pour assassinat d'enfant en lui fournissant un faux alibi. Depuis, les frères Bracci lui avaient vendu leurs âmes sinistres. Fidèles jusqu'à la mort. Par reconnaissance, mais surtout par crainte. Car c'était connu, un alibi, ça se démolissait comme un rien. Nando Vanzano avait tout prévu. Une lettre manuscrite, chez un notaire, dénonçant précisément cet alibi. Pour le cas où il décéderait prématurément. Or, les frères Bracci le savaient, en matière de mafia, la rancune des flics et des juges était tenace.

— *Buona notte*, don Nando.

Sorti de l'ombre comme par enchantement, le jeune Patricio s'était brusquement matérialisé près de Vanzano, un gros automatique à la main. Avec son frère aîné, il avait activement participé à l'évasion du vieux chef, et, depuis leur arrivée ici, c'était ainsi tous les soirs. Il était toujours là, quasiment dans son ombre, prêt à intervenir le cas échéant. Un total dévouement à sa personne, que Vanzano interprétait

à sa façon. Un petit tiers de vraie reconnaissance, un tiers de trousse et un bon troisième d'ambition. Dans l'Organisation comme partout ailleurs, l'avenir appartenait aux plus proches satellites du pouvoir.

— Si, renvoya le don.

Puis avisant l'arme dans la main du *soldato*, il fit observer, mi-figue, mi-raisin :

— Je vois que l'ennemi n'a qu'à bien se tenir.

C'était effectivement une arme sérieuse. Beretta 93R. Avec chargeur de trente cartouches, pare-flamme et sélecteur de tir, pour rafales de trois coups. Gêné par l'ironie du ton, le jeune Patricio expliqua, embarrassé :

— C'est que... il y a quelque chose qui foire dans le mécanisme d'armement, don Nando. Vincenzo me l'a confié pour voir si je pouvais...

— Donne-moi ça, coupa le *capo*. Je vais regarder.

Ancien soldat lui-même, il aimait encore les armes et les connaissait toutes, y compris les plus modernes. Ce soir, ça l'amuserait de s'occuper les mains. Et puis, il aimait bien prouver ses talents à ses hommes. Même les plus communs. S'emparant de l'arme, il congédia son garde d'un petit signe léger.

— Bonne nuit, Patricio.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— Oui, oui, coupa Vanzano. Tout va bien.

Le 93R dans la main, le vieux chef pénétra dans le grand hall dallé de brun et blanc de la villa. Aux murs chaulés supportant des torchères en ferronnerie, de solennels tableaux étaient accrochés, représentant diverses scènes agrestes du siècle dernier. Sur les côtés, de hautes doubles portes en acajou sculpté s'ouvraient sur deux enfilades de salons et de salles à manger et, au fond, sur chaque flanc d'un large escalier à double révolution, deux autres portes distribuaient les communs abritant le personnel, et l'accès aux vastes caves voûtées. Poussant l'une d'elles, le *capo* se retrouva dans un large couloir coupé de quatre autres portes. Au bout du couloir, une grosse double porte donnait sur l'arrière de la villa et sur l'autre partie du parc. Dédaignant celle-ci, le *capo* sortit une clé de sa poche, ouvrit le premier battant de droite, pénétra dans un vestibule fraîchement laqué, au sol carrelé de blanc, où régnait encore l'odeur de peinture. Agissant sur l'interrupteur, Vanzano fit jaillir les éclairages crus d'une demi-douzaine de spots halogènes encastrés dans le plafond, poussa un battant à l'autre extrémité du couloir, fit la lumière dans une sorte de petit hall identiquement décoré, qui donnait sur une pièce sombre dans laquelle il fit la lumière. Un local peint et carrelé de blanc, et au surprenant mobilier : une salle d'opération.

Une vraie salle d'opération, toute neuve, avec quelques cartons

d'emballage traînant encore sur une table. Un bloc opératoire ultramodeme, avec ses appareils de soins, d'anesthésie, de contrôles et ses chariots à matériels. Une table d'intervention rutilante, trônant sous un appareil d'éclairage qui ressemblait à une soucoupe volante. L'indispensable scialytique. Installation digne d'une clinique de grand luxe avec, fixée sur un tableau blanc magnétique près d'un Interphone mural, une série de six photos. Des visages dont le premier représentait Nando Vanzano tel qu'il était, et dont sa ressemblance avec les autres allait décroissant, jusqu'à ne plus pouvoir s'y comparer du tout. Des portraits dont les nez, les yeux, les fronts, les mentons, les oreilles et même les implantations de cheveux étaient différents. Une sorte de catalogue des possibilités de transformation, établi par *el doctor*, le docteur Armando Faranil, ancien élève du grand Ivo Pitangui, le célèbre chirurgien plasticien brésilien des stars et des milliardaires. Armando Faranil et son équipe, dont l'avion s'était posé en Italie ce soir même amenant aussi son collègue laryngologue, leur anesthésiste et deux soignantes.

Depuis son arrivée ici, don Nando Vanzano était venu tous les soirs contempler ces portraits. Seul. Il venait s'y défaire mentalement de ce visage qu'il s'était toujours connu. Une lente mue, dont il savait qu'elle serait sa renaissance. Alors, peu lui importait que cette obscure poufiasse de Carla Bruncana ait été protégée ou non. Peu lui importait que le motard, ce Sicilien dégénéré au trop long contact des Américains, soit maintenant blessé, peut-être mortellement. Ce qui comptait seulement était que son contrat soit honoré. Que la cible soit touchée, que la mort ait emporté la traîtresse, que la punition ait été infligée. Pour l'exemple. Pour la puissance. La sienne, celle de *l'Organizzazione* dont il serait désormais l'unique symbole, en attendant que son fils lui succède.

Son fils Angelo, qu'il n'avait jamais pu appeler durant sa détention. Pour garder le secret. Personne ne devait savoir. Pas encore. Mais un fils à qui il avait téléphoné dès sa sortie de prison. Tous les soirs. Pour lui dire ces choses essentielles qu'un père doit dire à son fils, quand il sait l'avenir qui lui est réservé. Un futur difficile, où il devra lutter contre des ennemis nombreux, contre quelques amis aussi. Les pires des ennemis. Et bien sûr, tous les soirs, don Nando Vanzano parlait également à Anna-Maria, la mère du petit. A elle aussi il disait des choses essentielles. Elle aussi, mais pas les mêmes. Elle lui disait qu'elle l'aimait. Qu'elle voulait fuir avec lui et Angelo dès qu'il serait opéré. Elle parlait de nouvelle vie. De tranquillité, de bonheur enfin. Normal. Anna-Maria était une femme. Toutes les femmes débitaient les mêmes fadaïses.

Assis d'une fesse au bord de la table encombrée de cartons, et tout en songeant à l'avenir, le *capo* avait vidé le chargeur du 93R, l'avait

réintroduit dans la crosse et s'était mis à manipuler la culasse de l'arme. Pour dégripper un système d'armement, il connaissait un vieux truc. Il remplit le chargeur, en éjecta les balles une à une par le jeu de l'armement, le rechargea et recommença ainsi un long moment, tout en contemplant les photos fixées au tableau magnétique. Finalement, ces manipulations répétitives le décontractaient. Plutôt positif. Car chaque fois qu'il venait ici, il hésitait entre les deux derniers portraits. Deux options qui changeaient radicalement sa physionomie, mais dont l'une lui conférait une expression plus dure que l'autre. Plus en rapport avec la sienne propre. Pourtant il le savait, il devait prendre sa décision dès ce soir. Avant d'aller dormir. Pour que demain matin, juste avant l'opération, son esprit ait déjà intégré sa nouvelle apparence. Après, il n'utiliserait plus de miroir. Plus avant que son visage ne soit décongestionné, cicatrisé, prêt à affronter les premiers regards de son fils. Abandonnant le Beretta dans les cartons d'emballage, il fixa une des deux dernières photos, décida enfin que cette image serait celle de son futur. Sortant le cellulaire de sa poche, il composa un numéro, entendit une sonnerie, puis une voix de femme.

— *Pronto ?*

Une voix légèrement voilée, douce, chaude comme la terre de Sicile. Belle, comme Anna-Maria.

— C'est moi, s'annonça Nando Vanzano.

— Bien sûr, répondit-elle.

Le cellulaire sur lequel il l'appelait ne devait servir qu'à leurs contacts. Un appareil enregistré à un nom d'emprunt. Intraçable.

— Le petit dort ? questionna Vanzano.

— Bien sûr !

A sept ans, Angelo devait avoir un mode de vie sain. En mère attentive, Anna-Maria y veillait particulièrement, et, sitôt libre de circuler, Nando Vanzano y veillerait également.

— Bien, enchaîna Vanzano. Ce soir même, détruis toutes les photos, sauf le numéro cinq. C'est celle-là que j'ai choisie. Tu la montreras au petit, demain matin.

— Bien, Ado.

Anna-Maria avait appris sa leçon. Ado, pour Adolfo Ragusa, la nouvelle identité officielle adoptée par Nando Vanzano à sa sortie de prison. Le véritable Adolfo Ragusa était un obscur géomètre, émigré en Thaïlande des années plus tôt. Selon certaines sources, il aurait quitté la société qui l'employait pour s'intégrer à une communauté karen. Un original.

Le vieux chef marqua une courte pause, répéta :

— Le numéro cinq. *Capito ?*

— *Sì*, Ado.

Il y eut un bref silence dans le téléphone, avant que le timbre chaud d'Anna-Maria ne déclare doucement :

— Je l'aime bien.

Elle parlait de la photo numéro cinq. Sans doute parce que, des deux, celle-ci avait le regard le moins dur.

— *Bene*, acheva Nando Vanzano. *Buona notte, Anna.*

Nando Vanzano allait couper la communication, quand Anna-Maria reprit très vite :

— Ado !

— Oui ?

— Ça ira ? Je veux dire, pour demain...

Une lueur de triomphe passa dans les prunelles noires du *capo*. Bien sûr, que ça irait, puisque demain matin il allait renaître ! De toute façon, en cas de nécessité, il pourrait prendre les calmants préconisés par le Dr Faranil. Recours auquel il ne croyait guère. Il avait toujours été capable de tout affronter sans l'aide des drogues.

— Bien sûr, répondit-il seulement.

Puis il raccrocha. Un bref instant, l'éclat trop dur de son regard d'encre s'était adouci. Très légèrement. Comme à regret.

CHAPITRE VI

Michele Soto se réveilla en sursaut. Terrassé par la fièvre, il s'était assoupi sans s'en rendre compte et il s'en voulait. Dans son état, mieux valait rester éveillé. Mais, consultant sa montre, il se rendit compte qu'il n'avait dormi que quelques minutes. Ce qui ne l'avait guère soulagé. Il claquait des dents et sa cuisse le faisait horriblement souffrir. Il en ressentait les lourds élancements jusque dans les côtes, au point qu'il en avait du mal à respirer. Et ce putain de toubib qui n'arrivait pas !

Le crâne de Bolan saignait moins fort, mais sa migraine avait augmenté, lancinante. Il avait réussi à gagner Monreale sans trop de difficultés, malgré une effervescence que la petite localité ne devait pas connaître souvent. Voitures de pompiers, véhicules de carabinieri et autres services de sécurité civile circulaient un peu partout. Au loin, dans le maquis, on devinait les restes d'incendies que les soldats du feu achevaient d'éteindre, mais, du côté de la Pajero que Bolan avait enfin récupérée, le calme nocturne semblait préservé.

Quittant Monreale par le nord, il roula un long moment en direction de Palerme, observant d'un regard distrait le croissant de lumières de la baie, songeant avec morosité aux résultats catastrophiques de ce début de blitz. Du bout des doigts, il avait réussi à se faire une idée sur la gravité de sa blessure à la tête. Large, profonde, inaccessible à l'auto-chirurgie d'urgence. Impossible de se recoudre l'arrière du crâne soi-même. Quant à l'hôpital, inutile d'y songer. Sitôt l'alerte donnée, flics et *amici* y lanceraient leurs mouchards. Il avait besoin d'un médecin discret, et aussi d'une planque. Car à partir de maintenant tous les hôtels de Palerme risquaient d'être surveillés. Ici, les *amici* étaient chez eux, et aucun concierge d'hôtel ne pouvait se permettre de passer outre leurs consignes. Résultat, à peine posé sur le sol sicilien, le guerrier était déjà transformé en gibier.

Un quart d'heure plus tard et enfin arrivé dans la périphérie sud de Palerme, il gara la Pajero dans une voie déserte. Après un moment de réflexion, le Guerrier se résigna à activer son cellulaire satellitaire, et à composer le numéro du domicile de Claudia Simoni à Rome.

Trois sonneries retentirent, puis ce fut le répondeur. Bolan fit la grimace, demanda simplement à être rappelé d'urgence, sans donner de nom. Claudia reconnaîtrait sa voix, et elle avait son numéro. Mais, composant ensuite celui du cellulaire de la jeune femme, il eut cette fois plus de chance.

— *Pronto ?*

Sur fond de musique et de rumeur publique. Bénissant le progrès, le guerrier lança dans l'appareil :

— C'est moi.

Claudia Simoni n'avait pas besoin de traducteur.

— Mack ! s'écria-t-elle. Où es-tu ?

— Dans la panade, renvoya Bolan.

Puis résumant la situation, il acheva :

— J'ai besoin de nouvelles infos. Si tu avais un autre indic...

— Mack ! Tu exagères !

Dans ces domaines, Mack Bolan exagérait toujours. Mais la jeune fonctionnaire de la brigade antimafia ne devait pas détester ça. Elle répondait présent chaque fois qu'il avait besoin d'elle.

— Quel genre d'infos te faut-il ?

L'Exécuteur lui donna la partie du numéro de la moto aperçu sous la deuxième plaque, et celui de la Tempra qui venait d'exploser dans le ravin.

— Ça, c'est facile. Quoi d'autre ?

— J'ai besoin de points de suture, d'une planque dans le secteur et d'un minimum de matériel en attendant le mien.

Sous-entendu des armes, en espérant que Jack Grimaldi lui ferait acheminer le char de guerre assez vite sur Sigonella, base NATO en Sicile. Ces temps-ci dans ce domaine, les choses n'étaient plus aussi faciles qu'avant. Trop de contrôles partout, et les amis du pilote se diluaient peu à peu dans la nature. Après un temps mort, Claudia Simoni articula :

— Je vais voir ce que je peux faire. Tu as toujours le même numéro ?

— Oui. Merci, Claudia. En attendant, je vais essayer de trouver un coin tranquille.

L'Exécuteur raccrocha, redémarra, se remit à rouler au hasard, à la recherche de la planque idéale. Un moment plus tard, il la trouvait à la limite de Borgo Novo. Une décharge, doublée d'un cimetière de voitures. Vérifiant que le secteur était tranquille, il engagea la Pajero dans le dédale de carcasses, stoppa entre un bus en ruine et un camion accidenté, coupa le contact, releva le col de son blouson, et, le *Snake* à portée de main, il se mit à attendre.

Le Dr Armando Capesi détestait les urgences de ce type, surtout en pleine nuit. D'abord parce qu'il tenait beaucoup à son sommeil, ensuite parce que, dans ce genre d'intervention, il avait presque toujours affaire aux mêmes individus : des tueurs. Des gens qui, dans ce genre de situation, se révélaient le plus souvent extrêmement tendus. Des types dangereux, et qui lui fichaient la trouille. Mais

Capesi n'avait pas le choix. Trop pauvre à la fin de ses études de médecine pour monter son propre cabinet, il avait dû exercer dans un dispensaire de quartier, où il avait côtoyé à la fois toutes les misères et toutes les formes de délinquance. Peu scrupuleux, ne considérant la médecine qu'en tant que simple tremplin social, il s'était vite laissé séduire par l'appât du gain, soignant parfois confidentiellement quelques blessures chez les voyous du secteur, pratiquant quelques avortements de mineures, voire d'autres interventions encore plus délicates. Peu à peu, certains de ses patients avaient grimpé les échelons de la hiérarchie criminelle et, de fil en aiguille, le Dr Capesi s'était mis à travailler pour les vrais caïds. Des clients devenus des « amis », qui, grâce à des prêts fictifs dont il n'avait jamais eu à rembourser une seule lire, l'avaient alors aidé à installer son propre cabinet. Pas trop luxueux pour ne pas attiser les curiosités, mais suffisamment confortable pour satisfaire ses goûts de réussite sociale. Depuis, honorablement connu dans son quartier, *il dottore* Capesi exerçait deux activités bien distinctes. La médecine officielle avec pignon sur rue, et une médecine absolument clandestine, sévèrement punie par la loi. Une activité parfois très dure à gérer pour celui qui avait prêté le serment d'Hippocrate, mais très lucrative. A une seule condition : ne jamais dire non à *l'Organizzazione*. Quoi qu'elle lui demande. Maintenant, pour Capesi, impossible de faire machine arrière. Il le savait, n'y pouvait plus rien. Il était bien placé pour savoir quel sort l'Organisation réservait à ses déserteurs. D'ailleurs, il n'était pas sûr de vouloir décrocher. Sauf en rêve, parfois.

Tout à ses pensées, le Dr Capesi était arrivé dans Buonriposo, le quartier où habitait Michele Soto, le blessé qu'on lui avait désigné. Il ne l'avait jamais vu. Le concernant, on lui avait seulement dit que c'était un tueur et qu'il avait une balle dans une cuisse. Un de ces cas délicats que le médecin avait horreur de traiter. Mais il y avait le fric. En la matière, il n'était pas à son coup d'essai. Il avait la manière, utilisait les meilleurs produits. Cela s'était toujours bien passé. Sans cris, sans douleur.

La via Vergara était une petite voie, en bordure du Brancacio et débouchant dans la via Buonriposo. Garant sa Lancia sur cette dernière, le médecin en descendit, et, sa trousse de soins sous le bras, remonta jusqu'à la via Vergara à pied. Il faisait plus chaud ici que dans le quartier chic où il résidait. D'un regard circulaire et inquiet, il sonda la nuit, remontant la file de véhicules garés le long du trottoir, essayant de débusquer des présences à l'intérieur de l'un d'eux. En vain. En pénétrant un instant plus tard dans la petite cour de l'immeuble minable où habitait son patient, il était en nage. Il renifla l'air confiné, esquissa une grimace. L'endroit sentait la friture froide et les égouts. Comme dans l'immeuble de son enfance, ce symbole de sa

pauvreté, dont il avait tout fait pour s'arracher. La moto dont on lui avait parlé était bien là, les échos d'une télé résonnaient quelque part dans l'escalier, et un enfant pleurait dans l'autre partie de l'immeuble. Essoufflé et trempé de sueur, Capesi arriva sur le palier du troisième et dernier étage. Une seule porte, pas de nom affiché, une poignée ronde en faïence, une sonnette à l'ancienne que le docteur actionna. Un timbre aigrelet résonna à l'intérieur, suivi d'un silence, puis une voix :

— Qui c'est ?

— *Il dottore !* répondit Capesi à travers le battant.

— Entrez ! C'est ouvert !

Une voix au fort accent anglo-saxon. On l'avait prévenu, c'était bien là. Il tourna la poignée, pénétra dans le studio. Une pièce en désordre, meublée d'une table, de deux chaises, d'un meuble évier et d'une armoire. Il y flottait une odeur que la chaleur de l'endroit exacerbait, et que le praticien connaissait bien. Le sang et la sueur. Au fond de la pièce, un petit cabinet de toilette à la porte ouverte et dans l'angle opposé du studio, face à l'unique fenêtre, une banquette-lit avec un homme sous un drap chiffonné et taché de sang. A son entrée, le type se redressa contre l'oreiller, dardant sur lui un regard luisant de fièvre et d'une intensité extrême.

— *Momento !*

Cassée par la souffrance, la voix de Michele Soto avait pourtant claqué comme un coup de fouet. Avec un geste explicite, il intima :

— La trousse.

Méfiant, le tueur. Le médecin comprit, envoya sa trousse de soins sur le lit. Soto l'ouvrit, vérifia qu'elle ne contenait aucune arme, ordonna encore :

— Ta veste.

Docile, Capesi ôta cette dernière, en retourna les poches, ne mettant à jour qu'un gros portefeuille et deux trousseaux de clés. Posant le vêtement sur le dossier d'une chaise, il écarta les bras en tournant sur lui-même, déclarant avec reproche en s'épongeant le front :

— Je suis toubib. Pas tueur.

— Fais pas chier ! gronda l'ex-champion en reposant la trousse près de lui. Maintenant, retire-moi en vitesse cette saloperie de bastos de la viande.

Disant cela, il avait rejeté le drap souillé, découvrant un caleçon et une cuisse rouges de sang. Exagérément congestionnée, la zone blessée ressemblait au sommet d'un volcan, avec l'orifice du projectile au centre.

— J'espère que t'as apporté des calmants, grommela le tueur, enfin moins agressif.

— J'ai tout ce qu'il faut, renvoya le médecin en reprenant

possession de sa trousse. Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude de ce type de blessure.

Il sortit son matériel d'intervention, l'épala sur un plastique posé sur la table. Scalpel, lampe frontale, pinces extractives, seringue, aiguilles et fils à sutures. Petit cérémonial qui pouvait faire froid dans le dos. Mais, au temps de ses compétitions moto, Soto en avait vu d'autres. Sortant ensuite un tube de la trousse, le toubib y préleva une gélule bleue, la tendit au blessé en recommandant :

— Avalez ça pendant que je fais chauffer un peu d'eau. C'est un calmant léger. Pour vous détendre avant l'anesthésie.

Il tourna les talons, mit une casserole à chauffer sur le gaz, faillit se brûler, retint un juron, passa dans le coin toilette pour se laver soigneusement les mains et les avant-bras. Tout un cérémonial que d'autres auraient sans doute trouvé superflu en la circonstance, mais le Dr Capesi en avait besoin pour se détendre. Cela lui donnait l'impression de se livrer à un acte de soins normaux. Levant les yeux vers le miroir, il se trouva mauvaise mine et les traits tirés.

Avec quelque chose dans les yeux qu'il ne remarquait qu'à ces moments-là. L'angoisse. Il avait hâte d'être reparti, mission accomplie. Dans une minute. Rarement plus. Le temps de dilution de l'enveloppe de la gélule dans l'estomac. Restaient ensuite les quelques secondes finales. Très courtes, mais les plus pénibles. Pour le médecin comme pour le « patient ». A cause des spasmes. Affreux.

Avec le cyanure, c'était toujours comme ça.

Une sacrée idée, le cyanure ! Pas une idée de lui. Elle était née des années plus tôt, imaginée disait-on par un ponte du sommet de l'Organisation. Une idée très appréciée par ce vicieux de Tino, qui l'avait imposée à Capesi dès le début de leur relation.

— Hé, toubib !

Brutalement arraché à ses pensées, Capesi marqua un léger sursaut, passa la tête hors du cabinet, vit le blessé qui brandissait la gélule dans sa direction, les yeux pleins de doute. Son cœur rata un battement, mais, parvenant à s'arracher un sourire qui se voulait rassurant, il reprocha :

— Vous n'avez pas encore pris votre calmant ! C'est indispensable ! Sinon, vous aurez très mal !

Dans le regard du tueur, le doute subsistait. D'un ton soupçonneux, il grogna :

— C'est pas de la cortisone, j'espère. Je fais des allergies.

— Non, non ! Pas de la cortisone ! Juste des...

— Passe-moi la notice, coupa Soto, péremptoire. Des fois, ces saloperies, c'est à peine signalé.

Sourire figé, Capesi secoua la tête en s'approchant du lit.

— Non ! Je vous assure que...

— La notice, merde ! Il a bien une notice, ce putain de calmant !

Cette fois, le Dr Capesi sentit son cœur s'emballer. Sourire de plus en plus figé, il cherchait l'échappatoire. Mais dans le regard du tueur, il y avait à présent des tonnes de méfiance. Se redressant de nouveau contre son oreiller et la voix brusquement changée, il grinça :

— Hé ! Qu'est-ce qui va pas, toubib ? Je veux juste voir la notice !

— Mais... mais je ne l'ai pas ! parvint à renvoyer le médecin, la gorge serrée. Je n'emporte jamais les notices avec...

— Y a un problème, toubib ?

Le regard du tueur était devenu si froid que, malgré la chaleur, le médecin sentit une onde glacée lui parcourir l'échine, mais il n'eut pas le temps de répondre. Un des bras du tueur avait jailli de sous le drap, braquant sur Capesi le canon à silencieux d'un gros automatique. Dans ses prunelles sombres, une lueur dangereuse flottait; pourtant, ce fut d'une voix presque douce qu'il ordonna en lui tendant la gélule :

— Avale.

— Mais..., se récria le praticien en faisant un bond en arrière. Vous êtes...

— Avale ! répéta le tueur en abaissant le canon de l'automatique vers le genou du docteur. T'as parlé d'un calmant léger, et t'as l'air nerveux. Avale, puisque c'est pas dangereux !

Soudain livide et la face couverte de transpiration, Capesi secoua la tête. Regard paniqué, il fixait le gros bulbe noir du silencieux qui menaçait son genou. Désespérément, il cherchait une échappatoire qui n'existait pas.

— Parce que c'est pas dangereux, hein ?

Le regard du tueur le clouait sur place. Paralysé, Capesi ne pouvait même plus parler. Alors plus doucement encore, Soto déclara :

— Ou tu avales, toubib, ou tu racontes.

Il marqua un temps, et la lueur dangereuse toujours au fond des prunelles, il ajouta :

— Ou tu meurs.

CHAPITRE VII

La sonnerie du cellulaire tira Mack Bolan d'un début de torpeur. Plus d'une demi-heure qu'il patientait dans le cimetière de voitures et, quand il décrocha, la voix de Claudia Simoni lui parvint plus claire, exempte de tout bruit de fond :

— J'ai des infos concernant la Tempra, annonça-t-elle d'emblée.

Malgré sa blessure et la fatigue, Bolan sentit l'excitation le gagner. Il se redressait sur son siège, quand la jeune femme doucha ses ardeurs :

— Mais tu vas être déçu. Le véhicule appartient au parc d'une société de location.

L'Exécuteur grimaça pour demander :

— Dis toujours.

— Société AffittAutos. Une boîte spécialisée dans le véhicule léger et utilitaire, située au numéro 6 de la viale Michelangelo. Près de la piazzale Kennedy.

Une info qui ne déboucherait probablement sur rien. Beaucoup plus prudents depuis quelque temps, les *amici* louaient les voitures destinées aux actions commandos comme celle de ce soir. Histoire de brouiller les pistes. Et, bien sûr, toujours sous de fausses identités.

— Hum, fit l'Exécuteur. Et la moto ?

— Ça, répondit Claudia, c'est plus compliqué. A cause de l'immatriculation incomplète. J'ai dû activer un copain palermitain qui bosse à la préfecture. Ça va demander un peu de temps.

Nouvelle grimace de l'Exécuteur qui insista :

— Et le reste ?

— Pour le médecin et pour la planque, reprit Claudia, je n'ai pas encore tous les éléments. A cette heure-ci...

— Et Gina ? coupa Bolan. Si elle est dans le secteur, elle devrait pouvoir m'aider.

Gina Loella, l'amie et collègue de Claudia Simoni, dont le Guerrier avait fait la connaissance lors de son dernier blitz sicilien. Elle lui avait même donné un sacré coup de main, et ils avaient failli y laisser leur peau tous les deux[iii].

Claudia Simoni renvoya dans l'appareil :

— Elle est injoignable en ce moment. Mission d'infiltration hyper délicate. Mais je pense pouvoir me débrouiller. Je te rappelle dans une petite demi-heure. Trouve-toi un coin tranquille, où tu ne risques pas la visite des collègues.

Elle savait qu'en cas de problème, il ne la mouillerait pas en tentant une intervention de sa part. Il était un clandestin.

— C'est fait, assura Bolan.

Il décrivit sa planque et Claudia s'inquiéta :

— Et ta blessure ?

Bolan palpa l'arrière de son crâne. Ça ne saignait plus, mais la douleur était cuisante et l'infection était probable.

— Ça ira, assura-t-il.

— Accroche-toi, ironisa Claudia, parodiant les dialogues des films noirs.

— Je vais essayer, plaisanta le Guerrier à son tour. Puis il raccrocha, l'esprit déjà ailleurs. Du côté de la viale Michelangelo.

Capesi voyait l'index du tueur blêmir sur la détente du gros automatique. Il savait ce qu'une balle pouvait faire en rencontrant un genou. Rotule et ménisque explosés, réseau sanguin dévasté, plus quelques bricoles qui rendaient infirme pour le restant de ses jours. A condition de survivre. Avec en prime, la gélule que le tueur lui ferait avaler de force au bout du compte. C'était sûr. Au regard de Soto, le docteur comprenait qu'il ne survivrait pas. Or, il avait très envie de ce qu'il connaissait déjà depuis quelque temps, grâce aux subsides de l'Organisation. Vie facile, soleil sur des plages de sable blond, filles rendues dociles par le fric et les petits cadeaux. Bien sûr, il connaissait aussi les risques en cas de trahison, mais ce serait pour plus tard. Si on apprenait. Or, ici, le danger s'annonçait immédiat. Peut-être dans une seconde. Peut-être moins. Il fallait gagner du temps. Juste un peu de temps. En espérant que... alors d'un coup, Capesi se décida :

— D'accord ! lâcha-t-il dans une espèce d'éternuement affolé. D'accord ! Ils... c'est eux qui m'ont ordonné de vous donner la gélule !

Le tueur gronda :

— Qui ça, eux ?

Capesi allait encore hésiter, quand il vit l'index du tueur pâlir encore plus sur la détente de l'arme. Paniqué, il cria :

— Tino ! C'est Tino qui me l'a ordonné !

Un éclair de rage passa dans les yeux du tueur qui fit disparaître la gélule dans sa poche de chemise, avant de questionner :

— T'es venu seul ?

— Oui, oui ! Je le jure !

Soto sembla le jauger un instant. Visiblement, le médecin crevait de trouille, mais c'était logique.

— T'es un vrai toubib, ou un faux ?

— Un vrai ! s'exclama Capesi. Un vrai !

L'ex-champion hocha la tête, tendit sa main libre, exigea :

— Tes papiers !

L'autre ouvrit de grands yeux.

— Co... comment ?

— Tes papiers. Tes fafs ! s'impacienta le tueur. Un toubib, ça possède une carte professionnelle. Comme les flics. Alors !

Tremblant, le docteur fouilla de nouveau sa veste, tendit son portefeuille à Soto qui le vida de son contenu. La carte professionnelle en question était bien là. Il la lut soigneusement, jeta le tout au pied du lit et, désignant sa cuisse ensanglantée, il ordonna :

— Alors, ôte-moi cette saloperie de la bidoche. Et vite !

Sentant subitement le danger s'éloigner et pris d'un fol espoir, le praticien se hâta vers sa trousse, en sortit une seringue et une ampoule. Il allait en briser l'embout, quand Soto l'arrêta.

— C'est quoi, dans l'ampoule ?

— Un anesthésique. Il faut que...

— Pas d'anesthésie, coupa le tueur, conservant son arme pointée sur le médecin.

— Ma...

— J'ai dit, pas d'anesthésie.

Un rictus de loup erra sur les lèvres sèches de Soto qui grinça à mi-voix :

— Tu vas être obligé de faire ça à vif, toubib.

— Mais..., se récria le docteur, transpirant de plus belle, ça va vous faire mal !

— Si tu me fais mal, toubib, je t'explose la cervelle.

Tremblant, le médecin s'empara de sa trousse, revint se pencher sur le lit, s'épongea le front, tergiversa encore.

— Vous êtes fou ! Ça va être insupportable, et... et je n'y pourrai rien !

Pour toute réponse, le tueur lui enfonça le silencieux de l'automatique dans le cou, lui soufflant presque à l'oreille :

— Magne-toi le cul, connard !

Cette fois, Capesi n'avait plus le choix. Il devait juste sauver sa peau. Et cette seule idée soudain bien ancrée dans son esprit, il ceignit son front de la lampe, l'alluma, s'empara d'une longue pince et, se penchant sur la blessure, l'examina avec minutie, la palpant délicatement. Soto serra les dents, mais il était prêt à tout endurer. Maintenant, il avait une excellente raison de vouloir survivre. Il avait des comptes à régler. De sacrés comptes. Car il le savait, Tino n'était qu'un minable pion dans l'Organisation. Un larbin. Mais par lui, il allait remonter jusqu'au fumier qui, ce soir, avait commandité sa mort. Pour ça, il était prêt à tout. Et quelle que soit la douleur qu'il devrait endurer, il ne lâcherait même pas un soupir.

— Bien ! entendit-il déclarer le toubib d'un ton qui reprenait un peu d'assurance. La balle n'est pas très loin. Presque en séton. Une petite incision en fond de trajectoire, et je devrais pouvoir l'extraire sans trop de domma...

— Ta gueule ! coupa le tueur, tendu. Ta gueule, et fais vite !

Et il se remit à serrer les dents. Très fort. Aussi fort que la haine dévastatrice qu'il sentait à présent monter en lui à la manière d'un raz de marée.

*

* *

Mack Bolan replia le plan de Palerme. Il avait localisé la viale Michelangelo et, n'ayant pas de nouvel appel de Claudia Simoni après la demi-heure annoncée, il avait décidé de mettre le cap sur AffittAutos. *A priori*, juste un repérage des lieux, histoire de renifler l'atmosphère. Avec seulement le *Snake* et le MAC 10 de Carla Bruncana presque vide, il ne pouvait guère faire mieux contre des troupes ennemies bien armées. Il allait remettre le contact, quand son regard accrocha un reflet de lumière blême loin devant lui, à la lisière de la zone de décharge. Une seule lumière, mouvante et grandissant rapidement. Le grondement qui l'accompagnait ne lui parvint qu'un peu plus tard. Syncopé, rageur. Une moto. Empoignant le MAC 10, il quitta la Pajero, alla se poster derrière l'épave du bus, guettant le phare qui approchait. Bientôt, la moto fut à l'entrée de la casse, où elle s'arrêta, laissant son moteur tourner. De loin, l'Exécuteur observait son conducteur, méfiant. Puis la moto redémarra, s'approcha lentement, moteur grondant doucement, comme un fauve avant l'attaque. Mais, peu à peu, la vision du guerrier s'était affinée, enregistrant les détails de la silhouette du motard qui venait de relever la visière de son casque, n'osant encore imaginer sa chance. Jusqu'à ce qu'une voix ne lance soudain dans la nuit :

— Hé, Mack !

Une voix que Bolan aurait reconnue entre mille. Celle du sergent Gina Loella ! Emergeant de derrière le bus, l'Exécuteur apparut alors dans le pinceau du phare. Aussitôt, la moto bondit et vint s'arrêter près de lui. Un vieux trail Ténéré chaussé en tout-terrain, plus vraiment frais. Même passablement rouillé à certains endroits.

— *Ciao* ! lança la motarde.

— *Ciao* ! renvoya Bolan.

La jeune femme ôta son casque, et le petit sourire canaille qu'il connaissait bien apparut.

— Alors, Superman, des soucis ?

Gina Loella était donc toujours en Sicile. Malgré les risques énormes après sa dernière mission avec l'Exécuteur, elle avait refusé toutes les mutations, préférant agir sur le sol de ses ancêtres, à la source même de l'organisation criminelle la plus puissante du monde. Gina Loella et son look inchangé.

Bolan fit la grimace, écarta les bras, impuissant.

— Ça arrive, même à des gens pas très bien, ironisa-t-il.

Gina Loella laissa fuser un petit rire mutin. Vraiment mignonne, le sergent de la cellule anti-mafia. Dans les vingt-cinq ans, pas très grande mais corps de tanagra, visage lisse et régulier, coupe de cheveux au carré, grands yeux noisette pétillant de malice et semblant pourtant tout disséquer, bouche gourmande, avec les deux fossettes qui se creusaient quand elle souriait. Tout mâle normalement constitué tombait forcément sous le charme. Hélas, seules les adeptes de Sapho trouvaient grâce aux yeux ravissants de cette charmante lesbienne. Sexy en diable, malgré son jean rapiécé de partout et son blouson au cuir un peu trop élimé et son sac à dos carrément ruiné. Mais même langage militaire déjà connu de Bolan, quand, redevenant professionnelle, elle renseigna :

— Heureusement, mon cellulaire était activé, quand Claudia m’a appelée. Un bol d’enfer. Il n’aurait pas dû l’être, mais je m’apprêtais à appeler ma base pour mon rapport. Claudia m’a résumé ton problème, et comme j’étais dans le secteur... enfin bref, Zorro est arrivé. En souvenir du bon vieux temps.

Désignant le vieux Ténéré, Bolan ironisa encore :

— Comme monture, on a déjà vu plus frais. Tu t’es fait voler ton VFR, ta super sportivo-GT avec laquelle je t’ai connue.

— Tu parles ! grinça la jeune femme. Pour être crédible dans ce que je fais en ce moment, celle-là colle beaucoup mieux à mon personnage. Pas franchement dernier cri, ça bouffe un peu d’huile, mais le moulin tourne bien et ça passe partout.

— Boulot ? interrogea Bolan.

Le sergent Loella coupa son moteur, ébouriffa ses cheveux, soupira :

— Une sacrée merde ! Infiltration d’une bande de jeunes loubards de banlieue. Genre zonards. Parmi eux, des mômes paumés que nos services ont pour la plupart fichés comme dealers. Mais on soupçonne aussi la mafia de les utiliser pour certaines basses besognes très anonymes. Genre tabassages ou vandalisme et coercition.

La mafia avait toujours su s’adapter à la société. Des mômes tabasseurs, c’était bien dans la ligne actuelle, et ça permettait aux *amici* de conserver les pieds au sec.

— Charmants bambins ! apprécia Bolan.

Faisant allusion à son look, Gina ajouta :

— Alors, j’essaye de m’adapter. De leur ressembler. Comme eux, je suis censée galérer dans la choucroute. Vie communautaire, dodo style squat, avec puces, punaises et rats, si tu vois.

— Je vois, acquiesça Bolan.

— De vrais petits durs, acheva Gina. Avec des plus vieux en guise d’encadrement. Des vrais mauvais, ceux-là. S’ils apprenaient qui je suis, je serais mal. Le chef de la bande est une fille. Son surnom :

Capa. Tout un programme, un vrai *capo* au féminin. Complètement pétée à la coke. Une vicelarde, aussi romantique qu'un serpent à sonnette. Le mois dernier, elle a tué son dernier julot d'un coup de couteau en plein cœur. Elle le soupçonnait de la tromper avec une fille du groupe.

— Et la fille en question ? s'enquit Bolan.

— Retrouvée deux jours plus tard, sur le ballast du chemin de fer de Salvatore Corleone. La tête écrasée sur un rail. Comme une pastèque trop mûre.

Mentalité plutôt taquine, la Capa en question.

— Bon, ponctua Bolan en revenant à son cas. Qu'est-ce que tu m'apportes ?

Dans l'ombre, il devina un petit sourire sur les lèvres de la jeune femme. Fouillant son sac à dos, elle en sortit une trousse qu'elle brandit comme un trophée en annonçant :

— Outre certaines infos concernant une moto qui t'a fait des problèmes, j'ai réussi à trouver une aiguille, du fil à sutures et de quoi enrayer l'infection.

— Hein ?

— Dans ta situation, j'ai pensé que tu n'aimerais guère te montrer chez les toubibs. Alors, en venant, j'ai fait un crochet chez un copain médecin.

Bolan tiqua.

— Tu sais faire les sutures ?

— Chez les flics perdus, on sait tout faire, renvoya la jeune femme en mettant la moto sur sa béquille. T'as la lumière, dans ta bagnole ?

— Oui..., hésita Bolan. Le plafonnier.

— Génial ! Allons-y.

CHAPITRE VIII

Michele Soto avait tenu bon jusqu'au bout. Voulant à toutes forces ignorer ce qui lui fouaillait ainsi la chair, refusant à son cerveau d'enregistrer l'horrible douleur qui fulgura en lui quand la longue pince du Dr Capesi s'enfonça dans sa cuisse pour se refermer sur la balle. Et quand cette dernière sortit dans un flot de sang noir, il contint le hurlement qui cherchait à jaillir de lui, nourrissant sa haine de ce véritable supplice, sachant d'ores et déjà qu'il tiendrait.

— Voilà ! souffla le médecin en déposant pince et balle ensanglantées sur le plastique.

Pris par sa besogne, il avait recouvert une partie de son sang-froid et il ajouta d'un ton docte :

— Un peu de sulfamides, deux petites sutures, et ça va aller.

Il se redressa, fourragea dans sa trousse, en sortit un flacon de poudre qu'il s'apprêtait à ouvrir, quand le tueur l'arrêta du canon de son arme.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mais, s'étonna Capesi, des sulfamides !

— Pas question.

— L'infection...

— J'en veux pas, coupa Soto.

Sa voix chancelait, il était pâle comme un mort et il se sentait au bord de la syncope. Mais une volonté farouche le soutenait. Se redressant sur un coude, il s'empara de la carte professionnelle du médecin pour lire à haute voix :

— 26, via a Salinas, hein ! Chouette quartier ! Pas mal, comme adresse de cabinet.

Piqué sur le carrelage, le docteur le regardait bouche bée, pressentant une nouvelle catastrophe.

— Bien, souffla alors Michele Soto, très bien !

Grimaçant sous la douleur, il marqua un temps, reprit son souffle et, glaçant Capesi d'un nouveau regard plein de sourdes menaces, il gronda doucement :

— On va aller visiter ton beau cabinet, toubib. On va y aller ensemble, et tu finiras de me soigner.

— Mais...

— Ensuite, coupa le tueur, on attendra tous les deux que je sois d'attaque. D'accord ?

Capesi était devenu aussi pâle que son patient. Ce détail n'avait pas échappé à Soto qui interrogea, mielleux :

— Un problème, toubib ?

Sans répondre, Capesi recula d'un pas, visiblement au bord de la panique.

— Un problème ? insista le tueur. Parce que s'il y a un problème, toubib, vaudrait mieux m'en parler maintenant.

Il observa une courte pause, ajouta, perfide :

— Avant l'irréparable. Je veux dire, pour toi.

D'un geste éloquent, il avait encore redressé le canon de son arme, visant très précisément entre les yeux du praticien.

— Tu es médecin, dit Soto. Tu as vu les dégâts qu'un truc comme celui-là fait dans une cuisse. Tu imagines donc ceux qu'il peut faire dans une cervelle.

Capesi semblait à présent sur le point de s'évanouir. Sa peau était si pâle qu'on aurait dit du suif. Le tueur questionna alors :

— Tu serais pas venu seul ?

Le docteur sursauta, le regard affolé.

— Si, mais...

— Mais quoi ?

Paraissant brusquement émerger d'une apnée, Armando Capesi ouvrit une bouche démesurée pour lâcher comme dans un spasme :

— Les autres sont sûrement là !

Un pli d'inquiétude creusa le front du tueur.

— Qui ça, les autres ?

— Les... enfin, c'est toujours comme ça d'habitude, s'étrangla littéralement le médecin. Je ne les vois presque jamais, mais ils sont là ! Envoyés en couverture. Pour le cas où !

— Qui les envoie ? Tino ?

— Je... je ne sais pas ! Sûrement ! Il ne me l'a jamais dit, mais... mais une fois, un soir que ça tournait mal pour moi, ils... ils ont débarqué à trois et ils...

— Au bout de combien de temps ?

— Co... comment ?

— Ils ont débarqué combien de temps après ton arrivée sur place ?

— Je... Je ne sais pas ! Quand... quand ils ont jugé que le temps normal de mon intervention a été écoulé. Quand ils ont trouvé mon retard suspect, je suppose.

— Ouais ! grinça le tueur en consultant sa montre. Justement, ça commence à devenir vachement suspect, comme délai.

— Mon Dieu ! gémit Capesi en secouant misérablement la tête. Ils... ils vont me tuer !

— Non. C'est moi qui vais te tuer, si tu continues à chier dans ton froc. Ce soir, tu les as repérés tes copains, oui ou non ?

— Non ! Non ! Je le jure ! Si je les avais vus, je vous le di...

— Ta gueule !

Soto réfléchit un moment, finit par hocher la tête, s'arrachant,

malgré la douleur, un sourire qui se voulait rassurant :

— Bien, Armando ! Tu es un bon toubib. Tu vas venir avec moi et...

— Oh, non ! S'il vous pl...

— Tu vas venir avec moi, coupa le tueur implacable. Et si tu fais bien ce que je veux, peut-être... je dis bien, peut-être... que je te ferai pas sauter la cervelle.

Il avait réfléchi, et il avait trouvé la solution. Fragile, aléatoire, mais jouable.

— Aide-moi.

Il désigna l'armoire.

— Là-dedans, dit-il, il y a un sac de voyage. Tu vas le remplir avec mes fringues. Ensuite, tu vas m'aider à descendre dans la cour. On passera par le garage de l'épicier, et on mettra les bouts avec sa camionnette. Ensuite, plus question de ton cabinet à la con. Il sera surveillé. Tu nous arrêteras à une pharmacie de garde et, avec ta carte de toubib, tu achèteras tout ce qu'il faut pour me soigner. Après, je te dirai. Maintenant, bouge ton cul !

Pour le moment, impossible de faire mieux dans son état. D'ailleurs, cet abruti de toubib ne savait même pas où pouvait se trouver son équipe de couverture. Ceux-là, il les coincerait plus tard. Quand il réglerait ses premiers comptes, avant d'aller se planquer chez Irena, le temps de se refaire une santé. Irena son refuge, dont personne ne connaissait l'existence. Puis, sitôt rétabli, il commencerait sa vraie croisade. Remonter le réseau dont il dépendait, en passant par ce pourri de Tino. Le remonter jusqu'au sommet. Pour prouver aux *capi* de l'*Organizzazione* que lui, Mick Soto, ne se laissait pas pousser dans le trou sans réagir. Parce qu'il était lui-même un vrai *capo* en puissance. Une preuve qu'il infligerait à sa façon. Par l'élimination systématique de tous ceux par qui son exécution avait été commanditée. Tous les maillons de la chaîne, jusqu'au dernier. Le plus haut placé. Même s'il devait remonter jusqu'à ce vieux con de Vanzano, cette relique des temps révolus, qui venait de s'arracher de prison, et qui avait eu bien tort. A lui aussi, il prouverait que l'Américano valait bien ses minables *assassinis* de l'ancienne école. Ce serait sa réponse à lui. Méthode basique, mais qu'il savait efficace. Dans leur monde, le tueur avait pu le vérifier maintes fois, on donnait toujours raison aux mêmes : les survivants.

Une minute plus tard, le toubib avait fini de remplir le sac, et Soto avait récupéré ses économies dans le double fond d'un placard de la kitchenette. A peine deux millions de liras. Pas de quoi s'offrir l'Amérique du Sud, mais là n'était pas le projet de Soto. Ces fumiers allaient comprendre leur douleur ! Il n'avait qu'un regret, sa moto. Mais il la récupérerait dès que possible.

— Allons-y, ordonna-t-il quand tout fut prêt. Et n'oublie pas, rappela-t-il à Capesi qui l'aidait à franchir la porte à cloche-pied. N'oublie pas que si tes copains nous tombent dessus, tu seras le premier cadavre de la série.

— Et voilà !

Triomphante, la voix de Gina avait résonné dans l'habitable de la Pajero.

— Fini ! déclara la jeune femme en rangeant son matériel.

Elle était visiblement satisfaite et il y avait de quoi. Mack Bolan se demandait comment elle s'y était prise, mais il n'avait quasiment rien senti. Pourtant, à en juger par le toucher de son propre index à l'endroit de sa blessure, il était parfaitement recousu. Tout juste une boursoufflure piquetée de minuscules nœuds de sutures, sur une bande de quatre à cinq centimètres de cuir chevelu soigneusement rasé. Elle prit encore le temps d'y appliquer un pansement, avant de se redresser. Fouillant son sac à dos, elle en retira un tube de comprimés, le lui remit en précisant :

— Dans pas longtemps la douleur va se réveiller. Deux pilules de ce truc, et tu dormiras comme un bébé.

Bolan n'avait guère l'intention de dormir dans l'immédiat. Il empocha pourtant le tube, alors que la jeune femme enchaînait :

— Bon ! Passons aux futilités.

Disant cela, elle s'était remise à fourrager dans son sac à dos et en extrayait... un deuxième sac à dos. Plus petit, en toile foncée. Le posant sur les genoux de l'Exécuteur, elle commenta :

— C'est tout ce que j'ai pu trouver en urgence. Petit cadeau prélevé sur mon stock clandestin. Des planques disséminées en ville, pour le cas où.

Bolan ouvrait le sac, quand Gina récita :

— Beretta 92F, P.M., micro-Uzi, poignard de commando, quatre grenades défensives italiennes, et les chargeurs et munitions qui vont bien. Plus un réducteur de son pour le Beretta, deux boîtes de 9mm en supplément, et une paire de jumelles. Ça colle ?

Le guerrier hocha la tête.

— Ça baigne, merci.

— Et maintenant, s'exclama la jeune femme en sortant un papier de sa poche de blouson, la cerise sur le gâteau !

Elle tendit un papier plié à Bolan qui l'ouvrit, lisant à haute voix :

— Michele Soto, via Vergara, numéro 7. Ex-champion de motocross, longtemps émigré aux States, puis au Nicaragua, propriétaire d'une Ducati 996, immatriculée selon la nouvelle classification, AL376XL.

— Super ! souffla l'Exécuteur entre ses dents.

— Ça pourrait être ça ? interrogea Gina.

— Ça pourrait.

Emigré aux States, et au Nicaragua. Pas le profil type du père de famille sans histoires. Bolan se pencha, déposa un chaste baiser sur la tempe de la jeune femme.

— *Thanks !* remercia-t-il. Je vais vérifier tout de suite.

— Je peux t'accompagner, si tu veux.

En cas de coup dur, elle pouvait être d'une grande utilité. Elle l'avait prouvé lors de leur dernière rencontre, mais le guerrier secoua la tête.

— Non, merci.

Pas question de la mouiller. Un jour, comme lui, elle laisserait sûrement sa peau dans sa guerre contre le Crime Organisé, mais en aucun cas il ne voulait être responsable de ça, de près ou de loin.

Il n'avait plus sommeil, il n'avait plus mal et il en était certain, ce Michele Soto était bel et bien son client. Il lui suffirait d'apercevoir sa moto pour en avoir la preuve. Et le plus tôt serait le mieux.

— Bien..., dit Gina, l'air embarrassé. Pour ta planque, je n'ai pas eu le temps nécessaire. Mais j'ai une idée qui me rendrait service.

Le guerrier lui lança un regard intrigué et elle enchaîna :

— Ma couverture commence à s'user. Une fille seule dans un squat, en compagnie de tous ces jeunes mecs à peine pubères qui la reluquent avec l'air de vouloir la bouffer, et elle qui ne veut rien savoir – même Capa commence à trouver ça drôle.

— Tu n'as qu'à dire la vérité, suggéra Bolan. Enfin, pas sur ton boulot, bien sûr !

Gina éclata de rire.

— Une gouine ! Tu es fou ! Ça les exciterait et ils me violeraient !

Il sourit.

— Ils essaieraient, rectifia-t-il.

Malgré sa mignonne apparence, le sergent Gina Loella savait se défendre. Elle sourit à son tour, insista :

— N'empêche que service contre service, si tu débarquais un peu dans le coin, et si tu dormais avec moi une nuit ou deux, ça calmerait sans doute les ardeurs. En tout bien tout honneur, évidemment.

— Evidemment, renchérit Bolan.

Il marqua un temps, déplia son plan de Palerme, invita :

— Indique-moi l'endroit.

Gina Loella pointa son doigt sur un point du plan, tout près d'où ils se trouvaient.

— Là, dit-elle. Derrière l'aéroclub de Boccadifalco. Tout un lot de vieux ateliers en attente de démolition. Des bâtiments en brique. Les entrepreneurs les ont découpés par lots. Tous marqués à la peinture blanche. Le mien s'appelle B2. Il est gardé par des gamins de la bande

à Capa. Tu leur diras que tu viens voir Gina. Ils seront prévenus, ils te diront où me trouver.

Elle l'observa à la lumière du plafonnier, décréta, mi-figue, mi-raisin :

— A mon avis, ça passera.

Avec son blouson râpé par ses roulés-boulés dans la fusillade et le sang séché qui le souillait, il avait effectivement le look adéquat.

— Mais pas avant une bonne heure, précisa-t-elle. J'ai encore à faire en ville. Pendant ce temps, je laisse mon portable ouvert.

Elle lui donna son numéro, ironisa :

— Si tu as peur, tu m'appelles.

L'Exécuteur sourit.

— O.K., dit-il. A plus.

Ce fut tout. Gina Loella quitta la Pajero et, l'instant d'après, il entendit le grondement du Ténéré décroître dans la nuit. Se penchant de nouveau sur le plan de Palerme, il localisa la via Vergara, chargea les armes apportées par la jeune femme, remplit les chargeurs du MAC 10 de feu Carla Bruncana, disposa le tout à portée de main, remit le moteur de la Pajero en route et quitta la casse de voitures. La partie recommençait.

CHAPITRE IX

Un quart d'heure plus tard, Mack Bolan stoppait la Pajero dans la via Buonriposo, à deux pas du débouché de la via Vergara. A cette heure, tout était désert, et les véhicules garés alentour semblaient inoccupés. Délaissant micro-Uzi et MAC 10, il logea le 92F à silencieux sous son blouson, laça la gaine du poignard de commando sous sa manche et quitta la Pajero. Dans la minute suivante et sans ralentir le pas, il avait repéré l'entrée du numéro 7 de la via Vergara. Immeuble décrépit de trois étages, porche débouchant sur une cour pavée, malodorante. Du coin de l'œil, il avait disséqué l'environnement, essayant de repérer des présences suspectes dans les voitures en stationnement. En vain. Il revint sur ses pas, pénétra dans la cour, où, malgré la pénombre ambiante, il vit immédiatement la moto. Orange et noire. Il se baissa, fouilla la plaque d'immatriculation du regard, y lut exactement ce que Gina lui avait énoncé. Plus de doute.

Instantanément, le 92F était venu se loger dans son poing, tandis qu'il s'engageait dans l'escalier miteux, sans allumer la minuterie. Bolan ignorait où il allait mais, se laissant guider par son instinct, il aboutit au deuxième étage. Alors qu'il allait aborder la dernière volée de marches, son ouïe enregistra soudain une voix, par-dessus les échos lointains de la télé.

— ... prévenir les autres !

Une voix d'homme. Sourde, provenant de l'étage supérieur. L'index sur la détente du Beretta et prenant soin de poser les pieds tout près du mur pour ne pas faire craquer les marches, l'Exécuteur grimpa jusqu'à mi-étage, entendit encore :

— Magne, putain !

Un trait de lumière provenait du palier supérieur. Index sur la détente, il escalada les derniers degrés, aboutit au troisième étage, où l'unique porte palière, source de lumière, était demeurée entrouverte. Et, provenant de derrière, la voix reprit, pressante :

— Magne !

— Fais pas chier ! répondit un autre type.

Sa voix provenait de plus loin à l'intérieur. Puis il y eut une sorte de musiquette aiguë, et la deuxième voix reprit :

— *Pugile ?*

Boxeur, en italien. Un temps de silence, puis :

— Ce salaud s'est tiré. Préviens Tino. Il a embarqué le toubib avec lui.

Doucement, l'Exécuteur avait exercé une légère poussée sur la

porte entrouverte, agrandissant l'espace, risquant un oeil à l'intérieur. Il aperçut une partie de l'entrée, une silhouette. Un balèze habillé en gris, placé de dos, le bras pendant le long du corps, un automatique à silencieux au poing. Ce n'était pas lui qui parlait, mais un autre situé plus loin et qui enchaînait :

— Non, non ! Cet enfoiré avait laissé la lumière. On se méfiait pas et...

Le Guerrier n'écoutait plus vraiment. Il avait encore poussé la porte, dégageant un angle de vue suffisant pour évaluer la situation. Pendant ce temps, l'autre parlait toujours au téléphone et le costaud fit deux pas vers la pièce en questionnant :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

L'Exécuteur n'attendit pas la réponse. D'un bond silencieux, il s'était jeté dans l'entrée, arrivant dans le dos du balèze comme la foudre. Son but, s'en servir comme d'un bouclier pendant qu'il tuerait l'autre. Il lui fallait un survivant à débriefer. Mais alors qu'il allait atteindre sa cible, il y eut un courant d'air et la porte palière claqua dans son dos. Etonnamment vif pour sa corpulence, le costaud se retourna d'un bloc, alors que l'Exécuteur arrivait sur lui. Bolan eut le temps de voir le regard du type se dilater d'étonnement, tandis qu'en un réflexe foudroyant, il relevait le canon de son arme. Tout se passa alors si vite que les deux détonations assourdies semblèrent ne faire qu'une. Le temps d'un éclair, le guerrier se dit qu'il avait été trop lent, et il encaissa le choc.

Michele Soto avait les yeux pleins de lucioles et, régulièrement, il se sentait sur le point de défaillir. Dans son état, il aurait dû attendre le toubib dans la camionnette, mais il n'avait pas le choix. L'autre foireux pouvait le trahir à tout moment. Demander par exemple au pharmacien d'appeler à l'aide. Pour éviter la tentation, il avait dû le suivre comme son ombre, attendre que l'apothicaire daigne entrouvrir la porte de service de son officine pour les laisser entrer. Maintenant, ce vieux débris n'en finissait pas de délivrer ce que Capesi lui avait demandé, ordonnance à l'appui. A croire qu'il attendait que les flics débarquent. Profitant d'une plongée du pharmacien dans ses rayons, le tueur pressa le médecin :

— Dis-lui de se magner le cul ! Dis que c'est une urgence, que ma femme attend, plus gravement blessée que moi.

— Oui, oui !

Le toubib obéit, et, cinq minutes plus tard et l'un aidant l'autre, ils regagnaient la camionnette. D'autorité et contrairement au premier voyage, Soto s'installa au volant.

— Mais..., commença le docteur, votre blessure va...

— Ta gueule ! coupa le tueur en sortant les produits du sac de

pharmacie.

Antibiotiques et analgésiques, le tout par voie buccale. Il avala les premières doses sans eau, déglutit péniblement et mit le contact.

— Que..., hésita encore le médecin, rencogné contre la portière. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Contenant une grimace de douleur, Soto démarra. Heureusement, c'était sa cuisse gauche. Celle de l'embrayage. Serrant les dents, il grogna :

— Guide-moi. Je te ramène chez toi.

— Ils risquent de...

— ... nous attendre là-bas. Je sais. Mais ils connaissent pas la camionnette. Je te laisserai aux environs.

Dix minutes après et les calmants commençant à faire un peu d'effet, Michele Soto ressentait un léger soulagement, quand le médecin annonça, tendu :

— Attention ! On approche.

Longeant le parc de la villa Trabia, la camionnette venait précisément de s'engager dans la via a Salinas. A cette heure, la circulation était quasi nulle et le repérage facile. Soto ralentit et, en passant devant le numéro 26, essaya de chercher des présences dans les voitures en stationnement. En vain.

— Bon, dit-il en accélérant. Je vais te laisser plus loin.

Son ton avait changé. Plus serein. Les calmants confirmaient leurs effets. Il roula jusqu'à l'angle de la villa Trabia, redescendit jusqu'à la via Piersanti Matarella, longeant la villa Gonzaga jusqu'à l'angle de son parc, stoppa la camionnette au débouché de la via Coste Nigra. Complètement déserte. Tournant alors la tête vers le docteur qui s'était encore ratatiné sur son siège, il déclara :

— C'est là que nos destins se séparent, toubib.

Il souriait presque et Capesi se détendit un peu pour répondre, d'un ton hésitant :

— Comme vous voulez...

Serrant sa trousse contre lui, il avait déjà saisi la poignée d'ouverture de la portière, quand la voix de Soto l'arrêta :

— Hé ! Tu n'oublies rien ?

Interdit, Capesi leva sur lui un regard égaré.

— Euh..., hésita-t-il encore. Je... enfin... merci...

D'un geste magnanime, le tueur le stoppa :

— De rien ! De rien !

Puis, alors que le toubib allait de nouveau peser sur la poignée, le bras du tueur partit à la volée, balayant l'air à la manière d'un sabre, main ouverte, tendue, raidie. Quand celle-ci percuta le nez du médecin, cela fit un craquement bizarre. Un son à la fois sec et mouillé. Surpris, le toubib n'avait pas eu le temps d'esquisser le

moindre mouvement. Eclaté, son nez se mit à pisser le sang. Dans un gémissement à fendre l'âme, il ouvrit grand la bouche, cherchant l'air que son nez lui refusait Déjà, l'autre main de Soto ressortait de sa propre poche de chemise, filant vers la bouche béante à la vitesse de l'éclair. Quelque chose de bleu y disparut, et, saisissant le menton du médecin marron à pleines mains, le tueur le remonta brutalement, refermant la bouche d'un coup sec. Complètement dépassé, Armando Capesi voulut échapper à l'étreinte, mais Soto tenait bon. Paniqué, le toubib se débattit une seconde ou deux, poussa un gémissement à fendre l'âme, se tendit soudain en arrière, tout le corps secoué par un spasme violent. Un grognement sauvage fusa de son nez, libérant un flot de sang, mélangé à une mousse sanglante. Ses bras battirent l'air, cherchant une proie insaisissable, puis, soudain, tout son être se figea, ses yeux semblèrent vouloir jaillir de leurs orbites, et son buste retomba sur lui-même, s'immobilisant enfin.

Le cyanure était vraiment une arme efficace.

— *Fanculo* ! gronda le tueur en lui lâchant la tête.

Puis il s'essuya les mains aux vêtements du mort, et fit redémarrer la camionnette. Contournant la villa Gonzaga, il remonta jusqu'à la via a Salinas, ralentit à l'approche de l'immeuble de Capesi, se pencha par dessus le cadavre, déverrouilla la portière du passager, et, l'ouvrant à la volée, il balança le corps dehors. Exactement devant le numéro 26.

Restaient tous ceux qui, désormais, allaient pâtir de sa vengeance. Pas un n'y échapperait. Dût-il en crever !

En recevant sur l'épaule le lampadaire fait dans un pot d'échappement, Mack Bolan avait cru être touché par la balle du flingueur. Impression qui n'avait duré qu'une infime parcelle de seconde, car, en se brisant au sol, le globe de la lampe l'avait détrompé. Exactement en même temps qu'il voyait le front du balèze éclater sous l'impact de la 9mm du 92F. La balle du tueur, elle, était allée se perdre dans la boiserie. Propulsé par son propre élan et avant que le flingueur ne soit encore tombé, l'Exécuteur avait bondi en avant, bousculant le cadavre et l'envoyant dinguer contre le mur. Il était déjà au seuil de la pièce, quand le deuxième type lâcha son cellulaire pour lever à son tour le canon d'un automatique à silencieux miraculeusement apparu dans son poing. Un Beretta, lui aussi. L'Exécuteur tira. A l'instinct, visant l'épaule du bras armé. Il fit mouche, vit nettement le type reculer sous l'impact, effaçant son épaule touchée dans un mouvement sec. Mais la balle n'avait sans doute pas rencontré d'os car, ramenant son bras armé en avant, l'inconnu tira de nouveau. Heureusement, l'Exécuteur avait plongé de côté, roulant au sol jusqu'au lit aux draps défaits et souillés de sang. Décidément coriace, l'autre avait suivi le mouvement, arrosant sur

tout le parcours de l'Exécuteur, le ratant de peu. Alors que ce dernier relevait le canon de son 92F, l'adversaire avait déjà changé le sien de main, et tiré de nouveau. Cette fois, sa balle déchiqueta le pied du lit, à trois centimètres de la tête de Bolan. Des éclats de bois volèrent, mais le guerrier avait déjà riposté. Trois tirs si rapides qu'ils semblèrent ne faire qu'un. Et, cette fois, le type sursauta. Trois fois. La troisième 9mm lui fit éclater le cœur.

Un jet de sang fusa de sa poitrine. Il recula de deux pas, se statufia contre le mur, fixant Bolan d'un regard ébahi, son bras armé descendant peu à peu vers le sol. Il voulut encore tirer, mais son index refusa de presser la détente. Un air de profonde hébétude sur sa face de brute, le flingueur semblait vouloir dire quelque chose, quand un flot de sang jaillit de sa bouche. Alors ses yeux se voilèrent, tandis que ses genoux pliaient enfin. Son dos racla le mur, étalant le sang de la plaie provoquée par la balle en ressortant de l'autre côté. Mort bien avant d'avoir touché le dallage.

Mais Bolan n'avait pas attendu. Bondissant jusqu'à la porte d'entrée, il l'entrouvrit, prêta l'oreille. Rien. A part la télé toujours allumée quelque part. Retournant à l'intérieur du studio, il fouilla les poches des morts, y trouva des papiers d'identité et la carte grise d'une Lancia. Louée. Sur les documents du véhicule figurait l'en-tête de la société de location.

Noleggio AffittAuto.

Bingo ! Fourrant les papiers dans sa poche, le Guerrier ramassa les armes, puis le cellulaire du tueur. Pas de tonalité. Sans savoir si son propriétaire avait raccroché avant son intervention, ou si la communication s'était coupée dans le feu de l'action, Bolan l'empocha à son tour. Un téléphone, c'était souvent très bavard.

Une minute plus tard, n'ayant rencontré personne et sur les échos persistants de la télé invisible, l'Exécuteur retrouvait le pavé de la rue. Une main refermée sur la crosse du Beretta sous son blouson, il remonta la via Vergara, à la recherche de la Lancia, s'attendant à tout. Arrivé au bout de la rue, il dut renoncer. A moins d'y passer une partie de la nuit... Il avait l'adresse du loueur, et ce dernier correspondait à celui de la Tempra de Monreale. Numéro 6, viale Michelangelo. Près de la piazzale Kennedy.

Dans ces conditions... restait pour l'Exécuteur à enfiler la sinistre combinaison noire.

CHAPITRE X

Dans l'esprit de don Nando Vanzano, l'image maintenant définitive de son nouveau visage ne cessait de s'imposer. Comme si elle eût voulu par cette omniprésence habituer le *capo* à cette vision, avant même de devoir s'y confronter quand on lui ôterait les pansements. Mais, étrangement, ce n'était pas ce changement qui préoccupait le plus Vanzano, ni l'intervention qu'il allait subir au niveau des empreintes digitales, mais celle de ses cordes vocales. La modification de sa voix. Ce timbre lourd qu'il s'était toujours connu dans sa vie d'adulte, et qui impressionnait tant ceux qui en recevaient les ordres. Car là et contrairement à ce qui se passait pour son visage, le laryngologue n'avait pu fournir que des suppositions quant à la mue qui en résulterait. Un ton sans doute plus grave, plus métallique aussi. Une voix plus vibrante. Mais, dans ce domaine, aucune certitude absolue. La moindre intervention au niveau des cordes vocales pouvait avoir des conséquences inattendues. Un rien de tension ou de relâchement en trop ou en moins, et c'était toute l'empreinte de la voix qui changeait. Peut-être un détail pour la majorité des mortels, mais pour le *capo di tutti capi*, sa voix autant que son regard contribuaient largement à son ascendant sur ses troupes.

Alors, au lieu de monter se coucher, il restait là malgré l'heure tardive, parcourant le décor d'un regard distrait, songeant aux implications qu'engendreraient ces transformations en lui. Après un moment, il allait se résoudre à quitter la salle d'opération, quand le vibreur de son cellulaire se manifesta. Songeant qu'Anna-Maria le rappelait, il répondit d'une voix presque douce :

— Si ?

— Don Adolfo ?

Felipe Cocensia avait lui aussi adopté la nouvelle identité de Vanzano.

— Si, répondit le vieux chef en changeant de ton. Du nouveau ?

Bien que son seul ami depuis longtemps, Cocensia ne dérangeait pas Vanzano si tard sans raison valable. Et, au ton du fermier, il avait aussitôt pressenti des ennuis.

— Un problème, confirma Cocensia.

— Grave ?

— Je ne sais pas encore. Le médecin a raté les soins du motard.

Malgré l'utilisation plus sûre du réseau GSM, Nando Vanzano exigeait de ses rares correspondants un langage plus ou moins codé. Estimant le cas Soto plus que secondaire, le *capo* éluda :

— Il le traitera une autre fois.

— C'est plus sérieux. Le médecin s'est bien rendu chez le patient, mais ne le voyant pas revenir dans les délais, ses infirmiers sont allés voir ce qui se passait. Ils ont alors appelé leur chef pour déclarer qu'il n'y avait plus personne. Visiblement, le malade avait emmené le docteur se promener.

— Et alors ? tiqua Vanzano.

— Pendant qu'ils téléphonaient, leur chef a entendu des coups de feu, des échos de voix et de lutte, puis d'autres coups de feu et plus rien.

Sourcils froncés, Nando Vanzano écoutait, se demandant ce que tout cela signifiait. Il questionna :

— Le chef a envoyé une équipe de secours ?

— Oui, répondit le fermier, mais...

— Mais quoi ?

— Les secours sont arrivés trop tard. Les infirmiers...

— Bon Dieu ! jura le vieux chef, soudain irrité. Tu as peur que le téléphone te saute à la tête ou quoi ? Accouche !

— Ils... enfin, les deux infirmiers avaient eu un accident. Mortel.

— Tu veux dire qu'on aurait provoqué l'accident ? s'énerva carrément Nando Vanzano.

— Oui.

— Le motard ?

— Qui d'autre ! s'exclama Cocensia. D'ailleurs, le médecin a eu un accident, lui aussi. Devant chez lui, peu après. On lui a appliqué le traitement qu'il réservait à son patient.

Une lueur d'étonnement passa dans les yeux noirs du *capo*. Le cyanure ! Ce motard, cet Américano avait tué le toubib avec le cyanure qui lui était réservé ! L'Amérique l'avait rendu vicieux. Malgré la situation, Vanzano ne put s'empêcher de trouver la manière originale. Mais aussi raffiné fût-il, l'*assassino* venait en quelque sorte de lui envoyer un message. Indirectement, certes, mais aussi clairement que s'il le lui avait écrit personnellement. Du moins, c'est ainsi que tous l'interpréteraient. Y compris Cocensia. Car Cocensia et quelques autres savaient parfaitement qui était l'auteur de cette idée. Don Nando Vanzano. Une idée imaginée par lui des années plus tôt, quand il lui avait fallu éliminer don Bartolomeo Fiocchi, un *capo* concurrent un peu trop gourmand, médecin de son état. Tous les vrais *amici* encore en vie actuellement le savaient, et, ce soir, un minable flingueur à la petite semaine venait de le défier en plagiant son idée ! Dans les hautes sphères, on allait rire sous cape. A moins de réagir. Très vite. Et très fort.

— Bon, dit-il après un instant de réflexion. A-t-on une idée sur l'endroit où notre patient pourrait se réfugier ?

— Pas encore, avoua le fermier. Toutes nos antennes en ville sont

ouvertes. Dans son état, le malade ne peut aller bien loin. Je vais rappeler mon chef opérateur. Il attend les ordres. Qu'est-ce que je lui dis ?

Don Vanzano n'eut pas à réfléchir beaucoup. Les projets de l'Americano étaient limpides. Vengeance. Une de ces *vendette* imbéciles, qui pouvaient semer le doute dans la masse des obscurs besogneux de l'Organisation, et discréditer les autorités. A stopper à tout prix et très vite. Alors, pour coincer l'Américain, il suffisait d'anticiper. A mots couverts, il l'expliqua à Cocensia et exposa son plan. Un plan qui se résumait en peu de mots. Quand il eut terminé, Felipe Cocensia répondit simplement :

— *Si, Adolfo !*

— Je compte sur toi pour régler le problème, insista le chef de la *Cupola*. Tu sais où trouver les effectifs.

Depuis toujours, la famille Cocensia entretenait une véritable petite armée d'*assassinos*. Des tueurs sans envergure, qui avaient commencé dans la délinquance palermitaine et qui, peu à peu et à force de règlements de comptes entre eux, avaient grimpé dans la hiérarchie du crime. Les plus forts étaient devenus des *capi* de quartiers, faisant régner la loi chez les macs et les dealers, qu'ils contrôlaient eux-mêmes pour le compte de l'Organisation. Le tissu criminel classique de l'Italie du sud et de la Sicile. Espérant sans cesse monter dans l'échelle des valeurs du Crime Organisé, certains de ces minables flingueurs auraient tué père et mère. Vanzano insista :

— Quand ce sera fait, je veux que tu le fasses vérifier par tes fils. Je n'ai confiance qu'en toi, donc en eux.

— *Si. Grazie, amico...*

— Et je veux que tu me tiennes aussitôt informé. Même si tu dois me réveiller.

Il marqua un temps, précisa d'un ton adouci :

— *D'accordo, amico mio ?*

— Bien sûr, Adolfo, répondit le vieux fermier. Bonne nuit.

Cocensia comprenait forcément. Comme Nando Vanzano, il avait été élevé dans la rue et, s'ils avaient tous deux survécu là où des centaines d'autres étaient morts, c'est parce qu'ils avaient respecté l'implacable loi de la rue. Chez eux, un affront comme celui que venait de commettre Soto ne pouvait se laver que dans le sang. En y mettant tous les moyens. Pour la punition, mais aussi pour l'exemple.

— Bonne nuit, renvoya le vieux chef.

Puis alors que Cocensia allait raccrocher, il le rappela :

— Felipe !

— Oui ?

Le regard revenu sur le panneau des portraits postopératoires, Nando Vanzano annonça :

— J'ai choisi la photo numéro cinq.

Il y eut une hésitation sur la ligne, puis l'ami d'enfance du *capo* renvoya à son tour :

— C'est un bon choix, ami. C'est la meilleure.

Songeur, Vanzano hocha la tête, coupa la communication, et, les yeux toujours fixés sur le jeu de photos qu'il ne voyait plus vraiment, il souffla entre ses lèvres serrées :

— *Novizio !* Novice !

Ce motard, ce minable Américano n'était qu'un novice. Un débutant prétentieux, qui venait de commettre la plus grosse erreur de sa vie. Celle de le défier, même si c'était involontaire. Lui, don Nando Vanzano ! L'imbécile ! Sans cette histoire de cyanure, il aurait peut-être fini par relâcher la pression sur lui, voire l'oublier. Plus maintenant. Désormais, il ne l'oublierait que mort.

Mais, dans l'immédiat, le chef de la Coupole avait autre chose à penser. Traversant la salle d'opération, il alla décrocher toutes les photos, sauf le numéro 5. Dans quelques heures, son destin allait prendre un autre cours. Ses projets pour le troisième millénaire verraient le jour. La fusion entre les familles de l'Est et de l'Ouest, les prises de pouvoir des multinationales par sociétés écrans interposées, les OPA et les OPE, le contrôle des plus grandes industries du monde occidental. Grâce à sa nouvelle apparence et la liberté de mouvement qui en découlerait, il allait réaliser ses plus grandes ambitions. Construire une vraie multinationale de l'*Organized Crime*. Une œuvre gigantesque et au poids financier incommensurable, dont il serait à jamais le fondateur. Le cerveau, le créateur.

Dans quelques heures, tout serait de nouveau possible. Car, tel le phénix, don Nando Vanzano allait renaître de ses cendres.

CHAPITRE XI

— Ça traîne !

Fabrizio Tatane dit « Pugile », Boxeur, n'avait jamais supporté l'attente. Il n'avait jamais aimé que l'action. Sans réfléchir. C'était même ce manque de réflexion chronique, qui lui avait valu autrefois de dégringoler les marches du succès encore plus vite qu'il ne les avait gravies grâce à ses poings. Un champion, Tatane. Puissant, vif, hargneux et expéditif. Toutes les qualités d'un boxeur réunies en un seul homme. Sauf une. L'intelligence. Dommage, songeait parfois Tino qui le connaissait bien. Avec un peu plus de chou, Pugile aurait pu décrocher les titres les plus prestigieux. Au lieu de ça, il était tombé dans la *combinazione*. Celle qui guette tout boxeur trop crédule ou trop fainéant. Les matches truqués organisés par la mafia. L'argent facile, les filles, le manque d'entraînement, quelques mauvais coups qui bousculent un peu trop la cervelle, la descente aux enfers, et d'autres combines encore plus sombres. Les premiers « contrats ». Au début, de simples tabassages, puis, de fil en aiguille, des choses plus délicates. Jusqu'à la première exécution. Le premier mort. Ensuite, la vie d'un *assassino* classique. Comme celle de Tino. Sauf que lui n'était pas boxeur. Juste un pâle petit mac. Un peu trop virulent à l'égard des concurrents, un peu trop méchant aussi avec les filles. Quelques règlements de comptes entre macs, un accident de « dressage » de putes. Résultat : quelques morts dès le début de sa carrière, puis le goût du sang. Exigeant, impératif. Ancré en lui à tout jamais.

Comme Pugile, Tino Marchetti était un bon tueur. Depuis cinq ans, ils travaillaient toujours ensemble, pour le compte d'un seul patron : la mafia. Du moins, dans le cadre de leurs activités criminelles. Car, officiellement, ils étaient embauchés par la compagnie au titre de gardiens de nuit. Avec comme accessoires et outre un cellulaire en plus pour Tino, un talkie-walkie chacun, une matraque, une bombe de gaz lacrymogène, une combinaison de toile anthracite, ornée du logo de la société... et un Beretta 92F. Port d'arme accordé par la préfecture, car dans le cadre d'accords commerciaux spécifiques, AffittAuto louait aussi quelques véhicules blindés, notamment pour des transports sensibles : matériel de haute technologie, matériaux précieux pour la bijouterie et l'orfèvrerie, certains fonds confidentiels... et personnalités menacées par la mafia ! Un comble !

Mais les dirigeants d'AffittAuto, ou leurs patrons occultes, avaient compris que pour bien cacher une activité criminelle, rien ne valait une activité officielle irréprochable. En l'occurrence, une couverture astucieusement goupillée. AffittAuto comptait deux associés. Patricio

Caligari, et Giancarlo Sciadane. Le premier, de moralité irréprochable, avait été installé par sa famille dans les années 70, le deuxième avait été infiltré par la mafia dans les années 80, par le biais d'une injection de capital, dans une affaire qui n'avait pas réussi à décoller. Depuis, les bilans étaient à la hausse, des succursales avaient été montées un peu partout en Italie, en Allemagne et en Suisse, et, bien entendu, les vigiles Tino et Pugile avaient été engagés par le deuxième associé de l'agence de Palerme. Couvertures là aussi, à la fois pour eux-mêmes, et pour l'Organisation, dans plusieurs domaines. Tino était en quelque sorte le recruteur pour les basses besognes, et Pugile son adjoint. Un peu comme son secrétaire et son garde du corps en même temps.

— Bordel ! Y en a marre ! insista Pugile dans un soupir à fendre l'âme.

— Fais pas chier ! renvoya Tino. Va plutôt guetter à la grille.

L'énorme boxeur s'extirpa du fauteuil où il était assis, accrocha son talkie-walkie à sa ceinture et quitta la pièce de sa démarche de gorille. Tino entendit son pas décroître dans l'escalier de fer, mit les pieds sur la table, s'étira longuement, alluma une cigarette, laissant son regard errer à travers la baie vitrée donnant sur le garage. Il était installé dans un des bureaux de l'agence, sur la galerie surplombant le dépôt des utilitaires, les véhicules professionnels. Normalement, Pugile et lui ne devaient officiellement avoir accès à ces bureaux qu'en cas d'urgence. Un incendie, par exemple. Mais Tino se foutait du règlement d'AffittAuto. D'autres chats à fouetter. Depuis un quart d'heure et son arme de service à portée de main, il attendait. Sans la moindre angoisse. Sans y croire non plus. Des alertes de ce genre, ils en avaient eu des dizaines de fois. Toujours le même schéma. Un mauvais qui veut régler ses comptes. Et dans dix cas sur dix, soit le belliqueux se déballonnait, soit il se faisait buter avant même de commencer à remonter la piste. Pour en avoir recruté des dizaines, Tino savait tout ça, et il ne craignait personne. Il faisait confiance au boss. Aux cloisonnements qu'il avait mis en place. Jusqu'à présent, il n'y avait jamais eu de surprise. Et puis les gus envoyés chez Soto, il ne les connaissait qu'à peine. Des contractuels recrutés par lui, sur ordre du boss et pour la circonstance. Il avait fourni les véhicules et les papiers, les armes étant à la charge des exécutants. Toujours le cloisonnement. En revanche, sitôt alerté par le coup de fil, il avait sonné le tocsin, et le boss avait envoyé une équipe à lui sur place. Pour voir. Un mini commando qui s'était borné à constater les dégâts, à informer le boss, qui lui-même avait rappelé Tino pour donner ses instructions. La boucle était bouclée, et, depuis, les deux vigiles attendaient. Sans la moindre appréhension. Blessé et en cavale, le motard se dégonflerait. Comme les autres, il disparaîtrait dans la nature, et, un jour, on retrouverait son cadavre quelque part. Toujours

la même chose. Seule petite différence, Tino et Soto se connaissaient depuis pas mal de temps. Un élément plutôt meilleur que bien d'autres. Le raté de ce soir à Monreale, dommage. La rogne des boss qui avaient décidé son élimination, dommage. Vraiment dommage, mais c'étaient les ordres.

Tirant soudain Tino de ses pensées, le cellulaire résonna sur le bureau. Le boss venait aux infos. Le tueur décrocha, lança dans le combiné :

— Oui ?

Un bref silence, puis :

— Pugile ?

Tino tiqua. Ce n'était pas le boss. Cette voix-là avait un accent... bon Dieu ! Soto ! Soudain raidi dans son fauteuil, le recruteur renvoya :

— Non, connard ! C'est moi. Tino. Où tu es ? Qu'est-ce que tu déconnes ? Tu vas...

— Tu es Tino ? coupa son interlocuteur. Alors, c'est sûrement Pugile qui va mourir.

— Hein ?

La voix ! Bizarre... elle ne ressemblait pas vraiment à...

— Dans deux secondes, ajouta la voix à l'accent US.

Dans un élan, Tino Marchetti s'était littéralement éjecté du fauteuil, son Beretta de service déjà calé dans son poing.

— Trop tard, Tino, lança la voix dans le cellulaire. Quoi que tu fasses.

Dans le cerveau du vigile, les idées les plus folles s'entrechoquaient, tandis qu'il fonçait vers la passerelle surplombant le dépôt. Soudain, le téléphone qu'il avait instinctivement conservé près de sa tête renvoya un son étrange. Comme un éternuement.

— Tu as entendu, Tino ? Arme à silencieux, calibre 9mm, plus de Pugile !

Pugile ! Ce con de Soto avait flingué Pugile ! Tout allait trop vite. Trop mal !

— Tu as entendu, Tino ?

Tino n'entendait que ça ! Il devenait fou ! Pugile mort ! Complètement dingue !

— Maintenant, Tino, ça va être à toi !

L'index crispé sur la détente, Tino scrutait le dépôt en contrebas. Les véhicules étaient rangés en bon ordre dans l'ombre, avec, entre eux, le noir presque complet. Comme un dément, Tino avait plongé dans l'escalier de fer, l'automatique au poing, ne sachant qu'en faire. Pas plus qu'il ne savait que faire du cellulaire. Son instinct lui disait qu'il ne devait pas couper la communication. Conserver le contact. Pendant ce temps, un seul but s'imposait à lui. Le tableau électrique.

L'interrupteur des rampes à fluos suspendues sous les poutrelles. Un tableau situé tout au fond, près de la porte de service du dépôt. En arrivant en bas, il fut une seconde visité par la certitude qu'une balle allait le frapper là. Maintenant. Il roula à terre, se glissant entre deux rangées de véhicules, le canon du Beretta pointé droit devant lui, cherchant une cible qu'il ne trouvait pas. Mais rien ne se produisit. Pas de coup de feu, pas le moindre son suspect. Alors, changeant d'idée, il décida de ne pas tenter le diable. La lumière du dépôt pouvait bien rester éteinte, il n'irait pas risquer de se faire descendre pour tenter de l'allumer. Car le temps travaillait pour lui. C'était certain. Mathématique. Il lui suffisait d'attendre, et quand les...

— Tino ?

Arraché à ses pensées précipitées, le vigile ne comprit pas tout de suite s'il avait entendu la voix par le truchement du cellulaire ou en direct.

— Tino ! Tu m'entends ?

Ça n'était pas le téléphone ! La voix avait résonné dans le dépôt. Une voix sinistre, comme venue du fond de la terre, roulant entre les rangées de véhicules.

— Tino ! Tu te caches comme une vieille femme apeurée ! Montre-toi un peu !

Tino Marchetti regardait de tous côtés, entre les roues des camionnettes, se tordant le cou à s'en briser les vertèbres, sans comprendre pourquoi son sang semblait ainsi se figer dans ses veines. Il n'avait jamais eu la trouille. Jamais ! Il ne savait qu'une chose, cette voix n'était pas celle de Soto. Pas le même timbre. Pas le même accent. Une voix calme, glacée. Une voix comme tout droit sortie d'outre-tombe.

— Tino ?

La voix roula dans l'entrepôt, mais plus du même côté. Le recruteur tourna la tête, se cisaillant le front contre une pièce métallique du dessous de caisse. Sous la douleur, un souffle aigu passa entre ses dents serrées et du sang lui coula aussitôt dans les yeux.

— Tino ! On n'y voit rien, ici !

Il y eut un léger bruit quelque part du côté de la porte de service, et, soudain, les rampes de fluos s'allumèrent, inondant le dépôt de leur lumière d'aquarium.

— C'est mieux, non ? souffla la voix dans le cellulaire.

Jurant intérieurement, Tino rampa de côté, essayant d'apercevoir quelque chose. En vain. Il distinguait bien le bas de la porte de service, et même la portion de mur sur laquelle se trouvait le tableau électrique, mais il n'y avait personne. Dans le cellulaire, la voix sinistre reprit alors :

— Tino, je vais te faire un cadeau.

C'était dingue ! Surréaliste ! Ce type à l'accent yankee était là, dans le dépôt, à quelques mètres seulement, et Tino ne l'entendait plus que dans le téléphone ! A croire qu'il était déjà ailleurs. Le recruteur des basses besognes n'avait jamais vécu situation plus folle. Dans un accès de rage et pour conjurer la peur qu'il sentait monter en lui, il cracha dans le combiné :

— Va te faire mettre, pédé !

Il y eut un silence sur la ligne, puis il entendit :

— Pas très poli ça, Tino !

Le type était dans son dos, là, tout près ! Mû par un élan quasi viscéral, le flingueur se retourna. Affolé, le canon du Beretta pointé. A travers un voile de sueur, il eut le temps d'apercevoir une forme allongée entre les roues de la camionnette, avec une face blanche et des yeux qui... Dans un mouvement réflexe, l'index du vigile avait enfoncé la détente du Beretta. La détonation explosa à ses oreilles et, à deux mètres, la face pâle éclata sous le terrible impact. Mais, à la même fraction de seconde, Tino Marchetti sentit sa raison basculer : il venait de flinguer Pugile !

— Tino !

L'autre se foutait de lui ! Tino Marchetti tenta une roulade, aperçut une silhouette à plat ventre, une face inconnue, un objet noir pointé sur lui. Instinctivement, il enfonça de nouveau la détente du Beretta. Cela claqua durement à ses tympanes déjà martyrisés et, surpris, il se demanda une seconde contre quoi il venait de se cogner. Il eut très mal dans la poitrine, vit une esquisse de sourire se dessiner sur la face inconnue. Puis une main lui arracha son arme. Ensuite, tandis qu'un volcan se mettait à déverser sa lave dans sa poitrine et que sa vision se troublait subitement, le flingueur vit l'objet noir de l'inconnu fondre vers sa tête et percuter son front.

— Tu as cinq secondes, Tino ! gronda la voix d'outre-tombe. Cinq secondes pour me donner un nom. Celui de ton boss. Vite !

Un bref silence, puis :

— Un... deux... trois...

— Non ! gémit le recruteur dans un râle. Non ! Je vais te dire...

— Vite ! Quatre...

— *No ! no ! Prego !*

— Vite !

— Le... le boss, s'étrangla le blessé paniqué, c'est... c'est Giancar...

Le reste se perdit dans un fracas métallique venu du fond du dépôt. Celui d'une porte qui cogne contre un mur. Puis un appel :

— Tino !

Avant que le guerrier n'ait pu réagir, le blessé hurla :

— Attention ! Il est là !

CHAPITRE XII

Un feu d'enfer se déclencha immédiatement. Des renforts que l'Exécuteur n'avait pas prévus. Fâcheux. En attaquant peu avant le nommé Pugile dans la cour où il débouchait, il n'avait posé qu'une seule question en lui enfonçant le canon dans la nuque.

— Combien d'hommes ?

— Deux ! avait répondu le tueur, complètement destabilisé. Seulement deux ! Avec moi !

Le boxeur n'avait pas parlé des renforts attendus. Super bras d'honneur, qu'il avait emporté avec lui dans la mort l'instant d'après. Maintenant, Bolan était piégé. Situation désastreuse. Juste un 92F, un micro-Uzi et trois chargeurs, contre tout un commando, apparemment très décidé. Et Tino qui ne dirait plus jamais rien. Tête éclatée par la première rafale.

Maintenant, tout allait trop vite. Sitôt le hurlement de Tino, le guerrier avait aperçu une ombre ramper à terre entre les rangées des voitures, et, dans un chapelet d'éclairs, la rafale avait claqué au ras du sol. Longue, dévastatrice. Roulant sur le côté dans un élan de tout le corps, l'Exécuteur s'était déjà abrité derrière une autre camionnette. Dans son poing droit, son Beretta, dans le gauche, celui confisqué à Tino. Remisant ce dernier dans la ceinture de sa combinaison noire, il avait déjà empoigné le micro-Uzi de Gina, le décrochant du mousqueton prévu à cet effet, lâchant à son tour une rafale. Courte, sélective. A six mètres de là, l'arroseur toujours couché entre les voitures sursauta violemment et se cabra comme un poisson sorti de l'eau. De son cou et de sa tête hachés par la rafale, plusieurs jets de sang fusaient, inondant le béton d'un flot rouge sombre. Son P.M. se tut et il retomba d'un coup, inerte, son arme encore au poing.

— *Attenzione !* hurla un autre type.

Il y eut une cavalcade précipitée. Bolan vit passer plusieurs paires de pieds entre les roues des véhicules, deux silhouettes qui plongeaient à terre, puis d'autres tirs au ras du sol. Les pourris semblaient nombreux. Si l'Exécuteur avait pu se hisser sur la galerie... impossible. Ils l'abattaient comme à la foire. Il aperçut une autre paire de pieds, puis un canon de P.M. qui pointait sous les châssis. Mais là encore, le micro-Uzi avait craché. Juste avant l'arme ennemie. Un hurlement s'éleva, et le corps du pourri s'affala. Bolan n'attendait que ça, et le micro-Uzi cracha derechef. Saisi de convulsions, le mafieux se tordit par terre en crachant :

— Puta...

La suite lui resta dans la gorge, emporté par la mort.

Pendant ce temps, un de ses copains avait envoyé une moitié de son chargeur, mais l'Exécuteur avait instantanément doublé son tir et rafalé l'intéressé.

— Il est là ! cria quelqu'un. Là !

L'Exécuteur vida son chargeur, entendit une série de couinements, et une autre voix qui crachait :

— Je l'ai vu ! Par là ! Vite !

Il se trompait. Le guerrier n'était plus là. Il s'était glissé contre le mur du fond du dépôt, protégé par les arrières de véhicules alignés comme à la parade. Progressant rapidement vers un des côtés du local et ses armes prêtes à faire feu, il entendit :

— Par là ! Je vois ses pieds !

Bolan ignorait si c'était bien lui dont le pourri apercevait les baskets noires, mais il ne pouvait prendre aucun risque. Sautant sur les pare-chocs des utilitaires et prenant appui contre le mur, il changea immédiatement de place.

— Putain ! je l'ai perdu !

Bavard, l'*assassino*. Mais Bolan avait sa confirmation. Et il savait aussi où se tenait l'intéressé. Revenant sur ses pas, il sauta de plusieurs mètres à rebours, se retrouva derrière le dernier véhicule, juché sur son pare-chocs. Il prêta l'oreille, mais le bavard ne disait plus rien. En revanche, un de ses copains invisibles balança une rafale. Du côté de l'entrée de service. En réponse, une voix hargneuse lança :

— Tirez plus, merde !

Sans doute le chef du commando. Il avait raison, ils risquaient de se tirer mutuellement dessus. Un silence épais suivit, désagréablement sonore aux tympans. Le guerrier passa la tête à l'angle de la camionnette, la recula aussitôt. Le temps d'apercevoir ce qu'il cherchait. Un bout d'épaule, un soupçon d'oreille. Assurant le Beretta silencieux dans son poing, l'Exécuteur se dressa sur la pointe des pieds, sa tête dépassant l'angle supérieur gauche du véhicule. Glissant le canon du 92F à l'extérieur, il risqua de nouveau un œil, sentit un picotement d'excitation lui parcourir la nuque. Sa vision surélevée venait de capter un détail intéressant. Pour plus tard. Reportant les yeux vers le bas, il esquaissa un rictus glacé. Le bout d'épaule et l'amorce d'oreille étaient toujours là. Au pied de l'utilitaire, collés au pare-chocs avant. Accroupi, le petit malin attendait son heure. Le Guerrier allait la lui offrir. La dernière. L'index sur la détente, et tandis que divers frôlements s'élevaient un peu partout dans le dépôt, il retint sa respiration, pesa sur la détente jusqu'à la dernière bossette puis, tout doucement, il arrondit la bouche pour souffler :

— Psst !

Ça ratait rarement. Instinctivement, l'autre avait avancé la tête à l'angle du véhicule, et l'index de l'Exécuteur n'eut plus qu'un

millimètre ou deux à pousser. Cela fit « flop », l'arme tressauta dans son poing, et, à quatre mètres de lui, le crâne du pourri partit sur le côté, toute la partie droite du front éclatée par la 9mm. Il y eut un choc métallique, le bruit d'une masse qui s'effondre, et la vision d'une portion de corps recroquevillé au sol.

En revanche, le guerrier ignorait à combien se montaient les effectifs ennemis.

— Putain ! cria une voix non loin de là. Il a eu Nico !

— Ta gueule ! lui répondit celui qui semblait être le chef. Fermez tous vos gueules !

Ne tenant pourtant pas compte de l'ordre, un autre flingueur hasarda :

— Merde ! Il est bien quelque part, ce fumier !

Cela venait de la droite. Une voix apparemment altérée par la souffrance. Tout près. L'Exécuteur n'eut à se déplacer que d'un mètre cinquante pour passer d'un côté de l'utilitaire à l'autre. Débouchant dans l'espace libre comme un diable de sa boîte, il eut la vision d'une silhouette, tenant une arme au canon levé vers le toit. A ses pieds, une mare de sang. Le flingueur dont il avait rafalé les bas de jambes l'instant d'avant.

— Oui, gronda-t-il de sa voix sépulcrale. Ici.

La 9mm du Beretta atteignit l'indiscipliné dans l'œil gauche, à la demi-seconde où il tournait la tête. violemment rejeté de côté, il battit des bras, lâcha son P.M. qui sonna au sol dans un boucan d'enfer.

— Il est là !

Un type venait de déboucher entre les deux véhicules. Son regard et celui de Bolan se croisèrent et l'autre leva le canon de son P.M. Il n'eut pas le temps de tirer. La nouvelle 9mm de l'Exécuteur pénétra dans sa bouche encore ouverte, faisant sauter les dents, la langue et le reste, ressortant dans sa nuque en emportant ses vertèbres éclatées. Le type n'était pas encore à terre que l'Exécuteur avait de nouveau changé de place. Pendant qu'un type l'insultait de loin sans le voir, il se faufila jusqu'à la fourgonnette Fiat repérée l'instant d'avant. Le fameux détail aperçu de sa position surélevée. Un utilitaire situé en plein milieu de la rangée, déjà truffé de balles. Silencieux comme une ombre et surveillant le secteur, il saisit la poignée de la porte latérale du véhicule, commença à l'ouvrir doucement. Le silence de nouveau réinstallé ne l'arrangeait pas, pourtant, l'instant d'après, il parvenait à se glisser à l'intérieur. Situation risquée, car les tirs pouvaient reprendre à chaque seconde, et la fourgonnette lui servirait de cercueil. Mais, dans sa situation, il n'avait guère le choix, et le détail pouvait lui sauver la mise : un panneau de toit ouvrant. Une petite trappe en assez mauvais état, dont le volet en plexi était entrouvert. Refermant la porte latérale, il changea les chargeurs de l'Uzi et du

Beretta, se redressa, passa le haut de sa tête dans le cadre de la trappe, risqua un coup d'œil.

Par cette simple manœuvre, il venait de prendre l'avantage sur l'ennemi. Il le voyait, lui non. Un ennemi encore composé de trois unités. A moins que d'autres soient planquées quelque part. Trois types répartis en éventail, réfugiés à l'abri des voitures, les canons de leurs armes pointés dans la direction où ils avaient vu tomber le dernier cadavre. L'un d'eux, plus vieux, plus costaud et le crâne chauve, faisait signe aux deux autres de se taire. Le *caporegime* du commando. Il portait en sautoir un dispositif de casque passif à intensification de luminosité. Une lunette I.L. Pour le cas où la lumière viendrait à manquer. Super-équipés, les pourris locaux !

Pour l'instant, aucun d'eux ne regardait par ici. A condition de faire vite, l'Exécuteur avait une chance. Faible, mais jouable. Avec d'infinies précautions, il acheva de basculer le panneau transparent, et, prenant appui au bord du cadre, il se hissa sur le toit avec d'infinies précautions. Si un des flingueurs tournait la tête vers lui maintenant, il était mal. Très mal. Mais la chance était avec lui. Deux secondes plus tard, il rampait sur le toit du fourgon, le canon du micro-Uzi pointé devant lui, cherchant déjà sa première proie. Malheureusement, au dernier moment, dans son dos, le panneau de plexi mal fixé retomba, claquant sinistrement dans le silence épais. Le Guerrier vit les trois faces se tourner vers lui avec un ensemble parfait, affichant des expressions étonnées. Un des types se mit à vociférer en levant son arme, tandis qu'un autre commençait à tirer et que le chauve plongeait à l'écart, se glissant déjà sous une camionnette. Trop tard. L'Exécuteur avait réagi. Sautant du fourgon sur le toit du véhicule voisin, il poursuivit le fuyard, et son Uzi se mit à cracher. Deux rafales très courtes, qui cueillirent les deux *soldati* en pleine poitrine. Simultanément, le Beretta avait toussé dans le poing gauche de Bolan. Une seule fois. Et la 9mm atteignit sa cible, exactement où il l'avait voulu. Dans l'abdomen du chauve. Juste avant qu'il ne disparaisse sous la camionnette. Il vit le type sursauter sous l'impact, puis se remettre à progresser sous le châssis de l'utilitaire, essayant de s'y abriter. Une tache de sang était apparue sous sa ceinture de pantalon, s'élargissant rapidement.

L'Exécuteur ne pouvait plus attendre. Il lui fallait un survivant. Alors, sans savoir s'il avait mis ou non tous les autres pourris hors d'état de nuire, il sauta à terre et plongea sous le châssis où le chauve s'était réfugié. En le voyant, l'autre voulut redresser son arme, mais, gêné par l'espace exigu, il n'en eut pas le temps. Lui arrachant son P.M. et la lunette I.L., Bolan le tira à l'air libre.

— *Fanculo* ! grinça le chauve en cherchant à se redresser.

Mais il souffrait trop et il retomba à la renverse, épuisé. Sans

ménagement, l'Exécuteur ouvrit son pantalon, fit rapidement le bilan. La 9mm avait perforé les intestins. Faute de soins rapides, le blessé était cuit. Son regard déjà terne le disait clairement. Un regard soudain mate, qui s'accrocha à celui de Bolan, l'air de se poser des tas de questions. Ce dernier fouilla sous le blouson, en retira un porte-cartes, en consulta brièvement les papiers au nom d'Albano Stanza, et, après un dernier regard sur l'hémorragie, il renseigna d'un air sombre :

— Tu es mal, Albano.

Le chauve battit des paupières comme s'il voulait s'éclaircir la vue, déglutit avec peine, vomit un peu de sang. Tandis qu'une expression incrédule passait dans ses prunelles, il grinça :

— Merde ! T'es pas... Soto !

Tiens donc ! Ils avaient débarqué ici pour régler son compte au motard ! Le tueur gargouilla encore :

— Mais alors, t'es qui ?

L'Exécuteur n'était pas là pour une conférence. Les rafales avaient pu s'entendre de loin, et la police risquait de débarquer. Il pressa :

— Combien d'hommes avec toi ?

Silence.

— Combien ? gronda Bolan en poussant sur le canon du Beretta. Vite !

— Huit ! Merde... j'ai mal !

Huit, ça collait. Bolan les avait tous eus. Poussant durement le canon du Beretta sur le front du blessé et appliquant la même méthode que pour Tino, il exigea, implacable :

— Cinq secondes, pourri. Tu as cinq secondes pour me donner le nom de ton boss. Une... deux... trois...

Il allait dire quatre, quand le chauve cracha :

— Va te faire foutre !

— Quatre...

Et l'Exécuteur allait compter cinq, quand le flingueur céda brusquement :

— Giancarlo ! s'étrangla-t-il.

Un peu plus tôt, à la même question, Tino avait commencé à dire la même chose. Ça semblait correspondre, mais c'était loin d'être suffisant. L'Exécuteur insista :

— Giancarlo comment !

— Gian... Giancarlo Scia... Sciadane !

— Tu mens !

L'intox. Pour voir.

— Non ! Je le jure ! Sciadane ! Gian... carlo Sciadane ! C'est... c'est lui qui donne les... ordres !

Le chauve haletait de douleur. Il gémit :

— Merde, je vais crever !

Sans pitié, l'Exécuteur le fouilla, trouva sur lui des papiers, insista encore :

— Et je le trouve où, ce Sciadane ?

— A... au QG ! Le night !

— Quel night ?

— Le Tony's !

— Adresse !

— A Mondello ! Via... via Mongibello ! s'essouffla le tueur.

— Tu es sûr qu'il y est ?

— Je devais passer... le reprendre.

— Combien d'hommes pour sa protection sur place ?

— Deux. Ses molosses attitrés. Mais... mais des fois, y en a d'autres. Plus... plus ou moins des copains. Merde ! J'ai mal !

— Armés ?

Regard étonné du pourri.

— T'es con ou quoi !

Evidemment.

— Noms et description ? pressa Bolan.

— Hein ?

— Les molosses. Leurs noms, leur description ! Vite !

— Je... Miguel, un Espagnol, costaud et barbu et... et Maxi ! Un balèze, avec... avec une queue-de-cheval et une chaîne en or au cou ! Merde ! J'ai...

— C'est encore ouvert ?

Le chauve acquiesça d'un battement de paupières.

— Jusqu'à... 2 heures ! Des fois plus.

L'Exécuteur consulta sa montre.

Il avait encore le temps. Satisfait, il hocha la tête, dit seulement :

— *Grazié*, Albano.

Puis le Beretta éternua, faisant éclater le crâne du pourri.

L'instant d'après, chargé du matériel confisqué à l'ennemi, l'Exécuteur émergeait dans la viale Michelangelo déserte, retrouvait la Pajero et démarrait aussitôt.

Direction Mondello.

CHAPITRE XIII

Autrefois théâtre d'un débarquement allié, Mondello avait également connu un récent blitz de l'Exécuteur. Ce dernier connaissait bien les lieux, et il n'avait eu aucun mal à s'y retrouver. La via Mongibello était une voie discrète, située derrière l'antique tour médiévale qui avait gardé le port en des temps reculés. Tout aussi discret, le Tony's ne payait pas de mine. Vieille façade étroite, porte de bois à un battant à la peinture bordeaux écaillée percée d'un judas à grille dorée et surmontée d'une lanterne à l'éclairage miteux.

Une minute plus tôt, Bolan était passé devant le night à petite allure, sans rien voir de particulier. Un ou deux couples flirtant à proximité, dans l'ombre complice de la rue. Maintenant, toujours installé dans le 4x4 stationné derrière la tour, il venait d'allumer son cellulaire pour composer le numéro que lui avait laissé Gina Loella. Dans toute guerre, le renseignement était un important facteur de victoire. La sonnerie se manifesta longtemps, avant que la jeune femme ne réponde enfin :

— Je te dérange, s'excusa Bolan.

— Penses-tu ! J'étais dans mon bain, avec du champagne et du caviar ! Tu m'appelles parce que tu as peur ? ironisa-t-elle.

Bolan sourit.

— Besoin d'infos.

Un rire bref, puis :

— Dis toujours. Je suis en planque, mais ça va.

— Le Tony's, ça te dit quelque chose ?

— Un peu ! railla la jeune femme. C'est une boîte... merde ! Attends !

Dans le combiné, il entendit les échos de plusieurs voix excitées, sur fond de musique et de bruits de moteurs. Des sons qui s'estompèrent, et Gina revint en ligne pour souffler :

— Assister à un vol de voiture avec effraction et ne rien devoir faire, c'est dur, pour un flic.

Bolan imaginait la situation. Pour faire ce que faisait Gina Loella en ce moment, il fallait vraiment avoir la foi. Elle était belle, intelligente et généreuse, elle aurait pu mener une existence sympa. Bolan fit la grimace.

— O.K., dit-il. Si tu veux, tu peux me rappeler plus...

— Non. Tout va bien, maintenant.

Elle marqua une pause, reprit :

— Le Tony's est un night à entraîneuses de Mondello. Lieu de passage obligé des beautés slaves qui transitent par ici. On suppose

une jolie filière de traite des blanches. Je suis allée y traîner quelques fois pour renifler l'atmosphère. Je suis convaincue que c'est une couverture. Une boîte de formation pour futures putes venues du froid.

— Mais que fait donc la police ! ironisa Bolan.

— Les autorités locales n'ont jamais voulu enquêter sérieusement, répondit Gina, amère. A la brigade, on est sûr que la boîte est protégée par les huiles politiques. On la garde dans le collimateur. On attend.

Bolan tiqua :

— La brigade a du monde sur place ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— J'ai l'intention d'y faire un tour.

— Hum ! Fais gaffe quand même. Tu as eu des infos sérieuses ?

Des noms ?

— Oui, répondit sobrement Bolan. A vérifier.

— Je vois. Si tu veux, je t'y retrouve. Un homme accompagné attire moins l'attention.

Peut-être, mais dans les boîtes à entraîneuses, on aimait mieux les hommes seuls. Pour le chiffre d'affaires.

— *No, thanks*, remercia le Guerrier. Tu es flic. Je ne veux pas te mêler à...

— Arrête ! J'étais flic aussi la dernière fois. Souviens-toi, on a failli drôlement s'éclater !

Elle ne parlait évidemment pas de sexe, mais d'une petite histoire de grenade entre eux deux. Un demi-sourire adoucit les traits de Bolan.

— Non, Gina, répéta-t-il. L'autre fois, c'était l'autre fois. Et puis, si tu trouvais des collègues sur place, ça ferait mauvais effet en cas de blitz.

— Comme tu veux.

Elle semblait déçue, mais l'Exécuteur était certain d'avoir raison. Un flic ne devait pas sortir du cadre de la légalité. Sinon, c'était la porte ouverte à tous les abus. Pour lutter contre la mafia, il fallait un type comme lui. Un hors-la-loi. Un paria, une âme à jamais damnée. L'Exécuteur, le grand Fumier. Il allait couper le contact, quand il se rappela :

— Attends ! demanda-t-il. Giancarlo Sciadane, ça te dit quelque chose ?

— Pas a priori, répondit Gina. Mais si tu as une minute, je vais changer de planque un moment. Avec mon téléphone, je peux interroger notre ordinateur.

— O.K., fit Bolan.

Ils raccrochèrent. Bolan alluma une cigarette et se mit à attendre en vérifiant son arsenal. Un stock qu'il avait pu améliorer quelque peu

en confisquant une partie de ce qui avait appartenu aux tueurs d'AffittAuto. Notamment, la lunette I.L., plus quelques chargeurs pleins. Il n'avait pas encore fini sa cigarette, quand son cellulaire vibra.

— Alors ? questionna Bolan.

— J'ai trouvé ton Sciadane, annonça la jeune femme. Mais pas au fichier des méchants garçons.

— Ah ! fit Bolan, incrédule.

— En fait, renseigna Gina, bien que ça ne veuille rien dire, il s'agirait plutôt d'un simple businessman. Il possède des parts dans plusieurs sociétés italiennes, pizzerias et autres. Certaines succursales de ces affaires sont installées à l'étranger. Notamment la firme...

Gina marqua un temps dans l'appareil, avant de s'exclamer :

— La vache ! Tu le savais, hein ?

— Quoi donc ? renvoya Bolan, de mauvaise foi.

— Ton Sciadane est un des associés d'AffittAuto !

Elle observa un petit silence, avant d'ajouter dans un soupir :

— AffittAuto, la société de location que je t'ai indiquée à la casse de voitures, comme étant celle qui avait loué la Temptra aux tueurs. O.K. Tu le savais, mais quel rapport avec le Tony's ?

Bolan sourit. Il lui devait bien une petite info à son tour.

— Sciadane y aurait également des parts.

— Je vois, dit Gina. Mais là, il ne doit pas figurer en nom propre.

— Il n'y figure sans doute même pas du tout, fit valoir Bolan.

Les infiltrations mafieuses dans les affaires légales n'étaient pas souvent officielles, même par prête-noms interposés. Surtout dans des affaires comme un night-club. Trop douteux aux yeux des autorités.

— On t'a dit qu'il était là ce soir ? interrogea Gina. Je veux dire, au Tony's ?

— On me l'a dit.

— O.K., soupira la fonctionnaire de la Brigade Anti-mafia. Disons que je n'ai rien entendu.

— Un moment ! l'arrêta le guerrier. Tu dis que tu y es allée plusieurs fois, au Tony's. Pour renifler. C'est ça ?

— Euh, hésita Gina. Toi, tu vas encore me demander des trucs.

— Affirmatif. Si tu pouvais me décrire les lieux... je veux dire, ce à quoi la clientèle n'a pas accès. Genre coulisses, parties communes, bureaux, entrée de service, etc.

— Je vois, soupira Gina.

Puis elle décrivit tout ce qu'elle avait effectivement pu repérer au cours de ses visites au night avant de préciser :

— Fais gaffe aux fouilles à l'entrée. La direction n'aime pas les histoires dans son établissement.

Normal. Surtout si la direction en question était la mafia. Quand

Gina se tut, une lueur presque joyeuse flottait dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur.

— O.K., acquiesça-t-il. Merci.

— N'oublie pas, rappela Gina. N'oublie pas mon petit service.

Si Bolan n'avait pas connu son penchant pour le beau sexe, il aurait pu se faire des idées. Ironique, il renvoya :

— Quand une fille me demande de dormir avec elle, je n'oublie jamais.

— C'est malin ! entendit-il avant de raccrocher.

Satisfait, l'Exécuteur passa à l'arrière de la Pajero, ouvrit son sac de voyage et se changea. Pantalon et chemisette en toile de coton mastic, veste en lin rouille, mocassins assortis impeccablement cirés. Look touriste en recherche de bonne âme. Inutile de se faire remarquer. Pourtant, dans le petit sac que lui avait remis Gina Loella avec ses premières armes, le mini arsenal s'était agrémenté de quelques accessoires supplémentaires.

Cela fait, et toujours à bord de la Pajero, il redescendit la via Gallo par le port, contempla un instant les dizaines de barques de pêcheurs au mouillage, avant de remonter vers la piazza della Torre Mondello, encore fréquentée par quelques jeunes, discutant parmi les scooters pétaradant et les transistors allumés. Arrivé au débouché de la via Mongibello où la lanterne du Tony's était toujours allumée, il la laissa sur sa droite, tourna au premier angle droite, stoppa le 4x4 face à la via Pindaro. Une impasse décrite par Gina. A dix mètres, l'entrée d'un passage, avec deux portes distribuant une cour à droite, une autre à gauche. Cette dernière desservant l'immeuble du Tony's, via Mongibello. Et, dans cette cour, selon Gina, le débouché des communs du night. Avec conteneurs à ordures, et coffrets techniques. La porte n'était pas verrouillée et, vérifiant qu'on ne l'observait pas, Bolan la poussa, pénétra dans une courette où résonnaient les échos lointains d'une sono techno. Celle du night, avec les conteneurs à ordures et les coffrets techniques annoncés. Il y faisait sombre, mais, à l'étage, de faibles lumières colorées et mouvantes vibraient derrière deux fenêtres à barreaux et à stores vénitiens aux lamelles fermées. Sous une marquise en ferronnerie, une seule porte dans la façade. La sortie de secours du night. Métallique, sans serrure et sans poignée extérieure.

Probablement une barre poussoir à l'intérieur. Bolan la testa, elle ne frémit même pas. A moins de la faire sauter... Mais l'Exécuteur avait un autre plan. Sortant une mini torche de sa poche, il inspecta les coffrets électriques, trouva facilement celui du Tony's. Fermé à clé. Pas un problème pour le Sésame, petite merveille mise au point par les labos du FBI, amélioré par le génial Herman Schwarz, grâce à une astucieuse combinaison de cliquets auto-rétractables. En une poignée de secondes, le coffret fut ouvert, et, fouillant son sac, le Guerrier y

préleva un des accessoires supplémentaires prévus à cet effet. Un morceau de papier soigneusement plié, qu'il ouvrit délicatement, découvrant ce qui ressemblait à une boulette de pâte à modeler, couleur biscuit, pas plus grosse qu'un petit pois. Une minuscule charge de la fameuse pâte à tarte mise au point par le cher Herman. Un explosif au puissant pouvoir brisant, dont la mise à feu s'opérait par tout système détonateur, y compris électrique. Une rangée de fusibles et un court-circuit provoqué de l'intérieur auraient fait l'affaire, mais le coffret ne renfermait qu'un compteur de relevés. Bolan l'avait envisagé. Prélevant dans son sac un mini-détonateur à fusion, il colla la pâte à tarte sur le câble d'alimentation en aval du compteur, rompit d'une brusque torsion la protection interne de celui-ci, permettant à la dose d'acide contenue à l'intérieur de commencer son travail. Dans cinq minutes, la matière qui isolait les deux électrodes aurait fondu, faisant entrer ces dernières en contact. L'étincelle ferait le reste. Enfonçant la pointe du détonateur dans la pâte, l'Exécuteur referma le coffret électrique. Puis, grimpant sur un des conteneurs, il coinça son sac de matériel dans le bâti de la marquise, vérifia que tout était O.K., sauta à terre et quitta silencieusement la petite cour.

CHAPITRE XIV

— Faudra changer de parfum si tu veux réussir dans ce pays, ma jolie !

Giancarlo Sciadane n'avait jamais supporté l'odeur de la violette, et cette Ruskoff avait dû prendre son bain dans de l'extrait concentré à cent pour cent. S'il s'était agi d'une fille banale, il l'aurait immédiatement virée à coups de pompe dans le derche, mais Tatiana était superbe. Mieux, sublime. 1m74, 61 kilos, et, pour les mensurations, 90-60-90. Six centimètres de hauteur en plus, elle aurait fait un top model extra, avec son visage de madone, des yeux bleu profond, une bouche à exciter le pape le plus intégriste, et une voix lascive, rauque, comme dans les fantasmes les plus fous.

Dès son arrivée au night, Sciadane en avait eu des sueurs froides. Présentée par Oleg, son rabatteur ukrainien, elle débarquait en direct de Sheremetyevo, une des sinistres banlieues de Moscou. Là où était l'aéroport international.

— Humm ! ronronna la belle Russe dans les gros bras poilus du Sicilien. Tu es méchant, *caro mio* !

Tatiana avait déjà appris l'essentiel de la langue italienne. Plutôt douée, et avec l'accent russe, ça faisait des ravages.

— Dis, *caro mio*... Ton ami de Rome, tu me le présentes quand ?

Un Romain inventé de toutes pièces, prétendument régisseur de théâtre. Cette conne voulait être comédienne et prétendait connaître les grands classiques sur le bout des doigts ! Parfois, Giancarlo Sciadane avait envie de rigoler !

— Hum ! grogna-t-il. Fais pas chier !

— Tu avais promis ! insista la Russe.

— Quand tu parleras parfaitement l'italien, et que tu l'écriras aussi bien.

— Oh ! Tu es méchant ! Je fais déjà des progrès !

C'était vrai. Dix jours plus tôt seulement, Tatiana avait quitté l'hôtel moscovite où elle faisait la barmaid, fatiguée de coucher avec les clients pour arrondir ses fins de mois. Une misère. De simples pourboires en regard de ce qu'Oleg lui avait fait miroiter en Europe occidentale. Des amis à lui qui œuvraient dans la mode et le showbiz. Sans compter les opportunités de mariage. Les Occidentaux étaient fous des filles russes. Surtout les Romains. Seulement, on ne débarquait pas à Rome comme ça. Cela exigeait une formation en Sicile, plaque tournante de tous les marchés juteux. Eblouie, Tatiana avait plongé. Surtout pour l'histoire du mariage. Elle le savait, des tas de filles avaient débarqué en Italie, épousant presque aussitôt un

mangeur de spaghetti. La plupart du temps pas mal, mais fauché comme les blés. Pas grave. Le divorce n'était pas fait pour les chiens et, nationalité italienne acquise, il ne restait plus alors qu'à trouver la perle. Un autre mariage, mais beaucoup plus lucratif.

— Bon ! soupira Sciadane en s'arrachant à regret du ventre de la Russe. C'est pas tout ça, ma belle ! Faut aussi apprendre le boulot...

D'une claque sur la superbe croupe, il chassa Tatiana du canapé en ordonnant :

— Retourne au bar ! Et tâche de faire picoler tous ces cons !

Après le plaisir, il commençait à se demander ce que foutaient Stanza et les autres. Ils auraient déjà dû appeler. Malgré sa séance de cul, Sciadane avait laissé son portable ouvert exprès pour ça. Pour qu'il puisse aussitôt faire son rapport au Vieux. « Une affaire personnelle » qu'il avait dit, le Vieux. Une affaire dont il ferait personnellement contrôler le résultat par des gens à lui. C'est-à-dire, que ses hommes iraient vérifier que le cadavre était le bon. La confiance régnait !

Mais Sciadane était habitué. Il n'avait rencontré le vieux don Marco que deux fois et ça lui avait suffi. Rien qu'à le voir, on comprenait qu'il n'était pas facile. Style paysan des montagnes. Taciturne, soupçonneux, le regard qui décortique, qui juge, qui condamne le cas échéant. Un *capo* de région, ou un *consigliere* occulte, Sciadane ne savait pas. En tout cas, un type de la vieille école, qui prenait ses ordres au sommet. Directement auprès de Vanzano, même pendant la détention de celui-ci. Vanzano qu'on avait dit fini, Vanzano qui, sitôt en liberté, semblait reprendre le contrôle des troupes. Sciadane sentait que don Marco n'était qu'un pseudo. Le fameux cloisonnement. Celui qui avait caractérisé le règne de Nando Vanzano du temps de sa splendeur. Cloisonnement qu'avait institué don Marco à l'égard de Sciadane dès le début, quand l'Organisation lui avait fourni les fonds nécessaires à ses affaires. Cinq ans déjà. Avant, Giancarlo Sciadane n'était qu'un modeste garagiste, qui fricotait parfois avec les caïds locaux, notamment dans des histoires de bagnoles volées, ou des réparations de tôlerie, pour reboucher les trous occasionnés par les règlements de comptes. Un jour, un de ses clients lui avait proposé une affaire plus juteuse et, de fil en aiguille, sa rencontre avec don Marco s'était organisée. Depuis, Sciadane n'avait plus eu de contact qu'avec lui. Directement, par le truchement d'une ligne de cellulaire. Ils ne s'étaient plus jamais vus.

Giancarlo Sciadane roulait sur l'or, possédait un superbe penthouse au centre de Palerme, une villa près de Cefalù, et changeait de Mercedes tous les ans. Pourtant, il préférait de très loin ce minuscule studio situé au-dessus du Tony's. Un petit refuge confortable, avec sa clim dernier cri, son isolation phonique aux fenêtres, sa salle de bains

à Jacuzzi, sa télé grand écran, et sa sono d'enfer. Et, cerise sur le gâteau, son accès direct à la boîte et sa ligne téléphonique avec signal d'alerte. Simple signal sonore et vibrant, relié au beeper de Sandro, le chef des gorilles du night. Mais peu de gens connaissaient l'existence du studio. Il n'y risquait donc rien, et, outre qu'il pouvait ainsi surveiller de plus près ses intérêts occultes dans la boîte, il adorait les ambiances glauques et crapuleuses. De plus, il n'avait qu'à sonner pour faire monter une fille. Des créatures forcément consentantes, car c'était lui qui les faisait venir... et qui confisquait leurs passeports. Car en dehors des affaires sérieuses, Giancarlo assouvissait ici un vieux fantasme. Faire payer aux filles le mépris qu'elles avaient toujours eu, à la fois pour son physique ingrat et pour le vide de son compte en banque. Maintenant, non seulement il était plein de fric, mais, en plus, il prenait une revanche éclatante. Ici, il était *signore* Giancarlo. Le dresseur de filles. Celui par les caprices duquel elles devaient toutes passer pour espérer faire carrière.

Carrière ! Chez les putes, oui !

Tout à ses pensées, le Sicilien suivait du regard les évolutions du corps sublime de la Russe. Rappelé au présent et agacé du peu de hâte qu'elle mettait à enfiler son minuscule string, il aboya :

— Putain ! Tu le mignes ton cul ?

La moue de reproche qu'elle lui adressa alors aurait damné quelques saints italiens, mais, subitement de mauvaise humeur, Sciadane grommela :

— Pouffiasse !

C'était un romantique.

Mack Bolan avait retrouvé la via Mongibello. A peine une minute après la pose de l'explosif sur le câble électrique du coffret technique, il appuyait sur le bouton de sonnette de la porte du Tony's. Après un instant, le judas à grille dorée s'ouvrait, libérant un souffle tiède, accompagné de relents de parfum, de tabac et de transpiration, plus les échos assourdis d'une sono techno. Dans une lumière ambiante rosée, le guerrier solitaire aperçut un petit hall, fermé à l'autre extrémité par un rideau de velours rouge, qui laissait entrevoir l'amorce d'un escalier descendant. Puis une paire d'yeux apparut dans l'ouverture et une voix masculine assez rude souhaita :

— *Buona notte, signore. Solo ?*

— *Sì*, avoua Bolan avec son plus beau sourire.

— Vous êtes membre ?

Shit ! jura intérieurement l'Exécuteur. Ni lui, ni Gina n'avaient pensé à ça ! Et pendant ce temps, les secondes s'écoulaient implacablement. Souriant toujours, il sortit une liasse de dollars de sa poche et l'agita devant le judas en précisant :

— Non, touriste, mais très dépensier.

— *Bene*, répondit le cerbère.

La porte s'ouvrit enfin et Bolan pénétra dans le hall, où un deuxième costaud en complet-veston faisait le pied de grue à l'amorce de la descente d'escalier. Sur la gauche, une superbe blonde aux yeux très clairs officiait derrière le comptoir d'un vestiaire quasiment vide. Bien que n'ayant rien à déposer, Bolan laissa vingt dollars dans la soucoupe des pourboires en interrogeant dans un sourire charmeur :

— Je reste ici, *signorina*, ou est-ce qu'il y a d'autres créatures aussi belles que vous en bas ?

La fille lui rendit son sourire, accompagné d'une mimique pouvant passer pour l'expression de ses regrets.

L'Exécuteur franchit le rideau, sous le regard curieux du deuxième cerbère. Il descendit une dizaine de marches, aboutit devant un deuxième rideau, gardé celui-là par une espèce de monstre de muscles, avec un nez de boxeur tout tordu, discutant avec une réplique de la fille du vestiaire. Aussi souriante, aussi exotique.

— Bonsoir, vous êtes seul ?

— Seul, répondit en souriant Bolan sous le regard bovin et soupçonneux de nez tordu.

Instantanément, il fut alpagué par une troisième blonde, qui venait de surgir du néant en lui attrapant le bras. Une beauté aux courts cheveux presque platine, et au regard apparemment bleu, vêtue d'une mini de cuir rouge et d'un débardeur blanc qui ne cachait strictement rien d'une somptueuse poitrine ronde à souhait. Dans la salle tout en longueur et voûtée comme un caveau de chais, une vingtaine de tables avec lampes à abat-jour roses surplombait la piste de danse. Une petite foule des deux sexes s'y agglutinait, au rythme syncopé de la techno, sous l'éclairage hypnotisant de quelques rampes à projecteurs de couleurs.

— *Are you american ?* hurla aussitôt l'hôtesse dans un anglais laborieux.

Dollars, dollars ! Affichant son sourire le plus niais, Bolan acquiesça.

— *Yeah !*

— *Bene ! Molto bene !* s'extasia la blonde, dont l'anglais devait être limité à l'essentiel. Tu m'offres un verre, *caro !*

Elle avait entraîné Bolan jusqu'au bar, où une brochette de ses consœurs officiait avec zèle auprès de clients entre deux âges. Respectant son personnage de gogo et s'adressant à une barmaid dénudée, Bolan commanda :

— Champagne !

Un vulgaire mousseux local, au prix de l'or. Jetant une poignée de dollars sur le comptoir, le guerrier consulta discrètement sa montre et,

plantant là son entraîneuse ravie, il demanda :

— Les toilettes ?

Selon Gina, le couloir des toilettes aboutissait à la sortie de secours, située au fond et donnant sur la cour. Il comprenait aussi un accès aux communs du night. Verrouillé. La fille lui désigna une porte située tout au fond de la salle, et, avec un regard prometteur, lui minauda dans un battement de cils :

— Je t'attends.

Il n'en doutait pas. Toutes les entraîneuses du monde étaient payées au pourcentage. Fendant la foule, il traversa la salle, son regard aux aguets, cherchant à repérer les éventuels copains annoncés plus tôt par feu Albano. Tout au fond, on avait réuni trois tables, autour desquelles une demi-douzaine de types aux allures douteuses s'amusaient avec des filles. On n'avait guère lésiné sur les bouteilles et tout le monde riait trop fort. Pour l'Exécuteur, ceux-là ne faisaient pas de doute. Mais il était tenu à la discrétion, surtout si des collègues de Gina traînaient dans le secteur. Poussant la porte du fond, il se retrouva dans un couloir assez large, éclairé par des spots encastrés dans le plafond, présentement occupé par un jeune couple très affairé. Sur la gauche, les accès aux toilettes, et au fond, deux portes. Celle de gauche était blindée et comportait effectivement une barre d'ouverture anti-panique, avec, en plus, ce qu'avait espéré Bolan : un double système de déverrouillage d'urgence, électrique et manuel. Commandé soit du bar, soit des communs de la boîte, soit sur place par le personnel, mais avec une clé. Avec un peu de chance, le système se déclenchait en cas d'avarie électrique grave, ou de coupure totale. Sinon, il aviserait.

La porte de droite semblait quant à elle normale, et marquée « Privato ». Les infos de Gina étaient bonnes. Restait à appliquer la deuxième partie du plan. Passant dans les toilettes des hommes, l'Exécuteur laissa s'écouler une minute, prêt à foncer sitôt le courant coupé. Mais, quatre-vingt-dix secondes plus tard, la lumière brillait toujours, et, au bar, sa nouvelle copine devait se demander ce qu'il faisait. Il ressortit, se donna une contenance en allumant une cigarette. Les amoureux étaient toujours là, plus incrustés que jamais. A cet instant, la porte d'accès au night s'ouvrit, livrant passage à deux hommes en complets-vestons. Le cerbère du haut et son collègue du bas, le monstre au nez de boxeur ! Lui jetant des regards soupçonneux, ils passèrent devant Bolan, le toisant sans vergogne. Le monstre s'arrêta devant l'entrée des toilettes pour allumer une cigarette, tandis que son copain en poussait la porte.

L'Exécuteur pressentait la catastrophe. A la même seconde, il y eut comme un coup de gong assourdi au fond du couloir, et, subitement, ce fut l'obscurité. Avec, en plus, l'arrêt brutal de la sono dans le night.

Dans le silence stupéfait, la fille du couple enlacé poussa un gloussement ravi, son partenaire ricana, un type dans les toilettes se mit à appeler à l'aide, tandis que, très professionnel, l'ancien boxeur lançait à la cantonade :

— Pas de panique, *signori* ! Pas de panique ! Simultanément, Mack Bolan sentit une lourde poigne se refermer sur son bras.

— Ne bougez pas, *signore*. Les veilleuses de sécurité vont s'allumer !

Brusquement, l'issue de secours se trouvait très loin de Mack Bolan...

CHAPITRE XV

La poigne qui serrait le bras de Bolan semblait peser des tonnes.

— *Pazienza, signore*, dit le monstre de muscles d'un ton tranquille. Patience. Les veilleuses vont s'allumer.

La lumière était coupée depuis une dizaine de secondes, et les veilleuses ne semblaient guère pressées. Sans le deuxième gorille stoppé devant l'entrée des toilettes, le Guerrier aurait déjà lancé le blitz. Mais, sans lumière et avec ces deux balèzes sur le dos, impossible d'agir avec la discrétion requise. Dans le noir, la fille du couple d'amoureux gloussa nerveusement, et, alors que l'Exécuteur commençait à croire les événements figés, les veilleuses encastrées elles aussi dans le plafond s'allumèrent enfin. Une lueur bleue, d'aspect cosmique. La fille du couple émit un petit rire excité, rabassa précipitamment sa jupe, entraîna son compagnon vers la salle, tandis que, obligation professionnelle oblige, et oubliant les besoins naturels qui les avaient conduits là, les deux cerbères prenaient le même chemin. En voyant Bolan se diriger vers les toilettes, le monstre qui avait enfin lâché son bras conseilla :

— Faites vite, monsieur. Question de sécurité.

Argument hautement discutable, mais, déjà, l'Exécuteur était entré dans le local. Il y resta trois secondes.

Le temps d'entendre la porte d'accès au night se refermer. Il ressortit alors, fonça au bout du couloir. Il y parvenait, quand des échos de voix résonnèrent dans son dos. Deux voix d'hommes qui s'interpellaient au-delà de la porte marqué « Privato » :

— Oh ! Maxi ! La lumière !

— Merde ! J'y peux rien, à la lumière !

Des pas se firent entendre, mais, déjà, à l'aide du sésame de Herman Schwarz, Bolan s'était attaqué au déverrouillage de sécurité de la sortie de secours. Sitôt les cliquets en place dans le mécanisme, le penne joua dans son logement et d'une pression sur la barre de poussée, l'Exécuteur ouvrit la porte sur l'extérieur, se retrouvant sous la marquise. Du coin de l'œil, il aperçut le coffret électrique du night. Panneau de fermeture pendant sur le côté, et quelques débris disséminés çà et là. L'instant d'après, le sac de Gina récupéré, le guerrier réintégrait le couloir, laissant la sortie de secours se refermer dans son dos. En trois bonds, il fut près de la porte menant aux locaux privés. Mais les seuls sons audibles provenaient de la salle du night, où la clientèle devait commencer à trouver le temps long. Il pesa sur la poignée, en vain. Fermée. Jouant de nouveau du sésame, il l'ouvrit, poussa le battant de quoi risquer un coup d'œil. Personne. Mais des

bruits de cavalcade dans les profondeurs du bâtiment, au-delà d'une deuxième porte, se faisaient entendre au fond d'un long corridor. Pour unique éclairage, celui du couloir du night. Ici, plus question de veilleuses, on était dans les communs de l'immeuble. Ouvrant cette fois résolument la porte, l'Exécuteur entra dans le couloir, referma derrière lui, ouvrit le sac, en sortit d'abord le Beretta 92F à réducteur de son, puis le casque-lunette de vision nocturne confisqué à Albano. Fixant la sangle autour de sa tête, il activa le système I.L et, dans l'oculaire de l'appareil, l'image du décor apparut en verdâtre. Une vision qui changea aussi vite qu'elle était apparue, car, au même instant, la porte du fond s'ouvrit à la volée, livrant passage à un type, costaud, barbu. Miguel, l'Espagnol dont Albano lui avait parlé, braquant le rayon d'une torche devant lui. Heureusement pour ses yeux, l'Exécuteur les avait fermés d'instinct.

— *Put a di puta !* cria le nouveau venu d'une voix cassée. *E la luce ! Il padrone...*

La suite demeura bloquée dans sa gorge. Le faisceau de sa torche venait d'éclairer la silhouette athlétique de Bolan, avec sa jumelle I.L sur le front. Le Guerrier, qui avait relevé la jumelle pour éviter l'aveuglement, avait vu la main libre de Miguel partir dans son dos. Si rapidement qu'il eut à peine le temps de relever le canon du Beretta silencieux, et de presser la détente. Un dixième de seconde avant que l'autre ait achevé son mouvement. Avec son flop caractéristique, la 9mm alla fracasser le front de l'Espagnol, envoyant plusieurs jets sombres autour de lui. Un bref instant, Bolan craignit d'entendre la détonation de l'arme adverse, perdant ainsi l'effet de surprise recherché. Heureusement, Miguel était déjà mort, et l'automatique lui échappa, tombant sur le carrelage du corridor avec un bruit mat, suivi par la lampe torche, qui s'éteignit aussitôt.

Des bruits trop sonores pour passer inaperçus. Des sombres profondeurs de l'immeuble, l'autre voix entendue plus tôt résonna, mauvaise :

— Miguel ! Qu'est-ce qui se passe ?

Cassant sa voix pour imiter Miguel, le guerrier renvoya :

— *Va bene ! Momento !*

— *D'accordo !* ponctua l'interlocuteur invisible. Dépêche-toi !

Plus de temps à perdre. Franchissant la deuxième porte et rabattant la jumelle sur son front, Bolan tira le cadavre de Miguel à l'intérieur des communs et referma derrière lui. Désormais, l'absolue discrétion n'avait plus la même importance. Vidant alors le sac, il en sortit le micro-Uzi, l'autre Beretta, quelques chargeurs, plus le reste de son équipement. Puis, abandonnant le sac et remontant un deuxième corridor, il parvint à l'amorce d'un étroit escalier aux marches carrelées. Plus il s'enfonçait dans les profondeurs de l'immeuble, plus

le retour risquait d'être délicat. Pas le choix.

Levant la tête pour tenter de sonder la cage, il fut en partie ébloui par le rayon indirect d'une autre lampe balayant le palier du dessus, tandis que la voix du deuxième homme lançait à quelqu'un d'invisible :

— Rien, patron ! Rien !

Bolan s'élança, arriva sur le palier à l'instant où, alerté par son pas, l'inconnu faisait volte-face, le rayon de sa lampe balayant l'espace. Le temps d'un éclair, l'Exécuteur aperçut le canon d'un automatique, et, tandis qu'il fermait les yeux pour éviter l'éblouissement, tout son corps se détendit dans un élan. L'instinct de conservation.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde !

Giancarlo Sciadane s'était redressé sur le canapé, essayant de percer la brusque obscurité d'un regard hébété. Dans la chiche lueur nocturne provenant de la cour à travers les fenêtres, il aperçut le corps plus clair de Tatiana qui s'était figé en enfilant enfin son string.

— Que se passe-t-il ? s'exclama la Russe.

— Ta gueule !

Il se précipita à une fenêtre, actionna le store pour jeter un regard entre les lamelles. La courette était noire comme un four, mais une faible lumière luisait à une fenêtre de l'autre partie de l'immeuble. Seule, l'alimentation du Tony's et de ses parties communes semblait touchée. Au deuxième étage, sur le côté et dans l'obscurité, un couple était penché dehors, essayant visiblement de comprendre la nature de cette petite explosion sourde. Sciadane se posait la même question, parmi deux ou trois autres. Notamment celle concernant l'étonnant silence d'Albano Stanza. Non seulement il n'avait pas appelé mais, à cette heure, il aurait même dû être de retour au Tony's. Au rapport. Ça, plus cette mystérieuse explosion dans la cour, plus la panne de courant...

— Putain !

Brusquement très inquiet, Giancarlo Sciadane avait déjà quitté la fenêtre et plongé vers ses vêtements empilés au pied du canapé, cherchant frénétiquement le petit revolver .38 S.W. au canon de deux pouces qui ne le quittait jamais. Il en était sûr à présent, quelque chose avait foiré du côté de l'Americano. Il connaissait Soto. Un dur. Un mauvais. Et si ce con de Stanza l'avait raté, il était capable de foncer jusqu'ici pour régler ses comptes. Quitte à se faire descendre. Un caractériel, Soto. Et un casse-cou.

A cet instant, une sonnerie musicale résonna à l'intérieur du studio. Son cellulaire. Stanza ! Se ruant sur le combiné, il lança, mauvais :

— Alors ! Tu t'es perdu, ou quoi !

— C'est moi, Giancarlo.

La voix de Cocensia ! Etouffant un juron, l'ex-garagiste hésita :

— Ah, c'est vous ! Je...

— Tu devais me tenir au courant, Giancarlo ! coupa le vieux Cocensia. Qu'est-ce qui se passe ?

Le ton de Cocensia était lourd de reproches.

— Ben..., hésita Sciadane, mal à l'aise, c'est que j'ai pas encore eu de nouvelles. Mais je vais...

Lui coupant la parole, un cri résonna soudain derrière la porte du studio. Puis un deuxième, aussitôt suivi d'une rafale et d'un autre cri. Plus sourd, suivi d'un choc contre la porte, dont des éclats volèrent dans l'entrée. Puis il y eut un bruit de chute, et un râle :

— *Padrone ! Attenzio...*

Une espèce de « flop » résonna encore, suivi d'un glissement contre l'extérieur de la porte, puis plus rien.

Poussant un petit cri de souris, Tatiana s'était jetée contre le gros corps flasque et nu de Sciadane. Tentant en vain de la repousser et dépassé par les événements, ce dernier cracha dans le cellulaire, sans très bien savoir ce qu'il disait :

— Merde ! C'est Soto ! Il est dingue ! Je vous rappelle !

Les tripes nouées, lâchant le cellulaire et le cœur battant à deux cents pulsations, l'associé d'AffittAuto réussit enfin à envoyer la Russe dinguer sur le canapé. Dans un élan forcené de toute sa graisse, il plongea vers sa table de chevet et le téléphone. Un poste relié au standard du Tony's, comportant une touche rouge qu'il faillit briser en l'enfonçant : le signal d'alerte. Mais, à peine entrevit-il le clignotement de la touche, qu'un boucan infernal éclatait dans son dos. La porte venait littéralement d'exploser contre le mur. Se retournant d'un bloc et son poing serrant le .38 à l'écraser, il aperçut vaguement une ombre dans le vestibule. Se trouvant soudain tout bête, il interrogea d'un ton mal assuré :

— Maxi ?

Un bref silence, puis :

— No, Giancarlo. Maxi est mort.

CHAPITRE XVI

Les derniers mots entendus dans le téléphone tournaient sous le crâne de Felipe Cocensia en une folle sarabande.

« — Merde ! C'est Soto ! Il est dingue ! Je vous rappelle ! »

Depuis, plus la moindre nouvelle de Giancarlo Sciadane. Son cellulaire ne répondait pas et la ligne du Tony's était constamment occupée. Dans cette saloperie de contrat contre Soto, quelque chose avait foiré dès le début, et il ne comprenait pas pourquoi. Et, pour commencer, il se demandait qui était ce type qui se trouvait dans la voiture de Carla Bruncana, et qui avait si bien flingué ses hommes. Depuis ce ratage, ce motard de merde avait non seulement réussi à échapper à ses tueurs et à les supprimer, mais voilà qu'il se pointait au Tony's pour continuer sa vendetta ! C'était vraiment trop. Don Nando, son ami de toujours, l'avait personnellement chargé de régler cette histoire, il n'avait pas le droit de rater ça. Il était son ami d'enfance, son confident et son principal *consigliere*. La seule personne en qui il ait une confiance absolue.

Décrochant son téléphone, le patriarche composa d'un doigt nerveux le numéro du cellulaire de son fils, Andréa.

— Oui ? répondit aussitôt son fils aîné à travers un voile de parasites.

— Où est-ce que vous êtes ? interrogea Cocensia.

— Sur la route. Près d'Aquino. On a fait comme tu as dit et...

— Bien, bien ! coupa Cocensia.

Aquino et Monreale n'étaient qu'à une portée d'escopette de Palerme.

— Qui tu sais m'a demandé un service personnel, poursuivit-il, alors, voilà ce que vous allez faire.

Il expliqua ce qu'il attendait de ses fils, avant d'interroger :

— Vous avez ce qu'il faut ?

— Bien sûr, répondit l'aîné d'un ton outré.

Ils avaient toujours ce qu'il fallait. Les doubles fonds des coffres de voitures n'étaient pas faits pour les chiens.

— Tiens-moi au courant.

Il allait raccrocher, quand il rappela :

— Andréa !

— Papa ?

— Fais attention au *bambino*, hein !

Dans les moments graves, Muto redevenait le *bambino*. On était père ou on ne l'était pas. N'empêche, songea Felipe Cocensia en coupant la communication, Muto avait besoin de s'aguerrir un peu.

Cette affaire lui ferait du bien.

L'esprit en charpie, Giancarlo Sciadane n'arrivait plus à penser normalement. L'action violente, il n'avait jusqu'alors fait que la commanditer. Toujours à l'abri. Il savait seulement qu'il avait un flingue au poing et que c'était sa seule chance. L'entrée du studio était là. Juste en face de lui. Facile ! Mais alors qu'il levait le canon du .38 et que son index s'apprêtait à enfoncer la détente, il entendit encore :

— Tu ne devrais pas, Giancarlo.

Mais Sciadane n'avait pu retenir son doigt. La détonation lui fit mal aux tympans.

— Raté, fit la voix sinistre. Et stupide. Tu ne me vois pas, moi si.

Il y eut un léger flop, et le mafieux sentit le .38 s'arracher violemment de son poing. Avec une seconde de décalage, la douleur vint. Atroce. Derrière Sciadane, Tatiana poussa un petit cri, suivi d'un sanglot. Pendant ce temps, la voix de l'inconnu reprenait :

— Tu as eu tort, Giancarlo !

Bouche ouverte sur un hurlement qui refusait de sortir, regard aveugle noyé de larmes et panique aux tripes, Sciadane recula en titubant, cherchant désespérément une solution. Une solution miracle, qui s'imposa soudain, lumineuse. Avec un grognement de fauve, il plongea sur le canapé, agrippant Tatiana par un bras et la plaquant contre lui si fort qu'elle gémit de douleur avant de se débattre en criant :

— Salaud ! Salaud !

Haletant, des lucioles plein les yeux et glacé de la tête aux pieds, luttant pour conserver la Russe contre lui, le pourri parvint à lancer :

— Tu n'es pas...

L'inconnu avait bien l'accent US, mais il connaissait Soto et ce n'était pas lui. Dans la pénombre de l'entrée, il y eut une sorte de froissement et, ignorant la question, la voix d'outre-tombe déclara :

— Elle a raison, Giancarlo. Tu es un salaud. Et surtout un lâche. Or, un lâche se traite en lâche.

Un nouveau flop creva le silence, et le choc fut si fort dans l'épaule de Sciadane qu'il fut catapulté contre le dossier du canapé. S'arrachant à lui, la jeune Russe bondit en avant, buta dans un pied de fauteuil et alla s'écrouler dans l'angle opposé de la pièce, suppliant dans un long gémissement :

— Ne me tuez pas !

— Je ne te ferai pas de mal, rassura l'inconnu. Ne bouge plus de là, et tout ira bien.

Des gongs plein le crâne et une nausée lui tordant l'estomac, Giancarlo Sciadane entendit un pas approcher doucement, il distingua vaguement une silhouette qui se plantait devant lui, et, alors qu'il

s'attendait à encaisser cette fois la balle qui le tuerait, il reçut une gifle. Puissante, terrible. Une gifle qui envoya sa tête de côté dans un violent mouvement de balancier, et qui lui fit très mal. A travers une désagréable brume sonore, il perçut la voix sépulcrale qui disait :

— Une femme pour bouclier !

C'est à peine si Sciadane entendait. Dans son esprit bousculé par la panique, deux questions s'imposaient. Comment ce type y voyait-il aussi bien dans cette nuit d'encre ? Et combien de temps ces cons d'en bas allaient-ils mettre pour monter voir ce qui se passait ? C'est tout juste s'il se rendit compte aussi que l'inconnu le délaissait pour s'éloigner.

A travers l'oculaire de la jumelle I.L, l'Exécuteur avait lancé un coup d'œil dans la salle de bains. L'image verdâtre lui révéla la présence d'un lavabo et d'un Jacuzzi, et lui confirma l'absence de fenêtre. L'instant d'après, il retournait se pencher sur Tatiana. Sentant sa présence, la jeune Russe se recroquevilla au pied du mur en suppliant encore :

— Ne me faites pas mal !

Doucement, Mack Bolan la prit par le bras, l'obligeant à se redresser, et l'entraîna vers la salle de bains.

— Ça ne sera pas long.

A l'instant où il allait refermer la porte sur elle, Tatiana saisit son bras à tâtons, souffla tout près de son oreille et en russe :

— Attention ! Le téléphone ! L'alerte !

— *Spassiba*, remercia le guerrier dans la même langue.

Dans le noir, il avait parfaitement vu le voyant du téléphone.

Refermant la porte sur elle, il retourna près de Sciadane, qui, ne pouvant le voir, s'était bien gardé de bouger. Lui enfonçant le canon du Beretta dans la tempe, il ordonna :

— Habille-toi.

Et comme Sciadane n'obéissait pas assez vite, Bolan lui envoya une autre gifle. En plein sur le nez, qui éclata, pissant instantanément le sang.

— Vite ! pressa Bolan. Pantalon, chemise et chaussures. Le reste peut attendre.

— Qu'est-ce... où est-ce qu'on va ?

— Discuter, éluda l'Exécuteur. Vite !

Grognant comme un goret et s'étranglant, le dresseur de filles enfila les vêtements et accessoires que lui tendait Bolan. Reniflant comme un malade, mais l'esprit s'éclaircissant, il proposa :

— Ecoute, je...

Le canon du Beretta s'incrustant dans sa tempe lui coupa la parole.

— Dépêche ! gronda l'Exécuteur. Si tes sbires nous tombent dessus, tu mourras avant moi.

— Ecoute, merde ! jura le mafieux d'une voix aiguë. Je... je sais pas qui tu es, mais on peut s'arranger. J'ai... j'ai un peu de fric ici, et si tu veux...

— Où ça, le fric ?

Galvanisé à l'idée qu'il pouvait s'en sortir à bon compte, le pourri s'étrangla un peu plus pour indiquer :

— Dans la salle de bains ! Le placard à godasses. Un double fond ! Le fric est là. Avec les passeports des filles ! Je te donne tout. Tout !

— Tiens, tiens ! fit Bolan. Combien ?

— Dix... dix millions de lires !

Environ trente-cinq mille dollars. De quoi aider une immigrée dans le besoin. Bolan alla ramasser les vêtements de la Russe, y ajouta sa propre mini torche et entrouvrit la porte. Jetant le tout aux pieds de la fille, il commenta :

— Tes fringues et une lampe.

Puis il lui donna les indications à propos du placard à chaussures, avant d'ajouter :

— Après, ne traîne pas dans le secteur.

— Hé ! s'insurgea Sciadane. C'est mon fric !

Poussant brutalement le gros mafieux devant lui en direction de la sortie, Bolan questionna :

— Tu connais une issue discrète vers l'extérieur ? Les toits ? Une terrasse ?

— Je... non. Enfin, la sortie de secours...

— Avance, coupa l'Exécuteur.

Si la cavalerie débarquait maintenant, ce serait coton.

Il n'avait pas fini de penser ça que les échos d'une cavalcade résonnèrent dans les profondeurs de l'immeuble.

— Ceux que tu as rameutés avec ton téléphone ?

— Si ! Si ! gémit le pourri.

En bas, il y eut des cris, des lampes crevèrent l'obscurité et des pas précipités s'attaquèrent à l'escalier. Crochant Sciadane par le col, le guerrier prévint, ironique :

— Ça risque de péter, mec !

Le mafieux allait être aux premières loges et Bolan le sentait trembler sous sa poigne. Le poussant toujours, il lui fit descendre les premiers degrés à l'aveuglette. A l'instant où le premier rayon de lampe débouchait en contrebas, le mafieux craqua :

— Hé ! cria-t-il. Tirez pas, les gars ! C'est moi !

Il y eut un flottement, la cavalcade se calma. Tandis que Bolan relevait prudemment la lunette I.L pour échapper aux terribles rayons amplifiés, une voix s'éleva du détour de l'escalier :

— Un problème, Gian ?

Dans la lueur de la lampe, l'Exécuteur reconnut le type. Un de ceux

qui rigolaient avec les filles aux trois tables réunies dans la salle du night.

— Euh..., bafouilla le Sicilien en crachant un peu de sang, j'ai... je vais faire un tour.

Il y avait mieux comme argument, mais le flottement continuait chez l'adversaire et, un instant, Bolan crut qu'il allait pouvoir embarquer Sciadane sans trop de bobo. Le vrai but de son opération. Il avait plus besoin d'infos que de cadavres. Malheureusement, des bruits précipités de talons résonnèrent dans son dos et, comme une folle, Tatiana passa près d'eux, se jetant dans l'escalier comme si elle avait le diable aux trousses. Sous son bras, un sac poubelle apparemment bien rempli. Bousculant Sciadane au passage, la jeune Russe était déjà au virage de la descente, quand son mac se mit à glapir :

— Putain ! Elle se tire avec mon pognon !

L'un des flingueurs tenta d'arrêter la fille en lui collant le canon d'un automatique dans le ventre.

— Plus bouger, salope, grinça-t-il.

Il tendait sa grosse pogne vers le sac qu'elle serrait contre elle, quand l'Exécuteur pressa la détente du Beretta. En bas, le crâne noir et bouclé du fier-à-bras sembla s'ouvrir comme une pastèque blette. Brutalement rejeté contre le mur, son athlétique carcasse rebondit, balançant des jets de sang sur ses copains en contrebas. L'un d'eux recula précipitamment, leva son bras armé, n'eut pas le temps de tirer. La deuxième 9mm de l'Exécuteur lui fracassa la pommette gauche, entraînant son œil dans sa course. Horrifiée, Tatiana s'était plaquée à la rampe. Mais dans le mouvement de masse des costauds de service, son corps bascula soudain dans le vide, disparaissant dans la cage de l'escalier, tombant lourdement sur le carrelage du rez-de-chaussée, deux mètres plus bas. Petit malheur qui lui sauva la vie, car, dans la seconde suivante elle détalait, échappant de peu à l'ouragan du feu ennemi qui se déchaînait.

CHAPITRE XVII

L'Exécuteur en aurait hurlé de dépit. Il venait de sentir le corps de Sciadane tressauter contre lui. Encore un débriefing à l'eau ! Il avait déjà lâché le col du pourri et dans ses propres poings, le micro-Uzi et le 92F avaient entamé leur concert de mort. En contrebas, deux corps se cassèrent sous les 9mm, lâchèrent leurs lampes, roulèrent dans l'escalier, fauchant les jambes d'un costaud qui montait à l'assaut, canon de P.M. levé vers Bolan. Dans sa chute, une des lampes s'était éteinte, tandis que le rayon de l'autre cascada sur les marches, éclairant tour à tour le mur, l'escalier et le plafond. D'une courte rafale, l'Exécuteur envoya le téméraire rejoindre ses copains. Visant alors la lampe qui continuait à osciller sur le carrelage, Bolan la pulvérisa d'une 9mm, et l'obscurité se réinstalla. Rabaissant alors la lunette passive sur son front, il eut une vision plus saine sur le théâtre des opérations. Quatre cadavres au bas de l'escalier, et quelques excités tout là-bas, près de la sortie du couloir. Dont au moins deux de ceux qu'il avait vus attablés dans la salle du night. Remisant le Beretta dans sa ceinture, le Guerrier empoigna de nouveau le col de Sciadane, qui, affalé sur une marche, gémissait à fendre l'âme.

— Putain ! J'ai mal !

— Bonne nouvelle ! renvoya l'Exécuteur.

Ça prouvait au moins qu'il n'était pas mort. Le soutenant d'un bras et surveillant l'environnement dans l'oculaire de la lunette I.L., Bolan le poussa en avant, l'obligeant à descendre, au-devant de ce qui risquait bien d'être sa mort. Car, visiblement, sa présence n'avait pas eu l'air d'empêcher ses amis de tirer.

— La vache ! gémit encore le mafieux. Ça fait mal !

Il se comprimait l'abdomen à deux mains et semblait avoir sérieusement morflé sous les tirs de ses copains. Sa grosse face dégoulinait de transpiration et du sang coulait entre ses doigts. Touché aux tripes. Restait à savoir s'il tiendrait jusqu'au débriefing. Bolan ne pouvait tout de même pas l'interviewer ici, avec les autres excités et les flics qui risquaient de débarquer. Sans compter les collègues de Gina, s'ils étaient dans le secteur. Mais, pour gagner la sortie, il fallait repasser par le couloir du night. Heureusement, là-dessus l'Exécuteur avait sa petite idée.

— Avance ! gronda-t-il à l'adresse de Sciadane.

Ils avaient abouti au bas de l'escalier. Par la lunette I.L., il jeta un regard vers l'extrémité du couloir. Personne, et porte close. Les pourris rescapés devaient l'attendre derrière. Comprenant la situation, Sciadane grinça :

— T'es mal, mec !

— Surtout toi, renvoya Bolan. Dans cinq minutes, tu seras entièrement vidé.

— Oui, graillonna le blessé. Je sais.

Il semblait souffrir de plus en plus, et, malgré la poigne de Bolan qui le poussait, il n'arrivait plus à mettre un pied devant l'autre. La situation était en train de se bloquer. Bolan l'avait compris, les autres jouaient la montre. Ils comptaient sur la police pour débusquer l'Exécuteur. Coupant les sombres pensées de ce dernier, Sciadane gémit, déglutit avec peine, cracha un peu de sang, et grinça de nouveau :

— Je... je suis foutu, hein ?

— Si tes copains continuent à nous bloquer, c'est sûr.

L'autre toussa, cracha du sang et se mit à haleter. Puis toussant derechef, il souffla :

— T'es... t'es pas l'Américano. T'es qui, alors ?

— L'Américano ?

L'autre hésita, finit par expliquer :

— Merde ! Soto ! L'Américano !

— Tu veux dire Michele Soto ? Le motard ?

— Si !

La situation devenait surréaliste. Un débriefing ici, en plein guêpier. Sautant sur l'occasion et malgré le temps qui passait dangereusement, Bolan insista :

— Pourquoi tu l'appelles comme ça ?

— Son... son accent. Il a vécu... aux USA.

Avec un peu de chance, Bolan allait bientôt pouvoir abandonner Sciadane et tenter sa chance. Il suffisait de lui faire tout dire. Maintenant.

— Au dépôt d'AffittAuto, tes *soldati* voulaient descendre Soto. Pourquoi ?

Le pourri grimaça.

— Les ordres.

— Les ordres de qui ?

Peu à peu et malgré l'aide de Bolan, les jambes de Sciadane pliaient sous son poids. Haletant de plus belle, il parvint à questionner :

— Et toi. Tu... t'es qui ?

Autant mettre les choses au point tout de suite.

— Mack Bolan.

Dans le souffle anarchique du blessé, il y eut brusquement un manque. Puis une toux, un râle et :

— Tu... tu veux dire, le grand...

— Oui, le grand Fumier.

— Merde ! gaillonna Sciadane.

Profitant de la déstabilisation du pourri, Bolan revint à la charge :

— Ces ordres, qui te les donne ?

Dans un ricanement douloureux, le Sicilien renvoya :

— Sors-moi de là et... je te le dirai.

Il cracha encore, ricana de nouveau :

— Mais... mais faudra me porter, Bolan !

Il se fichait ouvertement de lui. Et, à en juger par son état, il ne bluffait pas. L'hémorragie le vidait trop rapidement et il dodelinait de la tête, paraissant sur le point de s'évanouir. Bolan était coincé, ils devaient sortir tous les deux.

— D'accord ! gronda-t-il.

Attrapant le pourri à bras-le-corps, il le bascula péniblement sur son épaule et se mit en marche, canon du micro-Uzi pointé sur la porte du couloir. Prêt à tout. Il allait y parvenir, quand, soudain, une clameur résonna. Se plaquant à la cloison, il envoya un magistral coup de pied dans la serrure de la porte. Littéralement décrochée de ses gonds, le battant alla cogner à l'intérieur de l'autre couloir, libérant la clameur qui enfla brusquement. Et ce qu'il avait prévu arriva. De longues rafales, ravageuses, qui arrachèrent ce qui restait du montant de la porte, qui balayèrent le corridor en faisant sauter des éclats de murs. Des balles qui ricochaient partout, risquant de cueillir Bolan à chaque seconde. Un chapelet frappa la maçonnerie tout près de lui en l'arrosant de plâtre. Fouillant une de ses poches, le Guerrier ramena un objet au creux de sa paume : une pièce de un dollar. Un peu spéciale, issue du génie inventif de Gadgets. Un minuscule engin doté d'un explosif aux effets aveuglants et incapacitants, semblables à ceux des grenades spéciales équipant certaines unités anti-terroristes.

D'un coup de pouce, l'Exécuteur tordit légèrement la pièce, déclenchant le mécanisme de mise à feu. Puis d'une pichenette, il l'envoya dans le couloir, tourna la tête à l'opposé en se bouchant les oreilles. Derrière lui, la pièce ricocha sur le carrelage et un type invisible cria :

— Hé ! Qu'est-ce que...

Une sèche déflagration l'interrompit, accompagnée d'un formidable éclair de lumière blême. Un éclair si intense que les rétines du Guerrier le captèrent, malgré ses paupières fermées. Se retournant alors très vite et se découvrant un minimum, il passa le canon de l'Uzi dans l'ouverture, rafalant à son tour dans un bref mouvement tournant. Il entendit un cri et une rafale ennemie frappa le plafond. Il envoya une autre rafale, entendit un bruit sourd, suivi d'un son lourd, métallique. Probablement la chute d'un P.M. Au même instant, la rumeur lointaine s'enfla subitement, et des cris, des appels éclatèrent, accompagnés d'un bruit de cavalcade. Bolan se pencha, aperçut deux

corps sanglants répandus au sol dans le couloir, alors qu'une foule affolée débouchait du Tony's en se bousculant vers la sortie de secours. A ce moment, quelqu'un cria :

— *Il fuoco ! Il fuoco !*

Le feu ! Il y avait le feu au night !

Un signe du destin. Une formidable chance pour Bolan. Délaissant l'Uzi pour le Beretta à silencieux, il se rua en avant, son fardeau toujours sur l'épaule et le réducteur de son du 92F discrètement plaqué à sa hanche. L'instant d'après, il se fondait dans la foule paniquée, propulsé avec son fardeau par le flot humain, vers la sortie de secours béante. Toujours noyé dans la foule, il traversa la courette, se retrouva dans la rue, sans même qu'on ait fait attention à lui. Avec son Uzi en sautoir !

Censé transporter un blessé, il descendit la via Pindaro, déboucha dans la via Calpurnio où la Pajero l'attendait. Bousculé par les clients du night, il enfourna Sciadane à l'arrière du 4x4. Maintenant inanimé, le pourri avait le visage livide et ses narines pleines de sang étaient pincées. Se jetant au volant, Bolan mit le contact et s'apprêtait à démarrer, quand la portière de droite s'ouvrit à la volée. D'un mouvement réflexe, il réempoignait le 92F, lorsqu'une voix s'exclama :

— Attends ! Tu m'emmènes !

Tatiana ! Avec la souplesse d'une acrobate, la jeune Russe s'était propulsée à l'intérieur du véhicule, reclaquant aussitôt la portière sur elle.

N'ayant pas l'intention de moisir dans le secteur, l'Exécuteur avait déjà démarré. Il larguerait la fille plus loin. D'ailleurs, on percevait déjà les sirènes de police. Fendant la petite foule du Tony's qui commençait à s'égayer, la Pajero descendit vers le port et remonta vers l'établissement balnéaire, avec sa construction en forme de pâtisserie, au bout de sa jetée. A plusieurs reprises, Tatiana avait jeté un bref regard apeuré par-dessus son épaule, en direction de la banquette arrière. Sans un mot. Mais alors que le 4x4 abordait la viale Regina Margherita pour filer sur Palerme, Bolan l'entendit déclarer d'une petite voix :

— Je crois qu'il est mort.

— Hein ?

Allumant le plafonnier, il tourna la tête à son tour et ses lèvres se pincèrent dans une grimace de dépit.

— *Shit !* souffla-t-il entre ses dents.

Un œil à demi ouvert et l'autre fermé, Giancarlo Sciadane semblait le narguer une dernière fois. Il ne dresserait jamais plus les pauvres filles de ses rabatteurs. Pas vraiment une perte en soi, mais il ne parlerait plus jamais non plus. Et ça, c'était beaucoup plus embêtant.

Un bref instant, son regard resta figé droit devant lui, comme s'il

réfléchissait à un problème délicat. Puis, ralentissant alors qu'ils abordaient le parc della Favorita, il dit à Tatiana avec un drôle de regard en coin :

— Et si on s'arrêtait un moment ?

CHAPITRE XVIII

— Qu'est-ce qu'on fout ?

— La ferme !

Parfois, Andréa Cocensia aurait aimé que Vico soit aussi muet que Muto. Il détestait ce genre de boulot tout en finesse et l'incertitude qui en résultait. Lui, il n'aimait que l'action. La vraie. Celle qui envoie des flots d'adrénaline dans le sang, qui fait battre le cœur comme un gong, qui fait risquer sa vie en direct et qui la fait tant apprécier après coup.

— Merde ! insista Vico en se penchant vers le pare-brise. Il va la tirer, ce con !

A l'arrière de la Fiat une lueur amusée passa dans le regard sombre d'Ettore, le benjamin Cocensia. Il se demandait pourquoi son père avait insisté pour que ses frères l'emmènent avec eux, mais il trouvait l'aventure intéressante. Parfois, il aurait presque aimé pouvoir dire ce qu'il ressentait. Mais c'était compliqué et finalement ce désir était assez rare. Celesta le comprenait toujours, elle. Sans paroles. D'ailleurs, elle parlait presque aussi peu que lui. Elle lui disait juste qu'elle l'aimait comme il était et qu'elle se fichait qu'il parle ou non un jour. Ettore en était sûr, si son oncle à elle, c'est-à-dire son père à lui, avait inspiré moins de peur à tout le monde, elle aurait fini par l'embrasser. Enfin, l'embrasser vraiment. Avec la langue. En lui permettant de glisser ses mains un peu partout sous sa robe. Seulement voilà, Celesta craignait le Vieux comme la peste. Pour lui, c'était à peine si elle faisait partie de la famille. Un clan auquel elle n'appartenait que du côté d'Emilia, feu l'épouse de Cocensia. Une domestique. Rien de mieux. Mais pour Ettore, Celesta représentait plus qu'une simple cousine. Bien plus. Un jour, quand les choses qui bloquaient tout en lui se libéreraient, il dirait à Celesta les mots essentiels que les filles qu'on voit dans les films à la télé aiment entendre. Et ils partiraient. N'importe où. Parce qu'en Sicile, on ne pouvait pas vivre vraiment libre. Les anciens y avaient beaucoup trop de pouvoir. L'Organisation aussi. Et l'Organisation leur faisait peur. A tous les deux.

Alors, tout en regardant d'un regard distrait ce qui intéressait tellement ses deux frères, le benjamin des Cocensia songeait à l'avenir. Et que lui importait ce qu'était en train de faire cet Américain avec la fille blonde, dans la Pajero !

— Je te dis qu'il la baise !

Vico Cocensia ne sortait pas souvent de sa réserve. Seulement quand le lourd silence du benjamin lui pesait trop, ou qu'il regardait des cassettes pornos. Alors ce soir, ce qu'il imaginait de cette superbe

blonde en train de se faire culbuter dans la Pajero stationnée sous le couvert du bois de l'hippodrome della Favorita l'excitait.

— Faut y aller maintenant, insista-t-il. Il se méfie pas !

Le sort qu'ils réservaient à l'Américain le laissait indifférent. En revanche, il ne pouvait s'empêcher de fantasmer sur les images qu'il pourrait voler au moment où ils les surprendraient tous les deux en train de se faire des trucs. Peut-être même que si Andréa lui laissait un peu de temps... Par chez eux, une blonde comme celle-là, ça ne se trouvait pas à tous les coins de sentiers !

Ouvrant la boîte à gants, Andréa s'empara du cellulaire que lui avait remis son père. Il composa le numéro de la ferme, n'entendit qu'une brève sonnerie, avant qu'on ne décroche :

— Si ?

La voix du patriarche.

— On y est, papa, lança doucement l'aîné dans le combiné.

Il expliqua brièvement la situation, écouta un instant avant de dire :

— D'accord.

Puis il coupa la communication, posa le cellulaire sur le tableau de bord, lança un long regard dans la nuit à travers le pare-brise avant de décrocher :

— On y va.

Se tournant vers le benjamin, il ordonna :

— Toi, tu nous attends là. Ça sera pas long.

Déjà, Vico avait empoigné le MAC 10 glissé sous son siège, et en avait actionné l'armement. L'aîné en fit autant et tous deux quittèrent la voiture en silence. Ils avaient l'habitude de ce type d'action sur véhicule adverse, et chacun connaissait son rôle. Vico toujours par la droite, Andréa par la gauche, côté chauffeur. Ils avaient déjà puni des tas de types pour le compte de l'Organisation. Des femmes aussi. La dernière, une avocate qui avait mal défendu un des leurs. S'ils s'étaient eux-mêmes occupés de la Bruncana, les choses se seraient passées sans bavures et ils seraient dans leur lit depuis longtemps. Mais le Vieux avait estimé ce con de Sciadane mieux qualifié pour ce type de contrat ! Mieux qu'un Cocsensia ! Ils allaient lui montrer, au Vieux !

Index sur la détente de son P.M., Andréa se fondit dans la nuit, entraînant son frère dans son sillage.

L'instant d'après, chacun de son côté, ils arrivaient derrière la Pajero, silencieux comme des ombres, profitant de la configuration des lieux pour progresser rapidement. Arrivant le premier sur le 4x4, Andréa fondait sur l'aile arrière gauche, tandis que son frère plongeait sur celle de droite, les canons de leurs armes pointées à travers les glaces, sur la silhouette installée au volant. Et, selon un rite cent fois

répété depuis leur entrée dans le sombre univers de l'assassinat, les deux armes crachèrent en même temps. Deux longues rafales, qui firent tressauter le corps du conducteur, et qui balayèrent ensuite l'ensemble de l'habitacle. Puis les armes se turent, et, durant un instant très bref, Andréa ressentit une espèce de petit malaise indéfinissable. Comme le sentiment d'un oubli. D'une erreur. Puis une voix s'éleva :

— Amateurs !

Une voix venue de derrière lui, comme montée du fond de la terre. Incrédule, il tourna la tête, ne vit rien, et, imité par son frère tout aussi étonné, il recula pour tenter de comprendre. A cet instant, il y eut une sorte de frôlement sous le châssis du 4x4, et deux éclairs jaillirent à ras du pare-chocs arrière. Deux éclairs dont Andréa Cocensia ne perçut même pas les explosions. Dans le millième de seconde qui suivit, il y eut un énorme bruit dans sa tête, accompagné d'un torrent de feu dévastateur. Il n'eut pas le temps d'avoir mal. Simultanément, le noir profond et glacé du néant l'avait déjà enveloppé.

De son côté, Vico Cocensia n'avait pas eu plus de chance. Quand son corps et sa tête éclatée s'écroulèrent tout près de la roue arrière droite de la Pajero, l'Exécuteur s'était déjà extrait de sous le châssis. Les deux Beretta encore aux poings, il se redressa, se fondit aussitôt dans la nuit, laissant les cadavres achever de perdre leur sang. En quelques bonds silencieux, il arriva derrière la voiture ennemie. Une Fiat qu'il avait repérée dès sa sortie de Mondello, dans laquelle et par effet de contre-jour, il lui avait semblé distinguer trois silhouettes au moins. Restait à vérifier.

En arrivant sur le flanc arrière de la Fiat, il savait déjà qu'il avait vu juste. Dans l'oculaire verdâtre de la lunette I.L, il repéra le troisième larron tourner la tête vers lui quand, d'une poigne d'acier, il arracha littéralement la portière de ses ferrures. L'ouvrant à la volée, il plongea dans l'habitacle arrière, envoyant le canon d'un des Beretta dans le cou de l'intéressé. Juste sous l'oreille. Là où ça faisait mal.

— Pas crier ! gronda-t-il de sa voix d'outre-tombe. Pas bouger !

Dans la lunette I.L, il découvrit un visage verdâtre à l'expression de panique figée, très jeune. Pas plus de 17 ans. Surpris, le Guerrier interrogea néanmoins :

— Où est le quatrième ?

L'expression figée du jeune homme se changea en masque incrédule. Comme s'il ne comprenait pas. Tout en surveillant le secteur et sans cesser de le menacer, Bolan insista :

— Combien vous étiez, dans la bagnole ?

Pas de réponse. Fronçant les sourcils, l'Exécuteur insista :

— Vous étiez quatre !

Il n'y croyait pas trop. Doucement, le jeune homme fit non de la tête.

— Trois ? insista encore Bolan.

Battement de paupières affirmatif. Intrigué, le guerrier questionna :

— Tu n'as plus de langue, ou quoi ?

En guise de réponse, une nouvelle expression dans le regard de l'inconnu. Un intense désarroi.

— D'accord, soupira Bolan.

Il fouilla les poches intérieures du blouson du jeune homme, il en sortit un porte-cartes presque neuf dans lequel il trouva quelques photos et des papiers au nom d'Ettore Cocensia, né en janvier 1983. Que fichait ce gamin avec ces deux tueurs ?

— Qui vous a envoyés ? s'enquit-il, abrupt. Le nom de votre boss. Vite !

A voir l'expression de désarroi total affichée par le gamin, il comprit que quelque chose clochait. Approchant l'objectif de la lunette I.L du jeune visage, il articula d'un ton sinistre :

— Ecoute, Ettore. Je viens de buter les deux furieux qui voulaient nous flinguer. Alors, je n'hésiterai pas plus avec toi.

Problème, il se voyait mal tuer un adolescent désarmé et terrorisé. Il n'eut pourtant pas à se poser vraiment le cas de conscience, car, subitement, le jeune Ettore eut la réaction la plus inattendue qui soit en pareille circonstance; il fondit en larmes. Pas une réaction de peur, mais de vrai chagrin. D'instinct, Bolan en fut instantanément convaincu. Désarçonné, il se pencha davantage, interrogea :

— Qu'est-ce qui t'arrive, gamin ? C'étaient tes frangins ?

Il n'y avait que cette explication. Mais alors que Bolan s'attendait à un nouvel acquiescement muet, l'autre eut un réflexe étonnant de rapidité.

— *No !* hurla-t-il subitement. *No !*

Echappant d'un mouvement brusque au canon qui le meurtrissait, Ettore avait plongé de côté et lancé sa main droite vers le vide-poches de la portière. Alors l'Exécuteur frappa. De la crosse de l'arme, sèchement, juste à la pointe du menton. Rejeté contre la portière, Ettore Cocensia poussa un râle bref, s'affaissa sur la banquette, sonné pour le compte. Du vide-poches l'Exécuteur retira un superbe automatique. Beretta 93R ! Fourrant l'arme dans sa ceinture, il quitta la Fiat, retourna au 4x4, fouilla les poches des deux morts, en sortit deux porte-cartes dont il consulta le contenu. Dedans, des papiers aux noms de Andréa et Vittorio Cocensia.

L'Exécuteur avait bien tué les frères du gamin. Empochant les papiers, il releva la tête, fouillant du regard les frondaisons du parc. En vain. La belle Tatiana s'était-elle fait la malle ? Prudent, il avait quand même ôté la clé de contact du 4x4 avant de se glisser dessous.

Tirant les deux cadavres, l'Exécuteur les dissimula dans les fourrés un peu plus loin, avant de retourner à la Fiat, où Ettore comptait toujours les étoiles. Avisant à cet instant le cellulaire posé sur le tableau de bord, il s'en empara, pressa la touche O.K., vit s'inscrire un numéro sur l'écran LCD, le considéra un instant, songeur, avant de l'éteindre. Puis, prenant sa décision, il réveilla le gamin de quelques gifles bien dosées. Battant des cils, ce dernier parut émerger d'un long cauchemar, puis, ne voyant de nouveau que l'obscurité du sous-bois et sentant l'inquiétante présence près de lui, il voulut se défendre encore. Le calmant d'une vraie gifle cette fois, Bolan gronda :

— *D'accordo, figlio !* J'ai été obligé de descendre tes frangins, mais ils l'avaient cherché.

Il marqua un temps, puis réactivant la touche O.K. du cellulaire, il fit réapparaître le numéro, qu'il présenta à la vue du jeune homme.

— Qui est-ce ?

Pour toute réponse, Ettore se remit à pleurer. Silencieusement, reniflant à petits coups.

— C'est votre boss ? proposa encore l'Exécuteur.

Toujours pas de réponse, mais une nouvelle expression dans les yeux du gamin. Une véritable angoisse. De plus en plus intrigué, le Guerrier réfléchit. Encore une fois, une solution s'imposait. Sortant son propre cellulaire de sa poche, et pour la troisième fois de la soirée, il composa le numéro de Gina Loella.

— Si ?

A croire que la jeune femme dormait sur son téléphone.

— C'est moi, fit Bolan.

— Encore ! Heureusement que j'ai lâché ma planque et que...

— Les frères Cocensia, ça te dit quelque chose ? coupa Bolan.

Il y eut un silence assez long, à l'issue duquel Gina Loella soupira :

— Comment tu fais, toi ?

— Comment je fais quoi ? s'étonna le Guerrier.

— Comment tu fais, pour toujours tirer le bon numéro ?

— Mais encore ?

— Les frères, on les connaît mal, à la Brigade. Mais leur père, un peu mieux.

— Et alors ? relança Bolan, impatient.

— Leur père, c'est Felipe Cocensia. Et c'est l'ami d'enfance d'un certain Vanzano. Don Nando Vanzano !

Cette fois, ce fut à Bolan de garder le silence. Gina poursuivit :

— La famille Cocensia possède des terres un peu partout en Sicile, et un important domaine ancestral pas très loin de Palerme. Près de Partinico. On a un temps soupçonné le patriarche d'avoir aidé Vanzano pendant ses années de cavale, mais on n'a jamais pu...

Bolan n'écoutait qu'à demi. Le jackpot ! Il était certain d'avoir

touché le jackpot !

— O.K., souffla-t-il dans l'appareil. Je te rappelle.

— Hé ! cria Gina Loella dans l'écouteur. Je pourrais savoir ce que...

Mais Bolan avait déjà raccroché. Il considéra un instant la face terrorisée du jeune homme, puis, d'un coup de pouce, il actionna la touche O.K. du cellulaire des Cocensia, confirmant ainsi le rappel du numéro inscrit. Il entendit une sonnerie, puis une voix grave, légèrement traînante :

— *Pronto ?*

Bolan ne répondit pas. Plaquant l'écouteur sur l'oreille d'Ettore et s'approchant tout près pour écouter, il entendit la voix grave répéter :

— *Pronto ! Chi é ?*

A cet instant, le jeune homme laissa échapper un reniflement et il y eut un silence au bout de la ligne, avant que la voix grave n'interroge :

— C'est toi, Ettore ?

Un soupçon d'inquiétude dans le ton. Ettore renifla de nouveau.

— *Ma, figlio mio !* Qu'est-ce qui se passe ? Dis à ton frère de prendre ce téléphone !

Le correspondant avait dit *figlio mio* ! « Mon fils ! » C'était bien le père des trois frères ! Reprenant le cellulaire, Bolan gronda dans le micro :

— Ecoute, Cocensia ! Tes deux amateurs de fils aînés m'ont raté. Maintenant, je tiens le plus jeune. Il ne veut rien dire...

— *Chi parla ?* coupa la voix grave.

— ... Mais toi, enchaîna l'Exécuteur sans répondre à la question posée, tu vas parler. Tu vas me dire qui t'a ordonné de me faire descendre. Et vite !

Le silence fut suivi d'une sorte de feulement rauque dans l'appareil.

— Espèce de sale bâtard ! L'Amérique t'a complètement pourri, Soto ! T'attaquer à un gamin aphasique !

Soto ! Le père Cocensia prenait Bolan pour Michele Soto, le motard *assassino* ! En une seconde, Bolan fit le point de l'histoire. Sans doute alerté par quelqu'un du Tony's ou par Sciadane en personne que Soto allait débarquer au night, le père Cocensia avait envoyé ses fils régler le problème sur place. D'où la prise en chasse du 4x4 à son départ de la via Calpurnio. En plus, le mystère du comportement d'Ettore Cocensia était levé. Il était aphasique, comme le petit Cheng ! Encore sous le coup de ces révélations, Mack Bolan se contenta de gronder :

— Tu as une heure pour me dire où se cache ton ami Vanzano.

— Mais...

— Je parle de don Nando Vanzano, Felipe, assena l'Exécuteur, implacable. Ton ami d'enfance. Tu as bien entendu ? Une heure, ça peut sembler long, mais tu verras, dans certaines circonstances, ça

peut aussi être très court. Une heure pour me rappeler sur cette ligne et pour me livrer Vanzano !

Il y eut un lourd silence sur la ligne, avant que le père Cocensia n'interroge d'un ton hésitant :

— Sinon ?

— Sinon, répondit le Guerrier de sa voix sépulcrale, tu ne reverras jamais ton fils Ettore.

Et Bolan raccrocha. Mal à l'aise. Il avait horreur de faire ça. Le chantage et la menace étaient des armes hideuses. Mais il n'avait guère d'alternative. En espérant que Cocensia connaisse effectivement la planque du *capo* évadé... et qu'il cède à la menace. Sinon, l'Exécuteur était très mal. Car, bien sûr, il ne mettrait jamais son chantage à exécution.

Il tenait là un des plus gros coups de bluff de toute l'histoire de sa guerre contre la pieuvre et, au bout, la peau du *capo di tutti capi della Cupola Siciliana* !

Restait à mettre certains détails au point. Une heure ne serait pas de trop. D'abord, voir si Tatiana était toujours dans le secteur. En espérant qu'elle sache conduire.

CHAPITRE XIX

Felipe Cocensia sentait son cœur battre de plus en plus vite. Un bref instant, il se dit que ce serait bien de mourir là, échappant ainsi au terrible drame dont il était subitement devenu l'épicentre. Un drame qui le laissait sans souffle, vidé de toute énergie, incapable de penser.

Deux de ses fils morts, le troisième aux mains d'il ne savait qui, lui aussi aux portes de la mort.

Il ne comprenait pas comment tout cela avait pu arriver, mais avec ce qu'il lui avait dit et avec les sanglots d'Ettore dans ce téléphone, le kidnappeur n'avait laissé planer aucun doute. Un inconnu dont l'accent US lui avait fait croire qu'il s'agissait de Soto. L'Américain. A la réflexion, Cocensia n'y croyait plus vraiment. Il ne l'avait jamais vu, ce Soto, il savait seulement qu'il avait par snobisme conservé l'accent de son long séjour aux USA et qu'il n'était qu'un minable tueur de troisième zone. Incapable de s'attaquer à la puissance d'un Vanzano. Ça ne pouvait donc pas être Soto, et c'était bien pire. Cocensia ignorait à quel ennemi Vanzano et lui avaient affaire. Pourtant, d'après son accent, lui était véritablement américain ! Vanzano était-il devenu trop gênant pour la *Commissione* new-yorkaise ? Avait-elle envoyé un commando pour l'éliminer ? Ça ne pouvait être que ça ! Eux seuls pouvaient connaître ses liens avec le *capo di tutti capi*. En tout cas cette nuit, Cocensia devait choisir entre son fils et son ami, son chef. Son modèle. L'homme qu'il avait le plus admiré dans sa vie, qu'il avait aidé et servi pendant des années, et auquel il avait juré fidélité. Et ce soir, après déjà trente minutes, le vieux mafieux savait que l'inconnu avait raison, qu'il s'appelle Soto ou non. Une heure, ça pouvait être terriblement court.

En trente minutes, Felipe Cocensia avait déjà activé son cellulaire une bonne demi-douzaine de fois. Sans vraiment savoir si c'était pour appeler l'inconnu, ou pour alerter Nando Vanzano. Pour s'en convaincre, il aurait fallu qu'il compose un des deux numéros et il ne l'avait pas fait. Par crainte de se tromper. Peur de trahir, ou son fils, ou son ami de toujours. Une seule certitude, quand le délai serait écoulé, la trahison serait consommée. D'un côté ou de l'autre. D'ailleurs, il connaissait déjà la réponse. Simplement, il refusait encore de l'admettre.

Il lui restait trente minutes pour s'y résoudre.

Bourré d'antibiotiques et de calmants, Michele Soto conduisait à tombeau ouvert. Il avait perdu beaucoup de temps en allant à sa

planque de Caltanissetta, mais c'était nécessaire. Besoin de matériel. Maintenant, pied au plancher, il menait la camionnette de l'épicier comme un bolide de rallye, comptant mentalement les minutes qui le séparaient encore de son objectif. Grâce aux calmants, il se sentait presque euphorique. Normal. Ça ne l'empêchait pas de rester lucide. Cette nuit, il allait se conduire en homme d'honneur. Après, il irait se réfugier chez Irena, avant de l'emmener dans quelque temps sous un soleil lointain. Quand tout serait calmé.

En attendant, quelques milliers de tours de roues le séparaient encore de sa destination, et il devait conserver l'esprit clair. Car, il le savait, cette nuit ne serait pas facile.

Felipe Cocensia consulta sa montre pour la énième fois. Dans cinq minutes, son temps de réflexion serait terminé. Finalement, sa prise de décision n'avait pas été aussi difficile que prévu. Il y avait une logique en tout et il avait suivi sa logique à lui. Maintenant, réinstallé dans la grande salle de ferme et à la seule lueur de la braise, il entendait sans l'écouter le tempo lancinant de la vieille horloge. Le feu mourait dans la cheminée et, craignant la fraîcheur à cause de ses rhumatismes, il avait couvert ses genoux d'un vieux plaid. Tout à l'heure, il lui avait semblé entendre la vieille Rosaria remuer dans la cuisine. A moins que ce ne soit Celesta. Mais ni l'une ni l'autre n'avait osé entrer. Toutes deux savaient qu'il détestait ça. Chacun chez soi. Valable aussi pour Celesta. Dans l'esprit de Cocensia, elle n'avait jamais fait partie de la famille.

Agacé, le patriarche se demanda pourquoi il songeait à ces choses futiles. Pour oublier son chagrin ? Sans doute. Il refusait de penser à ses deux fils morts. Des fils qu'il avait eus sur le tard, et qui étaient son avenir. Non, il ne fallait pas penser à ça. Il voulait rester fort. En face de lui, sur le bahut, il avait posé le petit cadre contenant la photo de feu son épouse Emilia. Une photo qui n'avait jamais quitté sa chambre jusqu'à cette nuit, mais dont il avait espéré qu'elle l'aide à prendre sa décision. Une décision lourde de conséquences. Pour lui et pour toute la famille. Mais il avait fait le bon choix. Il en était convaincu.

Encore une fois, il eut l'impression de percevoir des bruits lointains. Dans la cuisine. A cette heure, ça n'était plus Rosaria. Celesta ne dormait donc pas et cela l'agaça davantage. Il le savait, elle ne dormirait pas, tant qu'elle n'entendrait pas la voiture de ses fils revenir. C'était toujours comme ça, quand Muto sortait avec ses frères. Hélas cette nuit, Andréa et Vico ne... Soudain saisi d'un accès de chagrin, le patriarche émit une espèce de hoquet, serrant les dents et fermant les yeux pour contenir cette chose qu'il sentait monter en lui. Une chose hideuse, qu'il n'avait jamais ressentie jusqu'alors. Les êtres

faibles avaient trouvé un nom pour cette chose-là. Les remords ! Un mot idiot. Un mot lâche. Alors, pour ne pas se sentir lâche à son tour, Felipe Cocensia serra les dents.

— Cocensia !

Incrédule, il ouvrit les yeux, battit des paupières, sans réaliser vraiment ce qu'il voyait dans l'ombre. Une silhouette. Sombre, athlétique, bizarrement plantée de guingois. Un flot d'adrénaline se propulsant dans ses veines, il amorça le mouvement de se lever, mais une arme apparut comme par magie dans le poing de l'inconnu.

— Ne bouge pas, gronda l'inconnu.

Une voix à l'accent américain !

— Ne crie pas, ajouta l'inconnu. Le premier qui débarque, je le flingue. Je les flingue tous. Cette nuit, je suis plus à un cadavre près.

Soto ! Felipe Cocensia s'était trompé, le kidnappeur de Muto était bel et bien Michele Soto ! Soto qui était venu le surprendre, pour lui arracher de vive voix ce qu'il exigeait. L'adresse de la planque de Nando Vanzano ! Un ricanement sec tira le patriarche de ses pensées.

— *Bene*, reprit l'autre. A ta gueule, je vois que t'as compris ce que je suis venu faire !

La silhouette s'était avancée de deux pas en claudiquant fortement, et Cocensia devina le pistolet-mitrailleur dans son poing. Canon braqué sur lui. Un autre P.M. était accroché en sautoir sur le poitrail de l'intrus. Malgré cela, et le choc de l'apparition passé, Felipe Cocensia se sentit brusquement plus calme. Presque soulagé. Puisque les choses devaient s'achever ainsi, autant en finir au plus tôt. Alors, hochant lentement la tête et abandonnant le ton traînant qui le caractérisait, il articula très vite :

— Villa Montagna d'Oro. A Isnello.

Voilà ! C'était fait, la trahison était consommée. Libéré, le vieil homme se sentit investi par un formidable détachement, et il y eut comme un flottement dans l'air. Une sorte d'étrange indécision. Puis son agresseur s'exclama :

— Qu'est-ce que tu racontes !

Cocensia sentit soudain que quelque chose n'allait pas. Dépassé par la situation et toujours sous le coup de sa trahison, il hésita :

— Mais, tu n'es pas Soto ?

Un rire grinçant lui répondit :

— Si, sale vieux pourri ! Je suis Soto ! Michele Soto ! L'Américano, comme vous dites tous !

Dans l'esprit du patriarche, tout s'emmêlait. Cette voix... Plus l'autre parlait, moins il reconnaissait le timbre de celui qui avait tué ses deux fils. Une voix grave et sinistre, profonde comme les abysses. Différente de celle de Soto. Vraiment diffé...

— Je suis Soto, reprit le tueur dans l'ombre. Je suis *l'assassina* que

tu as donné l'ordre de supprimer ! Alors, je suis venu te tuer, Cocensia.

Le fermier devenait fou. Il ouvrit grand la bouche, la referma, la rouvrit, lâcha enfin la question qui lui faisait si mal.

— Mes fils... ?

— Tes fils ! gronda le tueur, je les emmerde ! Je suis venu à pied, j'ai pénétré ici sans que personne ne me voie. Je suis plus fort que tous les fils de putes de la terre ! Et quand je les verrai, tes fils, je les buterai aussi, vieille pourriture !

Puis il y eut une série d'éclairs dans l'ombre. Une série longue. Très longue. Des éclairs sauvages, accompagnés d'un tonnerre sec et ravageur, qui catapulta Felipe Cocensia dans le fond de son fauteuil. Il eut l'impression de recevoir une locomotive dans le thorax, il sentit du feu exploser dans sa chair, et un formidable éblouissement emplît ses yeux. Alors, une nausée monta en lui, irrépessible. Ses dernières pensées cohérentes furent qu'il n'avait rien compris à tout ça, que son dernier enfant était perdu... et qu'il se vomissait dessus.

Mack Bolan avait entamé une énorme partie de poker. En appelant le vieux Cocensia, il avait en quelque sorte payé pour voir, et il avait espéré ramasser le pot complet.

Car Cocensia était coincé. Soit il lui cédait et Bolan saurait où débusquer Vanzano, soit il alertait ce dernier, et le *capo* mythique risquait de réagir très vite. Et pour ce faire, il devrait sortir du bois. Dans ce cas, et l'effet de surprise aidant, le guerrier avait une chance d'attraper un bout du fil conducteur. Pas gagné d'avance, mais jouable.

Alors, plongé dans le noir le plus complet des fourrés où il avait établi sa planque, il consulta le cadran lumineux de sa montre et se remit à attendre. Plus que cinq minutes. Mais alors qu'il portait de nouveau les jumelles à ses yeux pour tenter d'apercevoir l'arrivée d'éventuels véhicules sur la petite route, son ouïe exercée enregistra le bruit. Comme un roulement de tonnerre. Sauf que le ciel était plein d'étoiles, et que ce roulement-là, le Guerrier le connaissait bien. En une seconde, il comprit alors que quelque chose clochait.

Ça y était ! C'était fait ! Michele Soto avait respecté son engagement avec lui-même. Malgré les risques, malgré ce qu'il savait devoir combattre après, quand les huiles lanceraient leurs chiens contre lui, il était venu et il avait tué Cocensia ! Maintenant, il n'allait pas repartir comme un péteux. Il allait le faire par la grande porte. Comme un *vero uomo d'onore*.

D'une autre rafale, il ravagea la vieille horloge, la télé, le canapé et le bahut avec la photo de la femme dans son cadre. Puis il changea le

chargeur de son MP5K et, après un dernier regard au cadavre sanglant de celui qui avait lancé le contrat contre lui, il arracha les deux grenades qu'il portait à la ceinture, les dégoupilla, les lança à la volée dans la grande salle, avant de bondir dehors, le doigt sur la détente de son arme. Déjà, des appels résonnaient, et, quelque part dans le bâtiment, une femme cria quelque chose qu'il ne comprit pas à cause des déflagrations des grenades. Des incendiaires qu'il avait conservées dans sa planque de Caltanissetta, avec les P.M. et des centaines de munitions de tous calibres, pour le jour où...

Dans une sorte de griserie, le tueur se retrouva dans un hall, avec, au fond, une porte à double battant. Il se sentait bien ! Très bien ! Sans doute un peu grâce aux drogues du pharmacien de Palerme, mais Soto s'en fichait. Seul le résultat comptait. Pulvérisant la serrure d'une rafale, il continua d'avancer, empoignant le P.M. qu'il portait en sautoir. Quand il ouvrit les battants, une bouffée d'air frais lui sauta à la face et il se sentit encore mieux. Derrière lui dans la maison, l'incendie s'était déclaré, et une femme hurlait. Dans un état second, il sauta les marches usées d'un perron massif, se retrouva dans la vaste cour de ferme, cherchant déjà ses autres proies. Il savait Cocensia père de trois fils, il les voulait aussi.

— *Il fuoco ! Il fuoco !*

Un type venait de jaillir d'un des bâtiments de la ferme, en caleçon, agitant les bras et s'époumonant à la vue des premières lueurs d'incendie. Un des frères Cocensia ? Pas le temps de sélectionner. Brandissant les deux P.M. à bout de bras, Soto arrosa le type qui fut propulsé en arrière dans une gerbe de sang. Il n'était pas encore à terre, qu'un deuxième énergumène débarquait dans la cour, suivi d'un troisième, brandissant un fusil. D'une courte rafale, le tueur les coucha tous les deux, avançant toujours vers la sortie. En boitant, mais sûr de lui et de sa puissance de feu. Conquérant. D'un autre bâtiment, trois hommes émergèrent alors, eux aussi armés de fusils. L'un d'eux eut le temps de tirer, mais la rafale de Soto lui arracha le cou, faisant sauter son épaule droite et le fusil qu'il tenait. Dans la foulée et dans un bref mouvement tournant, le tueur avait laissé son index sur la détente, criblant les deux autres sur place. Dans son dos, les craquements commençaient à se faire entendre. L'incendie gagnait. Dommage qu'il n'ait possédé que deux grenades ! Il aurait mis le feu partout ! Tant pis. Il se sentait vraiment très bien. Malheureusement, il semblait qu'il ait déjà tué tout le monde. Ouvriers et fils Cocensia compris. Plus personne ne se montrait. A moins que ces salauds ne se planquent !

— Hé ! cria-t-il à la cantonade. Montrez-vous, bande de trouillards !

Il avait poussé la bravade jusqu'à s'arrêter au beau milieu de la cour, et c'est là que l'explosion le surprit. Et le coup aussi. Un

formidable coup dans les jambes, qui le souleva littéralement de terre, le fit basculer à la façon d'une marionnette, et le fit retomber sur le dos, l'arrière de sa tête percutant sèchement le sol. Cela lui fit comme un énorme craquement sous le crâne. Des éclairs zébrèrent sa vue et un bourdonnement intense emplit ses oreilles. Puis la douleur vint. Pas dans la tête, mais dans les jambes. Atroce. Brusquement, il fut assailli par un immense désarroi. violemment bousculé, son esprit n'arrivait plus à analyser la situation. Puis il y eut ce frôlement près de lui, et, à travers la brume sonore qui emplissait sa cervelle, il entendit une voix lancer :

— Où est-il ?

D'abord, il ne comprit pas qu'on s'adressait à lui, mais qu'on le cherchait pour l'achever. Ses bras esquissèrent un mouvement de reptation, ses mains cherchant les pistolets-mitrailleurs perdus dans sa chute. Mais la voix l'arrêta :

— Dis-moi où tu caches Ettore !

Une voix de femme. Décidément, rien n'allait sous le crâne du tueur. Il entendait les mots, mais n'en comprenait pas le sens. Il devait ouvrir les yeux et...

— Espèce de salaud ! cria encore la voix toute proche. Où est Ettore ?

— Il ne le sait pas.

Une autre voix ! Ce type avait un accent qui lui rappelait son long séjour aux States. Soto ne comprenait plus rien. Il parvint à ouvrir les yeux et, dans les lueurs de l'incendie, il les vit. La fille debout au-dessus de lui, le canon de son fusil pointé sur le bas de son corps, et à l'entrée de la cour, un type. Un grand balèze tout en noir, avec un P.M. au poing gauche, et un automatique dans le droit. Le type répéta :

— Il ne peut pas savoir où est...

Mais Soto n'écoutait plus. Il avait vu la fille relever la tête, considérant l'arrivant d'un air stupéfait. C'était sa chance. Alors, lançant ses deux bras vers le haut, il attrapa le canon du fusil, s'y agrippant comme un fou, essayant de le détourner. A cet instant, il comprit qu'il avait fait une erreur. Il était trop faible. Il entendit la fille crier, aperçut son visage convulsé de rage au-dessus de lui, il la sentit se débattre pour lui arracher le canon du fusil des mains, puis il y eut une énorme explosion. Mais il ne vit et n'entendit plus rien. Le néant était le néant.

Mack Bolan parla d'une voix calme :

— Je ne vous veux pas de mal, Celesta. Vous devriez poser ce fusil.

Mais toujours campée au-dessus de Soto et le regard comme halluciné, la jeune fille avait au contraire relevé le canon du fusil de chasse. Les lumières de l'incendie éclairaient à présent parfaitement

cet homme qu'elle n'avait jamais vu. Un athlète en combinaison noire, au visage granitique et au regard d'acier, qui la contemplait tranquillement, l'air de se moquer, en fait, qu'elle pose ou non son arme. Dans un état proche de la catalepsie, Celesta Camerone le regardait aussi, essayant de comprendre pourquoi elle n'avait pas peur. Elle comprenait seulement qu'elle n'avait effectivement rien à craindre de lui. D'ailleurs, l'homme s'était détourné vers le corps de ferme en feu, suivant les hautes flammes qui illuminaient le ciel.

— Il a tué Cocensia, n'est-ce pas ?

Même sans regarder le cadavre, Celesta sut qu'il parlait de lui. Elle hocha lentement la tête. Sans un mot.

— *Shit !* souffla l'inconnu entre ses dents.

Mais Celesta n'entendit qu'à peine. Elle songeait à la vieille Rosaria qui n'était pas sortie de la demeure. Morte, évidemment, brûlée vive, à cause d'elle qui, au lieu de la secourir, n'avait eu qu'une idée en tête : sauver Ettore.

— Dommage, entendit-elle soupirer l'homme en noir.

Elle ne l'avait même pas entendu couvrir les derniers mètres qui les séparaient. Elle sentit seulement qu'il lui ôtait le fusil des mains. Alors elle leva les yeux pour demander enfin :

— Pourquoi avez-vous dit ça ?

Il la regarda, l'air de ne pas saisir, et elle précisa en désignant le cadavre à ses pieds :

— Vous avez dit : « Il ne le sait pas. » Et puis... et puis vous m'avez appelée par mon prénom. Je... Qui êtes-vous ?

Elle vit passer comme un voile dans le regard d'acier, et, d'un ton fataliste, l'Exécuteur déclara en désignant à son tour le corps de Soto :

— Il ne pouvait pas savoir où est Ettore, parce que c'est moi qui l'ai enlevé.

— Quoi !

Celesta avait sursauté, comme mordue par un serpent. Dans un élan, elle voulut reprendre son fusil, mais Mack Bolan l'en empêcha.

— Attendez.

Le ton était sec. Mais le regard de l'homme en noir n'avait pas changé d'expression. En quelques mots, il résuma les événements survenus depuis le Tony's, parla d'un renseignement très secret et très important que Cocensia devait lui livrer en échange de la libération de son benjamin, avant d'ajouter d'un ton las :

— Savoir qui je suis ne vous avancerait à rien. J'ai vu votre prénom sur une photo dédiée dans le porte-cartes d'Ettore et je n'ai jamais eu l'intention de le tuer.

Ils restèrent un moment à se regarder sans un mot, puis l'Exécuteur lâcha dans un soupir :

— Je ne lui ai pas fait de mal. Juste des somnifères.

Il lui avait donné les somnifères que lui avait remis Gina Loella pour supporter la douleur de sa blessure à la tête. Celesta battit des paupières et il enchaîna :

— Il dort dans le coffre de la Fiat de ses frères. Au cimetière de voitures de Borgo Novo. A Palerme.

En remerciement pour les dollars de Sciadane, la belle Tatiana avait accepté de conduire la Pajero pour le suivre, tandis qu'il transportait le jeune Ettore à destination. Il ajouta à l'intention de la jeune fille :

— Pour le délivrer, il vous suffit d'alerter la police.

Celesta ne répondit rien.

— Bien ! Demandez-lui pardon pour moi. Pour la violence.

Puis sans un mot de plus mais avec une ombre de sourire désabusé aux lèvres, il tourna les talons, s'éloignant d'un long pas souple qui ressemblait à celui d'un fauve. Celesta était toujours immobile quand il arriva au porche de la cour, et il allait disparaître dans la nuit, quand, à travers la rumeur de l'incendie, elle s'entendit lancer :

— Ce renseignement que Cocensia devait vous livrer... ça ne serait pas une adresse ?

Elle se demandait pourquoi elle faisait ça. Là-bas, l'homme en noir s'était arrêté. Il se retourna lentement, et, quand elle put enfin distinguer son expression, elle sut qu'elle avait eu raison de le faire. A son regard plein d'espoir. Elle eut envie de se justifier et elle précisa en désignant le cadavre de Soto :

— J'étais dans le couloir quand celui-là est arrivé pour tuer Cocensia. J'étais inquiète. J'essayais de comprendre ce qui s'était passé pour Ettore. J'avais entendu ce coup de téléphone entre Cocensia et celui qui... enfin, je veux dire, vous. J'espérais des nouvelles...

Elle se tut un instant, vit là-bas l'inconnu hocher la tête en signe d'encouragement. Il lui souriait. Alors elle dit simplement :

— Villa Montagna d'Oro. A Isnello.

CHAPITRE XX

Don Nando Vanzano aurait dû prendre les calmants préconisés par le Dr Faranil. Il était près de 4 heures du matin et, n'ayant pas réussi à trouver le sommeil, il était d'abord allé respirer sur la terrasse, avant de revenir finalement ici. Dans la salle d'opération. Bizarrement, loin de l'impressionner, la vue des appareils chirurgicaux, de la table et du scialytique le rassérénait. Toute cette installation représentait son nouvel avenir. La préfiguration d'un futur plein de promesses, dans lequel il allait projeter toutes ses ambitions.

Ce n'était pas pour lui qu'il s'était évadé de prison. Pas pour lui qu'il voulait tout recommencer. Pas pour lui qu'il ambitionnait le pouvoir absolu sur la nouvelle *Organizzazione*. C'était pour Angelo. Peut-être aussi un peu pour Anna-Maria. Mais seulement parce qu'elle était la mère d'Angelo. Et si cette nuit il ne pouvait trouver le sommeil, ça n'était pas par inquiétude ou simple excitation pour son sort personnel. C'était pour Angelo. Le seul être qu'il ait jamais vraiment aimé. Parce qu'il était sa chair et son sang, parce qu'il était son prolongement, sa continuité. Quand il serait mort.

Alors, cette nuit, face à cette unique photo maintenant fixée sur le tableau, face à ce qu'il serait tout à l'heure, quand la science médicale aurait fait son œuvre, il n'éprouvait aucune angoisse. Il pensait seulement à l'avenir. Quand le phénix renaîtrait de ses cendres.

Villa Montagna d'Oro. C'était marqué en toutes lettres sur un des piliers du haut portail aveugle, et c'était bien à Isnello. En pleine montagne, à une quinzaine de kilomètres au-dessus de Cefalù. Un beau bras d'honneur aux flics et aux juges siciliens. A vol d'oiseau, le *capo* mythique de la mafia se planquait à moins de 60 km de Carceri Ucciardone, la prison d'où il s'était évadé. Apparemment risqué, mais finalement bien pensé. Sitôt l'alerte donnée, les routes et les ports avaient dû être sérieusement bouclés, et, tout le monde ici le savait, un mafieux en cavale était plus en sécurité en Sicile que partout ailleurs.

Pour sa part, la villa était située assez loin d'Isnello, tapie tout au bout d'une petite route privative s'achevant en cul-de-sac.

Tout ceci, Mack Bolan l'avait découvert de loin, grâce à ses jumelles et à la lunette I.L. Car bien entendu, impossible de s'approcher en voiture, même en 4x4. Il aurait aussitôt été repéré. Deux *soldati* au moins faisaient leur ronde à l'extérieur du parc. Le guerrier les avait vus se croiser deux fois depuis le début de sa planque. Moralité, il allait devoir les neutraliser séparément et dans le

plus grand silence. Toute arme à feu étant proscrite dans ce type d'action, fût-elle équipée du meilleur réducteur de son. La nuit, et en pleine nature, le moindre son se percevait à des mètres à la ronde. Mais l'Exécuteur avait le matériel nécessaire. Dans le sac à dos que lui avait donné Gina au cimetière de voitures se trouvait tout le matériel dont il allait avoir besoin cette nuit, pour achever son combat. Un des plus brefs, et néanmoins des plus importants de toute sa croisade contre le Crime Organisé. Car Nando Vanzano était mieux qu'un *capo* du sommet de la *Cupola*. C'était un symbole. Celui du Mal. Alors, depuis bientôt une demi-heure, le guerrier se concentrait sur son objectif. Apparemment pas facile. Des murs d'enceinte de deux mètres de haut cernant un parc d'au moins deux hectares, avec, derrière, des masses d'inconnues. Configuration du terrain, quantité des forces en présence, soldats et armement. En l'absence de plans et d'un minimum d'infos, l'Exécuteur était à peu près aussi sûr de trouver Vanzano avant d'être abattu lui-même, que de voir la banquise dégeler en hiver. Mais il était venu, et si son destin était de mourir cette nuit, au moins, cela aurait-il lieu dans le fief historique de la mafia. Fin éminemment glorieuse pour l'ennemi juré de tous les *amici* du monde.

Se redressant doucement dans l'ombre et parfaitement invisible dans la sinistre combinaison noire, le guerrier solitaire vérifia une dernière fois les fixations de ses armes. Beretta 92F à silencieux, P.M. micro-Uzi, quatre grenades défensives italiennes accrochées à la ceinture, chargeurs en nombre et munitions de rechange, plus poignard de commando dans sa gaine, fixé à l'avant-bras. Remisant les jumelles dans le sac à dos et endossant celui-ci, l'Exécuteur se mit à progresser à travers le maquis, vers la propriété.

Nando Vanzano ne savait pas très bien comment c'était arrivé, mais il était là, assis au bord de la table d'opération, le cellulaire à l'oreille, sonnerie activée. Soudain conscient du ridicule de la situation pour un homme comme lui, il allait couper la communication, quand une voix résonna dans l'écouteur.

— *Pronto.*

Une voix douce. Chaude, lénifiante et à la fois chargée de cette force que seules certaines femmes peuvent parfois détenir. Nando Vanzano fit la grimace, finit par répondre :

— C'est moi.

Bêtement. Qui cela pouvait-il être !

— *Si*, Ado. Tu n'arrives pas à dormir, n'est-ce pas...

Ça n'était pas une question.

— *Si*, hésita le capo. *Si, ma...*

Un petit rire sage lui coupa la parole.

— *Bene, bene, caro !* De quoi veux-tu que nous parlions ?

La femme était un être fort et Anna-Maria en était la quintessence. Sans cesse en possession d'une solution. Bonne ou mauvaise, mais un recours quel qu'il soit. Nando Vanzano le savait. Il ne faisait pas partie de ces mâles imbéciles qui...

— Je ne veux pas parler, Maria. Je veux simplement t'entendre.

Il aimait l'appeler Maria seulement. Sans savoir pourquoi.

— Alors, de quoi veux-tu que je te parle ?

— De toi.

Cela lui avait échappé, et Nando Vanzano se demanda aussitôt ce qui avait pu le pousser à dire une chose aussi insensée. Agacé, il gronda :

— Je veux dire, de ce que tu as fait aujourd'hui. Enfin... avec Angelo. Dis-moi où tu es allée le promener, où tu...

— Je sais ce que tu as voulu dire !

Alors, Anna-Maria se mit à parler, et, peu à peu, Nando Vanzano se sentit mieux. Il se dit qu'il avait bien fait de l'appeler, et que, finalement, les femmes, c'était fait pour ça.

— Ado ?

Arraché à ses pensées, Nando Vanzano sursauta presque.

— Oui ? répondit-il.

— Ça va ?

— Oui. Tout va bien, Maria.

Le *soldato* était là. A moins de cinq mètres. Il arrivait face à Bolan, en blouson et en jean, un MAC 10 équipé d'un silencieux sous le bras. Il marchait sagement, apparemment peu gêné par les accidents de terrain, n'utilisant que très rarement la minitorche qu'il laissait se balancer au bout de sa dragonne. Le Guerrier voyait tout ça à travers la lunette I.L. Respirant lentement, il le laissa approcher, puis dépasser sa position de son pas de promeneur. Puis, contenant son souffle et poignard de commando au poing, il se redressa et lui arriva dans le dos comme la foudre. Lançant son bras gauche en avant, il lui plaqua la paume sur la bouche, tirant brutalement sa tête en arrière. Simultanément, son poing droit armé avait jailli, balayant la gorge d'une oreille à l'autre. Cela fit un petit bruit hideux, presque soyeux. Sursautant violemment, le *soldato* tenta un coup de pied en arrière, rata sa cible, émit un grognement rauque, chercha encore à se débattre. En vain. Jaillissant de ses carotides sectionnées, des flots de sang fusèrent sur les côtés, emportant sa vie avec eux. Ses jambes se dérochèrent, il fut secoué de convulsions et, accompagnant sa chute jusqu'au sol, l'Exécuteur attendit les derniers frémissements avant de tirer son cadavre à l'écart et d'essuyer sa lame. L'instant d'après, il s'était fondu dans le maquis, progressant à la rencontre de sa deuxième victime.

Deux minutes plus tard, l'Exécuteur vit le garde apparaître dans la lunette. Alors, parfaitement invisible dans la nuit et comme dilué dans le décor, il continua d'avancer, silencieux comme un fauve en chasse, le poignard de commando toujours au poing. Parvenu à trois mètres du flingueur et à l'instant où l'autre présentait son dos, il lui bondit dessus de tout son poids. Mue par des années de combat sauvage, sa paume gauche avait une nouvelle fois rempli son office sur la bouche de sa proie, bloquant dans sa gorge le cri naissant. Simultanément, son poing droit était passé sous le menton, et la lame du poignard avait fondu vers le cou offert. Le *soldato* se débattit, rua, grogna, puis il mourut saigné comme une volaille.

L'instant d'après, l'Exécuteur franchissait le mur d'enceinte, espérant très fort ne rencontrer ni clôture électrifiée, ni chiens de garde. Se plaquant au sol, il demeura ainsi le temps de bien graver dans sa mémoire tous les détails du théâtre des opérations. Quand tout fut enregistré et quand il fut sûr qu'il n'y avait pas de chiens, il se redressa lentement, sa prochaine cible dans l'oculaire de la lunette I.L. Pas plus que les deux sentinelles, le *soldato* n'eut le temps d'opposer la moindre résistance. Il mourut aussi vite, dans une mare de sang. L'Exécuteur ne l'avait pas choisi par hasard. Il patrouillait le long de l'allée du parc menant aux garages. Un bâtiment bas, couvert de tuiles et dont les panneaux coulissants étaient ouverts, dévoilant quatre voitures. Deux Lancia, une BMW et une Mercedes plus toute jeune. Toutes les quatre, capots tournés vers la sortie. Prêtes pour un éventuel départ en urgence. Des pros, l'équipe de don Vanzano. Des voitures par lesquelles le guerrier solitaire avait décidé de commencer pour couper toute retraite éventuelle. Attrapant le soldat par le col, il le tira à l'intérieur du bâtiment, le dissimula sous une bâche, et se mit au travail.

Dix minutes plus tard, la besogne était achevée. En l'absence de tête de delco, aucune des quatre voitures ne démarrerait. Sans compter la petite attraction qu'il avait pris le temps de préparer. L'Exécuteur rabattit doucement le dernier capot, et il se redressait quand une silhouette apparut soudain devant lui, se découpant sur le fond plus clair de l'extérieur. Silencieuse comme une ombre. Malgré son expérience, l'Exécuteur ne l'avait pas entendue arriver. Un mafieux parfaitement visible dans l'oculaire de l'intensificateur de luminosité. Avec une grosse tête carrée, des moustaches à la mongole et un M.P.5K au poing.

— C'est toi, Enio ?

Mack Bolan n'était pas Enio, et il le prouva d'une 9mm en plein front. Mais le flingueur avait le doigt sur la détente de son arme, et, dans le violent spasme de sa mort, il l'enfonça sans même s'en rendre compte. Grâce à la lunette, le guerrier avait vu le mouvement et avait

plongé à terre. Dans un vacarme infernal, la rafale passa au-dessus de sa tête, tandis que, déjà mort, le moustachu s'effondrait à la renverse, achevant de vider son chargeur sous le toit du garage. Des éclats volèrent un peu partout, mais, sans attendre, Bolan s'était relevé, balançant les têtes de delco à la volée en direction des massifs les plus proches. Puis fonçant du côté opposé, il sauta un bosquet de bougainvillées, contourna le bassin vide de la piscine, se fondant aussitôt dans la nuit, poursuivi par les premiers appels montant du parc.

CHAPITRE XXI

Vicenzo Bracci s'était brusquement redressé sur le lit de camp qui lui servait de couche. De la chambre Spartiate qu'il s'était installée, près de celle de don Nando, il était assez loin des dépendances. Pourtant, il en fut certain, la rafale avait éclaté par là-bas. Vers le garage. Instantanément réveillé, il sauta à terre et, seulement vêtu du survêtement lui tenant lieu de pyjama, il enfila ses mocassins, ramassa son M.P.5K équipé d'un double chargeur, se ruant hors de la pièce. Dans le couloir, la porte de chambre de Vanzano était entrouverte. Il y passa la tête, aperçut le lit défait et vide, poussa un juron, repartit en courant, enfila un deuxième couloir en criant à la cantonade :

— Alarme ! Alarme ! Alerte !

Déjà, trois portes s'étaient ouvertes à la volée. Trois hommes en jaillissaient, P.M. au poing, cheveux en bataille mais parfaitement réveillés.

— *Go ! Go !* lança le *tenente* en prenant les devants.

Ses hommes le suivirent au pas de course, armant leurs pistolets-mitrailleurs avec des gestes sûrs. Arrivé dans le hall, Vincenzo actionna un interrupteur, faisant soudain s'éclairer le parc a giorno.

— Foncez ! lança-t-il en leur faisant signe de continuer. J'arrive !

Puis bondissant jusqu'à la porte située à droite de l'escalier, il la poussa et se remit à courir. Il savait où trouver don Vanzano. Poussant la porte de la salle d'opération, il vit qu'il ne s'était pas trompé : allongé sur le billard, le *capo* dormait, son cellulaire encore en main et une plaquette de comprimés entamée près de lui. Il avait quand même cédé aux anti-stress, le patron. Un homme comme les autres, finalement. Mais ici au moins, il était à l'abri. Pas de fenêtre, une seule issue.

Refermant doucement la porte, le *tenente* se précipita en sens inverse, se retrouva bientôt dans le hall, surpris de ne plus rien avoir entendu de suspect depuis la rafale. En émergeant sur la terrasse inondée par les projecteurs, il chercha ses hommes du regard, en aperçut un, tapi à l'abri d'une jardinière en pierre, derrière un des massifs du bord de piscine. Souple dans ses mocassins et l'index sur le pontet du P.M., il rasa le mur de façade jusqu'à son angle, traversa une pelouse au pas de course, contourna le bâtiment du garage, prêt à faire feu le cas échéant. Sitôt le coin du mur franchi, il vit son soldat gisant dans son sang, et il comprit la situation. L'ennemi était là.

Mais quel ennemi ? Combien d'éléments ? Bien sûr, Vincenzo Bracci l'ignorait. Situation incompréhensible. Ultra sensible. Le pire des cas de figure.

Dents serrées et l'index blanchissant sur la détente de son arme, il inspecta le garage et l'intérieur des voitures. Négatif. Puis soudain, un détail le frappa. Il était seul ! Pas un de ses *soldati* n'avait encore déboulé dans le secteur. Ni les deux de l'extérieur, ni les quatre affectés aux rondes dans le parc. Pourtant, ils avaient forcément entendu la rafale.

Les boyaux brusquement noués, le *tenente* rebroussa chemin, usant de toutes les précautions requises pour ce type d'action. C'était un pro. Pas d'affolement, pas de cris, juste une hyper-concentration à la limite de la double vue. Cela aurait même pu constituer une sorte de jeu. Mortel, mais excitant. Seulement, il y avait le don. S'il était tué, Vincenzo Bracci et son frère perdaient à la fois leur emploi et sa protection. Celle de sa vie. Parce qu'il y avait cette lettre de don Vanzano. Chez un notaire inconnu d'eux, qui dénonçait le faux alibi de Patricio dans cette affaire d'assassinat d'enfant. Prudent, don Vanzano. Parfois, en y songeant, Vincenzo sentait la rage monter en lui. Presque de la haine. Mais il y avait aussi cette étrange fascination. On pouvait certes haïr le vieux *capo* pour sa cruauté ou son machiavélisme, mais on était forcé aussi d'admirer son intelligence, sa redoutable volonté et sa formidable puissance. Dans ces conditions, Vincenzo Bracci n'avait pas le choix. Il protégerait don Nando Vanzano jusqu'à la mort.

Utilisant les zones sûres, Vincenzo était revenu vers le bâtiment principal. Là-bas, son soldat était toujours tapi derrière son abri de verdure. Soulagé, le *tenente* se glissa jusque-là, et, s'accroupissant près de lui, il posa la main sur son épaule pour questionner à voix basse :

— Alors ?

Pour toute réponse, le corps du soldat bascula sur le côté. Incrédule, Vincenzo découvrit le devant du survêtement. Avec son trou à l'endroit du cœur, et la tache de sang qui s'élargissait autour.

— Put...

La suite de son juron lui resta dans la gorge. Exactement à la seconde où les deux projecteurs de la terrasse explosaient. Deux plouf ridicules, qui furent autant de dards enfoncés dans les nerfs du *tenente*. Du verre se brisa sur le dallage, puis le silence revint. D'instinct, il avait levé le canon du P.M., dans la direction supposée du tireur. En vain. Pas un son, pas un appel. Parfaitement entraînés, ses hommes en opération ne communiquaient le plus souvent que par signes, quand ils pouvaient se voir, ou par talkie-walkie, notamment comme ce soir, au cours de simples gardiennages. Or, un troisième projecteur venait de s'éteindre, de l'autre côté de la piscine. Dans une sorte d'état second, Vincenzo Bracci perçut comme un cri lointain venant de l'autre extrémité du parc. Une sorte de couinement qui lui fit un horrible effet. Tendus, il ramassa le talkie-walkie du mort, enfonça la touche de

contact, souffla dans le micro :

— Patricio ?

Ce soir, son frère était de garde dans le parc. Aussitôt, une voix hésitante répondit :

— Oui ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Je sais pas encore, résuma le *tenente*. Pour le moment, c'est moins deux.

Dans le langage codé mis au point par Vincenzo, « moins deux » annonçait deux morts dans leurs rangs. Pour deux cadavres chez l'adversaire, c'était « deux de moins ».

— Hein ! s'exclama le jeune tueur dans l'écouteur. Qu'est-ce que...

— Boucle-la, souffla Vincenzo, péremptoire. Attention à toi, et fais gaffe à l'annonce.

L'annonce, c'était un coup de sifflet au son particulier pour un adversaire aperçu, deux pour deux adversaires, etc. S'adressant cette fois à tous ses hommes reliés par talkie-walkie, le chef d'équipe lança :

— Identités à tous !

Sa façon à lui de compter ses hommes au combat. Tout de suite, une autre voix souffla :

— Alpha.

Puis une autre :

— Taurus.

Vincenzo attendait la suite. De plus en plus tendu, il répéta :

— Identités, merde !

Il y eut un grésillement dans l'appareil, et une troisième voix creva le silence :

— Bolan.

Une voix glacée, comme sortie du néant. D'abord, Vincenzo Bracci crut avoir mal entendu, puis, subitement et comme un voile qui se déchire, sa mémoire s'ouvrit. Ses petits yeux noirs s'agrandirent, sa bouche s'arrondit, et deux grosses rides verticales se creusèrent entre ses épais sourcils. Dans sa poitrine, il y eut une espèce de souffle polaire, tandis que ses boyaux produisaient un son désagréable. Mais, reprenant aussitôt son sang-froid, il gronda dans le talkie-walkie :

— Quel est le con qui a dit ça ?

C'était un de ses gars. Une de ces plaisanteries débiles qu'il n'avait jamais pu suppor...

— C'est moi, coupa la même voix sinistre. Mack Bolan. Le grand Fumier. Maintenant, regarde.

Il y eut un silence. Un silence si long et si épais qu'il en devint insupportable. Puis, soudain, et alors que le *tenente* allait rappeler dans le micro, il y eut une série de petits sons bizarres, en divers endroits du parc, aussitôt suivis du noir complet.

— Putain ! gronda Vincenzo.

Son regard aveugle tournait dans tous les sens et le canon du 5K cherchait une improbable proie.

— Primo ! appela un de ses hommes dans le talkie-walkie. Qu'est-ce qu'on fait ?

Vicenzo se secoua.

— Consignes inchangées, renvoya-t-il d'un ton qui se voulait ferme. Plus arrêt sur image.

Dans son langage codé, les derniers mots ordonnaient une mise à mort. Celle de...

Mais, même en pensée, ce nom avait du mal à se frayer un chemin dans l'esprit de Vincenzo Bracci. Il connaissait Bolan, le Fumier. Indirectement certes, mais il le connaissait. Il n'avait eu que le temps d'apercevoir son enfoirée de silhouette noire, mais il s'en souvenait. C'était des années avant, quand il n'était encore qu'un petit *soldato* de troisième zone. Au cours d'une de ses putains de croisade en Sicile. Une croisade mortelle. Des dizaines de cadavres, et une légende grandissante. Une renommée qui était à présent gravée dans la mémoire de Vincenzo. A l'époque, son frère Patricio n'était encore qu'un même, mais lui, il se souvenait de tout.

— Merde ! gronda-t-il.

Arrachant la lampe torche accrochée à la ceinture de son soldat mort, il se redressa d'un bond. Puis empoignant son P.M. et passant le cordon du talkie-walkie à son cou, il lança dans le micro :

— D'accord, le Fumier ! A nous deux.

Il connaissait le parc comme sa poche. Il s'y était entraîné avec sa troupe, longtemps avant l'évasion du *capo*. Il en connaissait pratiquement chaque arbre et chaque fourré. La lampe, ce serait juste pour « fixer » Bolan quand il l'aurait repéré. Au dernier moment. A l'instant de sa mort.

Car il allait tuer le grand Fumier. Lui ! Vincenzo Bracci ! Sans bavure ! Et après ça, il deviendrait le bras droit de don Vanzano quand il serait de nouveau le plus grand. Il deviendrait son *soto capo* ! Son homme de confiance, son ami.

Galvanisé, le chef d'équipe glissait dans l'herbe à longues foulées souples, canon du P.M. pointé en avant, lampe dans l'autre main. Soudain, un sifflement s'éleva sur sa droite. Une fois. Vincenzo se sentit frémir d'excitation. Un de ses hommes avait localisé l'adversaire. Changeant de direction, il se remit en marche vers le coup de sifflet. Mais il n'avait pas fait dix pas qu'un de ses pieds butait. Manquant trébucher, il pointa le canon de son arme vers le bas, puis sa lampe. Pour l'allumer. Si brièvement qu'il crut avoir mal vu. Mais déjà, les poils de ses avant-bras s'étaient redressés. A ses pieds, une masse humaine. Pas Bolan, Vincenzo serait déjà mort. Donc, un *soldato*. Nouveau coup de lampe, et, pour le *tenente*, une poussée d'adrénaline

dans les veines, nœuds dans les viscères. Effectivement un *soldato*. Oméga. Celui qui n'avait pas répondu à l'appel. Gorge tranchée. Le chef tueur éteignit sa lampe, le cœur battant un peu trop fort. A cet instant, un grésillement résonna dans son talkie-walkie, et la voix sinistre déclara :

— Je l'ai eu par surprise. Il n'a pas souffert. Les deux autres non plus, à l'extérieur. Enfin, juste un peu. L'hémorragie.

Vicenzo plongea au sol, roulant aussitôt à l'écart, cherchant sa proie, la rage au ventre. L'autre salaud l'avait repéré. Il avait eu tort d'allumer la lampe. Il faillit envoyer une insulte dans l'appareil, se retint à temps, recommença à bouger. Prudemment. Si Bolan l'avait vu dans ce parc très arboré, c'est qu'il n'était pas loin. Avec un peu de veine et un peu de cette science du combat qui le caractérisait lui aussi, il avait une chance. Il savait aussi qu'à la moindre erreur de sa part, le Fumier frapperait. Pour tuer. Il l'avait déjà fait cinq fois cette nuit. Dingue ! Sa légende le disait, il ne faisait jamais grâce. Du moins, pas à des types comme lui.

Se remettant à progresser, il élaborait son plan. D'abord, retrouver son frère. Il savait où il était. A la maison du jardinier, au nord, tout au bout du parc. Position assignée par lui-même en début de soirée. Ensuite, localiser Alpha, Taurus et les deux rescapés qu'il avait sortis du lit. Ensuite... Bon Dieu ! La cabane ! La maison du jardinier ! Bon Dieu ! Il aurait dû y penser plus tôt ! Pour une idée géniale, c'était une idée géniale !

Elevant le talkie-walkie devant sa bouche, Vincenzo Bracci gronda :

— Tu veux pas te montrer, hein, Fumier. T'as raison. C'est pas gagné d'avance !

Il n'y eut pas de réponse, mais Bracci n'en attendait pas. En silence et une rage froide au ventre, il continuait de progresser vers son but. La maison du jardinier. Et quand il parvint enfin en vue de cette dernière et qu'il aperçut la silhouette de son frère dans l'angle de sa porte fermée, il jubilait presque. Néanmoins, prudent à cause de l'espace découvert qu'il devait traverser, il fit une pause, remonta le talkie-walkie à sa bouche pour appeler :

— Alpha ? Taurus ?

Dans leur langage codé, il allait leur ordonner de faire diversion. Quelques trucs lancés dans la direction opposée. Astuce vieille comme l'humanité, mais qui fonctionnait toujours.

— Hé ! rappela-t-il. Alpha ! Taurus !

— J'en ai encore tué deux.

Tétanisé, Vincenzo essayait de ne pas hurler. Il en tremblait presque. Implacable, la voix lugubre reprit :

— J'ignore s'ils sont ceux que tu cherches, Primo. Mais j'en ai effacé deux.

Vicenzo Bracci ne voulait plus entendre. De loin, il surveillait son frère toujours immobile, essayant de comprendre s'il l'avait repéré.

— En fait, j'en ai tué trois, intervint l'Exécuteur. Il faut dire que j'ai un avantage. Un avantage imparable et un peu facile, mais c'est la guerre, pas vrai ?

— Putain ! grinça le *tenente* au bord du clash nerveux. Alpha ! Taurus !

— *Va bene ! Va bene !* haleta enfin une autre voix que celle du Fumier. Pour moi, ça baigne !

La voix de Taurus. Un peu soulagé, Vicenzo Bracci allait donner ses instructions, quand l'appareil lui renvoya un son bizarre. D'abord, il crut que Taurus toussait ou crachait, puis il y eut le râle. Chuintant comme un soufflet de forge. Hideux. Car le mafieux le connaissait parfaitement, ce son-là. Lui aussi, il en avait égorgé, des ennemis. Beaucoup. Et ce bruit-là, aucun égorgeur ne peut jamais l'oublier. Puis il n'y eut plus de bruit. Que la voix de néant qui revenait pour dire :

— Donc, ça doit être Alpha, que j'ai eu en premier.

Cette fois, Vicenzo Bracci faillit vraiment hurler. La guerre des nerfs ! Comment le Fumier s'y prenait-il donc pour tomber ainsi sur ses gars sans...

— Toi, Primo, je t'aurai en dernier. Pour le plaisir. Pour le panache.

Putain ! Le Fumier y voyait la nuit ! C'était sûr ! Impossible autrement de faire tout ça ! La grande Salope s'était équipée d'un système de vision nocturne ! L'enfoiré !

— D'accord ! ne put s'empêcher de grincer le chef tueur d'un ton frémissant. D'accord, Fumier. Mais montre-toi ! Viens te battre en homme !

— Je viendrai, Primo. Je viendrai. En homme. Nous deux seulement. Mais quand on ne sera plus que nous deux. Quoique... je me demande si...

Mais le *tenente* n'écoutait plus. Prenant la parole à son tour, il lança dans l'appareil :

— Patricio ! couvre-moi !

Puis, s'élançant en avant, il se rua à la rencontre de son frère et de la maison du jardinier. Mais, à mi-parcours, surpris par le manque de réaction de Patricio, il hurla en accélérant :

— Patricio ! Merde !

Toujours rien. Là-bas, son frère demeurait parfaitement immobile. A cet instant, Vicenzo réalisa que quelque chose n'allait pas non plus de ce côté, et qu'il n'avait plus qu'une ou deux secondes à vivre. Sans feu de couverture, Bolan allait l'allumer sans problème. Pourtant, il se retrouva de l'autre côté de la pelouse sain et sauf ! A bout de souffle et complètement dépassé, il se réfugia dans le renforcement de la porte,

canon du 5K levé devant lui, prêt à arroser.

— Putain ! gronda-t-il à l'adresse de son frère. Qu'est-ce que tu fous !

Il n'avait pas achevé sa phrase que, malgré l'obscurité, la posture étrange de Patricio l'alerta. Debout contre la porte, mais les épaules bizarrement étirées vers le haut et les bras rehaussés d'autant, avec le col du blouson quasiment sur la tête.

— Hé ! Frangin !

Vicenzo s'était penché, envoyant sa main libre vers le bras de son frère. Dans le mouvement, il s'était appuyé contre la porte. Cette dernière s'ouvrit avec un grincement sinistre et, d'un coup, le col de blouson de son frère se décrocha de l'angle supérieur du battant, entraînant le corps qui s'écroula lourdement aux pieds de Vincenzo.

— Non !

Rien n'aurait pu contenir le cri du tueur à cet instant. Ni les années d'entraînement à la violence et au crime, ni le risque d'être descendu sur place. Le choc total. Son frère ! Son petit frère était là, recroquevillé à ses pieds comme un sac de patates. Mort !

La douleur était si forte en lui que Vincenzo haletait. Il en perdait le souffle et avait la cervelle en charpie. Il avait envie de hurler à n'en plus finir, envie de massacrer tout ce qui bougeait. Seulement, rien ne bougeait. Bolan ne se montrait pas. Le Fumier se dégonflait. A s'écorché la gorge, Vincenzo Bracci se mit alors à hurler :

— Bolan ! Bolan !

Sa propre voix lui faisait exploser les tympans, et toujours rien ! Alors, plongeant dans la petite maison du jardinier, il fonça vers la pièce du fond qui servait de remise aux outils, se cognant partout, balayant tout sur son passage. Enfin, sous un tas de cartons qu'il avait lui-même fait empiler là, il trouva ce qu'il était venu chercher. Deux caisses. En bois, dont les couvercles décloués basculèrent d'une pichenette. Il faisait trop noir pour voir ce qu'elles contenaient, mais Vincenzo le savait. Il avait tout répertorié, s'était même amusé un peu avec, quelques jours avant l'arrivée de don Nando. Criblé de haine et de chagrin et mû par une force décuplée, il poussa les deux caisses dehors, attrapa les poignées de cordes qui dépassaient le bord haut de chaque côté, en sortit le contenu. Deux châssis en tôle, avec, entre les traverses, une douzaine de tubes disposés verticalement, et en oblique. Comme un fou, transporté par sa rage et ne songeant même pas aux implications de son entreprise par rapport à don Vanzano, le *tenente* avait déjà allumé son briquet. Se moquant à cette seconde que le Fumier en profite pour le descendre, il approcha la flamme vers les écheveaux de cordons torsadés qu'elle révélait. Des mèches de mises à feu, chacune reliée à un tube.

Des tubes lance-fusées de feux d'artifice. Du matériel des années

trente, oublié là par le premier propriétaire de la villa, l'ami de Mussolini, l'amateur de fêtes !

Une série d'étincelles se mit à grésiller, puis, tandis que Vincenzo Bracci reculait, hurlant à la mort et brandissant le 5K, la première fusée partit, dans un souffle soyeux. Avec un petit sifflement strident, elle monta dans le ciel sur une trentaine de mètres, inclina sa course dans une parabole élégante, avant d'exploser enfin dans un bouquet rose et jaune du plus bel effet, dont les pétales scintillants redescendirent lentement, arrosant la nuit de leurs lumières éblouissantes.

— Voilà, Bolan ! hurla le *tenente* en levant son P.M. dans un mouvement triomphal. Voilà ! Maintenant, on est à égalité ! Maintenant, je peux te voir ! Montre-toi, Fumier ! Montre-toi, que je te tue comme tu as tué mon frère !

Une autre fusée partit dans un bruit plus fort encore. Elle monta dans le ciel étoilé redevenu sombre, se tortilla en une arabesque gracieuse, avant d'éclater tout là-haut en trois gerbes multicolores, dont les pointes se mirent à cracher des lucioles pétaradantes.

— Montre-toi, Bolan ! hurla Vincenzo de plus belle. Montre-toi !

Les lucioles se mirent à retomber, et l'Exécuteur ne s'était toujours pas montré. Mais, alors que le mafieux pointait son P.M. vers le parc pour arroser droit devant lui, une voix résonna dans son dos :

— J'ignorais que c'était ton frère, Primo.

Il sembla que tout s'était figé. Statufié, son P.M. braqué vers le parc, Bracci demeura ainsi quelques secondes, puis une troisième fusée fut propulsée, et, comme répondant à ce signal, le chef tueur se retourna. Simple mouvement de pivot sur une jambe, mais d'une rapidité foudroyante. Simultanément, son bras armé avait décrit un mouvement giratoire analogue, et le canon du P.M. se mit à cracher. Une longue rafale, balayante, ravageuse. Mais bien avant que la rafale ne soit éteinte, Vincenzo Bracci avait compris son erreur. Bien avant d'entendre :

— Non. Ici.

Quand Vincenzo tourna enfin la tête, quand, à la lumière des fusées toujours en fête, il vit le gros bulbe du Beretta braqué sur son front, quand il découvrit enfin la face granitique et glacée de son vainqueur, il se dit que c'était peut-être bien ainsi. Il n'aurait pas supporté l'absence de Patricio. Pas supporté d'avoir été, en quelque sorte, l'artisan de sa mort. Comme dans un cauchemar, il entendit Bolan demander :

— Où est Vanzano ?

Une espèce de petit sourire narquois s'inscrivit sur la bouche du tueur, et il s'entendit répondre, tout aussi calmement :

— Va te faire foutre.

Alors le *tenente* vit l'Exécuteur hocher la tête et battre des paupières. Puis il y eut l'éclair, le choc immense, la vague de feu et de froid dans la tête de Vincenzo... et il n'y eut plus rien.

CHAPITRE XXII

Don Nando Vanzano ne voyait rien. Rien de ce nouveau visage dont il avait tant attendu ! Pourtant, le Dr Faranil venait de retirer les pansements, et, dans le miroir qu'on lui tendait, le *capo* ne voyait absolument rien. Comme s'il n'existait plus. Comme s'il n'avait plus été qu'un esprit flottant dans l'espace. Pourtant les autres, tous les autres, ceux de la Famille devaient voir ce nouveau visage et l'apprécier, puisque son fils Angelo avait organisé cette fête. Car Vanzano le sentait, c'était une grande fête ! Avec feux d'artifice et tout ! Ce n'était pas un cauchemar.

N'empêche que Vanzano aurait bien aimé le voir aussi, ce visage tout neuf !

— Vanzano ?

Soudain comme arraché à un cocon doux et aveugle, don Nando se sentit tiré vers un autre monde. Ce qui lui fit ouvrir les yeux.

Pendant deux ou trois secondes, son regard incertain demeura fixé sur le visage en face du sien, et, dans un reliquat de rêve, il eut le temps de se dire que cette face dure et implacable n'était pas celle qu'il avait choisie sur la photo. Ni celle du Dr Faranil, ni celle d'aucun type de sa connaissance !

— Salut, pourri.

Et cette voix qui n'était pas la sienne... Brutalement, la réalité chassa le rêve, et le vieux chef se redressa d'un bloc sur le billard. Que fichait ce type ici ? Pourquoi le menaçait-il ? Et où était passé cet imbécile de Vincenzo ?

— Ils sont tous morts.

L'inconnu n'avait qu'à peine remué les lèvres. Comme si ce qu'il avait dit n'avait aucune importance. Mais la voix, elle, était terrible. Grave, profonde, glacée. Une voix porteuse d'enfer.

— Ils sont tous morts, répéta l'inconnu. C'est moi qui les ai tués.

A cet instant et tandis que son esprit émergeant des limbes de la drogue se restructurait peu à peu, Nando Vanzano remarqua les taches de sang qui maculaient les vêtements de l'intrus.

— Alpha, Taurus, Patricio, Primo et tous les autres. Je les ai tués pour pouvoir te tuer toi aussi.

Des plis profonds s'étaient creusés sur le front du *capo*, dont le regard redevenait peu à peu ce qu'il était au naturel. Dur, implacable. Ce fut pourtant d'un ton encore incertain qu'il interrogea :

— Pourquoi veux-tu me tuer ?

La réponse vint, inattendue mais péremptoire.

— Mon nom est Mack Bolan.

Dans le regard du vieux mafieux, il y eut un bref flottement, avant que, d'une voix soudain raffermie, il ne laisse tomber :

— *Bene*.

Sans un soupir, sans aucun sentiment apparent. Vanzano ne demanda même pas comment il était arrivé jusque-là. Il constatait, il assumait. Puis, se redressant tout à fait et faisant mine de prêter l'oreille aux explosions lointaines, il interrogea :

— C'est la guerre ?

— Non, des feux d'artifice.

— Ah !

Nando Vanzano avait compris. La maison du jardinier, son stock de fusées d'autrefois. Désignant le sol, il demanda :

— Je peux ?

L'Exécuteur acquiesça. Secrètement, il appréciait le self-control du *capo*. Malgré la situation, il demeurait imperturbable, un rien condescendant. Un vrai chef. Englobant la salle d'opération d'un regard appréciateur, il commenta sobrement :

— Joli.

Puis désignant la photo sur le tableau, il dit encore, esquisant une moue réprobatrice :

— Ce n'est pas une tête de *capo*. Ça n'aurait jamais marché. Tu te serais fait tuer par le dernier de tes soldats.

Le commentaire prouvait qu'il avait tout compris du projet chirurgical. Haussant les épaules, Nando Vanzano sauta de la table d'opération, fit quelques pas incertains sur le carrelage immaculé, puis, s'adossant contre les emballages perdus, il considéra la photo d'un long regard critique, avant d'opposer d'un ton parfaitement calme :

— Un minable soldat aurait peut-être essayé de me tuer, mais, chez nous, ce n'est pas essayer, qu'il faut faire. C'est réussir.

Et comme par enchantement, un gros objet noir apparut dans son poing. Le Beretta 93R repris à Patricio, plus tôt dans la soirée, le canon braqué sur l'Exécuteur.

— Tu me tues, dit-il posément, je te tue.

Pas un muscle de son visage n'avait bronché, pas un frémissement non plus chez l'Exécuteur. Seuls leurs index avaient pâli sur les détente. Puis, le *capo* dit posément :

— Tu es un pro, tu sais que j'ai raison.

Il y avait du vrai dans son avertissement. A ce stade, c'était à peu près certain, un tir déclencherait l'autre. Question de réflexes. Et avec ses rafales de trois coups, le 93R était tout aussi redoutable que l'Uzi de Bolan. Faisant un lent pas de côté, Vanzano reprit :

— Je te propose un jeu, Bolan. Un jeu mortel, certes, mais un jeu.

— Genre ?

— Genre je vais sortir. A reculons. Pas commode, mais après tout, je connais mieux la maison que toi. Une fois dehors, et si on ne s'est pas entretués, je tente ma chance. *D'accordo ?*

— Non.

— Non ?

— Non, répéta l'Exécuteur.

— Tu as tort, reprocha le vieux chef avec une moue. Parce que si tu refuses, la situation reste bloquée et ça n'est pas notre intérêt.

— Pourquoi ?

Signe d'évidence de Vanzano.

— Parce que, avec ce bordel de feu d'artifice à l'extérieur, les carabiniers vont débarquer dans pas longtemps.

— Tu seras mort et moi parti.

— Alors, tire.

L'éclair qui avait fulguré à cet instant dans les yeux du *capo* était un vrai défi. Mack Bolan ne s'y trompa pas. Déjà, Nando Vanzano avait reculé vers la porte, le canon du terrible 93R toujours parfaitement pointé sur l'Exécuteur. Et, lentement, sournoisement, le jeu que le guerrier solitaire venait de refuser débuta. Une espèce de ballet de mort, dont personne n'aurait pu prédire l'issue. Et ainsi, l'un attirant l'autre dans son sillage, ils se retrouvèrent bientôt dans le hall de la villa, puis sur la terrasse, sous la pluie de fleurs des feux d'artifice, dont les mécanismes de mises à feux par auto-déclenchement continuaient à remplir leur office. Un duel à mort en suspens, dans une ambiance de fête dantesque, avec pour seul public une demi-douzaine de cadavres éparpillés dans le parc inondé de lumières mouvantes, et sous des bombardements factices. Sans un regard pour le corps sanglant recroquevillé près de la piscine, le *capo di tutti capi* continuait de reculer, les yeux dans ceux de l'Exécuteur, le doigt sur la détente d'une arme qui ne tremblait pas. Dans le poing de l'Exécuteur, l'Uzi ne tremblait pas non plus. Et dans ses prunelles d'acier, un autre type de lueur s'était mise à luire. Une lueur dangereuse, qui ne changea pas quand il déclara de sa voix d'outre-tombe :

— *Bene*, Nando. Je vais tenter ma chance.

Tout en lui à cet instant montrait qu'il ne bluffait pas. Vanzano le comprit et un petit frémissement agita le coin de son œil droit. Pourtant, il répondit simplement :

— Tu sais qu'on va mourir tous les deux.

— Possible, admit Bolan. Pourtant, je vais tirer.

Goût du jeu absolu chez le Fumier ? Nando Vanzano n'aurait su le deviner; cependant, il avait peut-être raison, il fallait en finir. Mais, à l'instant où lui-même envisageait d'appuyer sur la détente du 93R...

Les flics ! Avec tout ce cirque, le voisinage avait fini par sonner le

tocsin ! La police ! La diversion inespérée ! Car, dans le regard de l'Exécuteur, le *capo* avait cru déceler un flottement. Infime, si bref qu'il fallait un instinct de loup pour l'enregistrer. Une micro déstabilisation qui pouvait être sa chance. Don Nando Vanzano ne mourrait pas comme un mouton. Alors, dans cette infime parcelle de seconde, sa décision fut prise, et son index enfonça la détente du 93R. Et il sut que sa vieille recette avait bien décoincé le mécanisme d'armement du Beretta.

Mini rafale. Trois coups si rapprochés qu'ils avaient semblé ne faire qu'un. Mais à l'ultime milliseconde, l'Exécuteur avait surpris le signal dans les yeux de Vanzano. Signal que seuls les professionnels de la mort savent décrypter.

Alors, il avait plongé. Et son index avait lui aussi enfoncé la détente de son arme. Il perçut un cri rauque, roula au sol, sentit une douleur fulgurer dans sa jambe, se redressa à demi, ne vit personne, pivota, aperçut enfin une silhouette qui courait vers les arbres. Vanzano était blessé et soutenait de la main gauche son bras droit qui flottait. Au bout, le 93R apparemment inutile. Le tir de l'Exécuteur l'avait-il endommagé ? Relevant le canon du P.M., le Guerrier enfonça de nouveau la détente, mais Vanzano avait disparu sous les arbres. Tir raté. Se relevant d'un bond, il voulut s'élancer à sa poursuite, poussa un grognement de douleur. Son genou ! Il s'était cogné dans sa chute ! Entorse ? Fracture ? Pendant ce temps, pour un type de son âge et malgré sa blessure, le Sicilien détalait comme un lapin. Bolan se mit à courir, jurant de souffrance et de dépit. Vanzano zigzaguait entre les arbres, reparut, disparut, échappant à la rafale de l'Uzi qui se perdit. Malgré la douleur, le Guerrier accéléra, retrouva le vieux chef à l'instant précis où le portillon flanquant le portail aveugle se refermait sur lui.

— *Shit !* jura Bolan.

Il s'apprêtait à reprendre la poursuite, quand, brusquement, le chant des sirènes enfla. Et Bolan entendit des coups de sifflets, des appels, puis des coups de feu. Traînant la patte jusqu'au mur d'enceinte, il s'y hissa, risquant un regard à l'extérieur de la propriété. Il vit des gyrophares, plusieurs véhicules de carabiniers sur la petite route, des silhouettes qui couraient dans le maquis. Dont une, qui tentait un mouvement tournant vers les collines. Une silhouette trapue, avec un bras ballottant mollement le long du corps, et l'autre poing fermé sur une arme. Nando Vanzano essayait d'échapper aux carabiniers et à leur mouvement en tenaille qui le cernait déjà !

Ils étaient nombreux et armés. Les armes se levèrent, et un ordre claqua :

— Stop !

Bolan vit nettement les canons des P.M. pointer vers leur cible

mouvante. Le vieux sanglier continua de courir quelques secondes, puis s'arrêta, épuisé, lâchant le 93R.

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas !

Le *capo di tutti capi della Cupola Siciliana* avait finalement choisi de vivre.

A cet instant et à cette distance, le Guerrier n'aurait eu aucune difficulté à le balayer d'une rafale. A nettoyer une fois pour toutes l'humanité de ce spécimen issu de la fange du crime, mais il était déjà entre les mains des policiers et cela eût été un carnage. Alors, quittant à regret sa position stratégique, l'Exécuteur se laissa choir à terre, et, traînant la jambe, traversa le parc et remonta de l'autre côté des collines, là où il avait laissé la Pajero aux bons soins de Tatiana. Plus tard, peut-être, retrouverait-il Nando Vanzano sur sa route de violence et de sang. Peut-être alors, l'un tuerait l'autre... et le duel trouverait son aboutissement.

ÉPILOGUE

Gina Loella était trop habituée à la vie clandestine pour ne pas réagir instantanément au moindre bruit. De toute façon en opération, elle ne dormait jamais que d'un œil. Enroulée dans son duvet sur le matelas douteux qui lui servait de lit, elle ouvrit les yeux dans le noir, saisit sa minitorche, l'alluma.

Mack Bolan avait tenu sa promesse ! Avec du sang sur sa combinaison, déchirée au niveau du genou droit. Pas reluisant, mais apparemment entier.

— Salut, dit-elle. Tu en as mis du temps !

Mack Bolan hocha la tête, posa à ses pieds le petit sac à dos qu'elle lui avait donné, s'excusa :

— J'ai envoyé quelqu'un en prison.

— Ah ?

Sans relever, il déclara encore en indiquant une vague direction avec son pouce :

— Charmants, tes copains de jeux. Ils nous ont laissés passer, sans nous voir. Trop contents de leur prise inattendue.

Gina Loella découvrit soudain derrière Bolan la présence de Tatiana, avec son sac poubelle serré contre elle. Fronçant les sourcils, elle s'étonna :

— Ben... qui c'est, celle-là !

— Une copine, répondit Bolan, laconique. Elle cherche un coin pour dormir.

— Je vois.

Au regard que Gina fit peser à cet instant sur la belle Tatiana, Bolan comprit qu'elle voyait surtout comment elle s'en serait bien fait une amie elle aussi. Mais, désignant la combinaison noire de Bolan ensanglantée, elle s'exclama :

— Encore !

Il éleva les mains en signe de défense.

— Tout va très bien !

Puis après un coup d'œil circulaire sur le décor sinistre du squat, il grommela :

— Euh... et pour la suite royale ?

Englobant le local lépreux aux cloisons délabrées, Gina Loella ricana :

— Choisis, *caro* ! Ici, c'est mon fief. Tu devrais trouver un sommier quelque part.

Elle gloussa, ajouta en éteignant sa lampe :

— Un sommier pour deux, bien sûr !

Le Guerrier eut une moue dans la pénombre. Sommier pour deux ou pour un seul, il commençait à avoir sommeil. Vraiment sommeil. Alors, demain serait un autre jour.

Et il entraîna Tatiana par la main...

[i] *Cosa Nostra Colombiana*, L'Exécuteur N° 110

[ii] *Embuscade à Santa Clara*, L'Exécuteur N° 167

[iii] *Le repentir de Palerme*, L'Exécuteur N° 150